questions féministes

septembre 1979

6

Les dits - faits - rances

éditions tierce 25f

questions féministes

Sept. 79 N° 6

Les dits-faits-rances

Colette Guillaumin Question de différence 3

Gertrude Postface à quelques préfaces 23

Michelle Loi Les femmes chinoises et la « Quatrième corde » 35

Irene Tinker Le développement contre les femmes . . . 69

Il était une fois... en France : Candidate féministe en Corse en 1978 . . 87

Documents : Tracts et pétitions 99

Livres 109

(Résumé en français à la fin de chaque article)
(Each article is followed by an abstract in English)

Collectif de Rédaction :
Christine Delphy, Colette Guillaumin, Claude Hennequin, Emmanuèle de Lesseps, Nicole-Claude Mathieu, Monique Plaza, Monique Wittig.

Directrice de publication : Simone de Beauvoir

Correspondance, manuscrits, vente et abonnements :
Éditions TIERCE, 1 rue des Fossés-Saint-Jacques, 75005 PARIS

Les dits-faits-rances

1. Tout savant sachant épiloguer doit effacer sa femme en la préfaçant.
2. La différence est une grille, et pas seulement de lecture.
   Exemple :
3. Soit un talon aiguille et une grille : le premier se casse dans la seconde. Ce qui fait toute la différence.
4. C'est la différence dans l'égoût-lité.
5. A la différence des talons aiguille on ne peut pas laisser ses pieds bandés sur la descente de lit. Ce qui fait la supériorité de la civilisation chinoise.
6. En revanche, entre une grille et un pied bandé, disparité technologique qui conduit à l'échange (inégal) suivant :
7. « Machinez-vous, dit le Maître, et pas seulement à écrire ».
8. « Machinez-vous, dit le Développeur aux hommes du Tiers Monde. Prenez mes tracteurs ».
9. « Et nous ? » disent les Tiers-mondaises. « – Que le Bât vous blesse. »
10. « Ma-Chine-et-moi », disait Jian Qing, et ils le firent.

In : La véritable situation des femmes Iraniennes,
n° 2, 1977.
Organisation des femmes démocratiques iraniennes.

Colette Guillaumin

*Question de différence**

Remémoration de temps enfuis... (enfuis ?)

C'était le bon temps alors, une femme se mesurait à ce qu'elle avait d'animal. La quantité de sang aux règles (important cela : la valeur d'une femme se connaît au litre comme les laitières), le nombre d'enfants au mariage, l'âge de la ménopause (plus vous vous rapprochiez de soixante ans plus vous aviez de la valeur, l'hectolitre jusqu'à plus de soixante ans étant le but tendanciel)[1].

Nous n'aurions pas pu alors reprocher aux hommes leur goût de la performance bandeuse, car après tout pour ce qui est du penchant à la performance, nous faisions bien de même. Et ce n'était pas alors que nous aurions pu nous vanter d'avoir une vue originale de la vie ; le concours athlétique comme fondement de l'existence était bien réparti entre mâles et femelles. Mais c'était il y a longtemps, longtemps, tout cela aujourd'hui

* Ce texte ne comportera pas de notes bibliographiques. Il faut cependant préciser qu'il vient directement de l'analyse des « trois moments de la bataille » de N.-C. Mathieu dans l'éditorial de *Questions féministes* n° 1 (pp. 14-18) et qu'il doit beaucoup à « Pouvoir 'phallomorphique' et psychologie de 'la Femme' » de M. Plaza, dans le même numéro (pp. 91-119).

1. Je parle de la culture populaire, la seule que je connaisse en ce domaine. Cette culture où un taux de commisération admirative accompagne toujours le commentaire des excès, excès de quantité, excès de violence, etc. ; qui est fascinée par le chaud lapin, la maîtresse femme, la grande gueule, le « bel homme » (100 kg pour 1,90 m), les fameuses raclées, les boulonneurs (la double journée salariée, pas la nôtre...), etc.

ce sont de vieilles choses, oubliées. Il y a beau temps que notre physiologie de reproductrice ne nous obsède plus, plus aucune maintenant ne se soucie du nombre ou du sexe de sa descendance, ni de sa production mensuelle de sang, ni de l'âge de l'arrêt ovulaire, tout cela est fini, n-i-ni. Nous avons pris calmement le rythme de croisière de notre femellité et avons entrepris de considérer ces choses comme de simples éléments parmi d'autres du déroulement matériel de notre existence.

Introduction

La notion de différence, dont le succès parmi nous est prodigieux – parmi nous et ailleurs – est à la fois hétérogène et ambiguë. L'un à cause de l'autre.

Hétérogène car elle recouvre d'un côté des données anatomo-physiologiques et de l'autre des phénomènes socio-mentaux. Ce qui permet le double-jeu, conscient ou non, et l'usage de la notion dans un registre ou l'autre suivant le moment ou les besoins. Ambiguë en ce qu'elle est à la fois typiquement une manifestation de fausse conscience (et désastreuse politiquement) et *en même temps* le masque d'une conscience réelle *réprimée.*

L'ambiguïté en assure le succès, car elle permet de regrouper des visées politique-féministes antagonistes dans une sorte de consensus superficiel. La différence paraît gagnante sur tous les tableaux.

Ce texte voudrait rendre sensible les divers niveaux de la « différence ». Niveaux qui sont inséparables car ils sont la conséquence les uns des autres, mais qui pourtant sont distincts dans l'analyse. On voudrait montrer qu'elle est à la fois *une réalité empirique,* c'est-à-dire qu'elle se manifeste dans le quotidien d'une façon matérielle, bref quelque chose qui se passe dans la vie concrète. Qu'elle est *une forme logique,* c'est-à-dire une certaine forme de raisonnement, une façon d'appréhender ce qui se passe en nous et autour de nous, bref quelque chose qui se passe dans la tête. Qu'elle est *une attitude politique* en ce qu'elle se présente comme une revendication et un projet, bref quelque chose qui a des conséquences sur notre vie.

Enfin, on ne peut parler de « différence » comme si cela advenait dans un monde neutre. Puisqu'en effet on parle de « différence des femmes » si aisément, c'est bien qu'il s'agit de quelque chose qui arrive aux femmes. Et les femmes ne sont pas des vaches laitières (des « femelles ») mais un groupe social déterminé (des « femmes ») dont on sait que la caractéristique fondamentale est d'être approprié. Et de l'être en tant que groupe (et non pas seulement en tant qu'individus pris dans des liens personnels). Que cette appropriation est collective : elle ne se limite pas à l'appropriation privée de certaines d'entre nous, par le père lors-

qu'elle est mineure, par l'époux (ou le concubin) lorsqu'elle est épouse. Mais que chaque homme (et pas uniquement les pères et les époux) a des « droits » sur toutes les femmes, et que ces droits ne s'atténuent que devant l'appropriation privée par un homme déterminé. Et enfin que toute femme n'a pas, pour autant qu'elle a échappé à l'appropriation privée, la propriété de soi-même.

Agenouillez-vous et vous croirez...

Mais concrètement, c'est quoi la différence ? Là les choses deviennent nettement moins claires. Aujourd'hui, cette revendication de différence s'appuie d'une part sur des traits anatomo-physiologiques classiques, clairs et délimités ; dans cette optique : qu'avons-nous de différent ? le sexe, le poids, la taille, la physiologie reproductive, la vitesse... Elle inclut également une cohorte de sentiments, d'habitudes et de pratiques quotidiennes : l'attention aux autres, la spontanéité, la patience, la médiumnité, le don ou le goût pour les confitures, etc...

Mais cette notion implique en même temps *tout en le cachant* un certain nombre de faits qui sont plus complexes et éloignés de la matérialité anatomique ou de la subjectivité : l'usage de l'espace, du temps, la longévité, le vêtement, le salaire, les charges, les droits sociaux et juridiques... Au total il y aurait autant de différence entre notre monde et celui des hommes qu'entre l'espace géométrique euclidien et l'espace courbe, entre la mécanique classique et celle des quanta.

Prenons quelques exemples, *réputés superficiels* (je souligne à dessein), de cette fameuse différence. Pratiques dont on avait pu croire ces dernières années, bien à tort, qu'elles étaient en train de disparaître...

a) *Les jupes,* destinées à maintenir les femmes en état d'accessibilité sexuelle permanente, permettent de rendre les chutes (ou de simples attitudes physiques atypiques) plus pénibles pour l'amour-propre, et la dépendance mieux installée par la crainte qu'elles ne manquent pas d'entretenir insidieusement (on n'y pense pas clairement) sur le maintien de l'équilibre et les risques de la liberté motrice. L'attention à garder sur son propre corps est garantie, car il n'est nullement protégé mais au contraire offert par cette astucieuse pièce de vêtement, sorte de volant autour du sexe, fixé à la taille comme un abat-jour.

b) *Les talons hauts...* On s'apitoie sur les pieds des chinoises d'autrefois, et on porte des talons aiguilles, ou très haut, ou des compensés cousins du patin à glace (il n'y a pas si longtemps des cothurnes de plusieurs centimètres d'élévation). Ces chaussures différentes empêchent de courir, tordent les chevilles, rendent extrêmement absorbants les déplacements avec bagages ou enfants, ou les deux, affectionnent les diverses sortes de grilles et les rebords de fer des escaliers publics. La limitation de l'indépendance

corporelle est largement assurée par cette prothèse. Je reconnais pourtant une supériorité aux pieds bandés : on ne peut pas enlever ses pieds alors qu'on peut enlever ses chaussures.

c) *Les diverses prothèses* du type serre-vis : ceintures, guêpières, porte-jarretelles, gaines, il n'y a plus de corsets (ce n'est pas vieux : j'en ai vu de mes yeux), limitent leur effet à empêcher la respiration ou à la diminuer. Elles rendent l'étirement difficile et perturbateur. Bref elles ne permettent pas d'oublier son corps. Le voile, de si claire signification, est un cas extrême ! Différence de degré, non de nature, entre tous ces instruments dont la fonction commune est de rappeler aux femmes qu'elles ne sont pas des hommes et qu'il ne faut pas confondre, et surtout qu'il ne faut l'oublier *à aucun moment.* (Quand on dit des « hommes » ici, il faut entendre des êtres humains, bien entendu, et non des mâles). En somme il s'agit de pense-bêtes, de soutiens concrets de la « différence », qui liment efficacement toute tendance à se penser libre... Libre comme « homme libre », ou bien encore comme « qui décide soi-même » (et pas les autres), etc.

d) *Les charges* diverses (enfants, cabas...) marquent également bien la différence. Ces charges accompagnent une bonne partie des déplacements des femmes à l'extérieur, y compris sur le trajet du travail. Car quand on est femme il faut que tout geste soit utile, que rien ne se perde de notre précieuse personne. *La nécessité ne suffisant jamais à justifier à elle seule ce que fait une femme,* il faut qu'elle ajoute l'utile à la nécessité, le nécessaire au nécessaire : faire les courses en rentrant du travail, amener le petit en partant au travail, tricoter en gardant les enfants au square, éplucher les légumes en discutant en commun les occupations ou problèmes de la famille, faire cuire le repas en prenant son petit déjeuner, etc. Bref, jamais une seule chose à la fois, et dans le mesure du possible jamais les bras ballants, jamais le corps libre, jamais les mains inoccupées.

Il s'agit évidemment ici de *comparaison avec* les activités, vêtements et prothèses masculins. (Les peuples où hommes et femmes auraient les mêmes vêtements et empêchements divers ne nous apprendraient évidemment rien sur la différence. Car si gênante ou mutilante que soit une coutume, si elle est pratiquée par tous elle n'exprime pas une relation, une « différence » !). Je vois se profiler ces longues cohortes d'hommes, sans jupes, sans talons hauts, aux bras libres, qui ne tricotent ni dans les squares ni dans le métro, y baillent (loin de leur jeter la pierre, j'aimerais bien au contraire que nous fassions la même chose), et rentrent, non pas décontractés (tout le monde est fatigué, eux aussi)[2], mais du moins pas sur les dents, et en tout cas en talons plats.

2. Allusion à peine voilée à une savoureuse affiche du P.C.F. (qui disparut d'ailleurs très vite, sans doute lorsque l'énormité de la gaffe apparut à quelques têtes) : *Nous pouvons tous être heureux, les femmes aussi.* N'ayant pas pris de notes à l'époque je ne suis pas absolument sûre de la première partie de la proposition, mais tout à fait des « femmes aussi »...

Voilà un ensemble de signes, considérés comme mineurs par beaucoup et qui pourtant ne le sont pas. Ils expriment la dépendance des femmes, certes, et on tombera toutes d'accord là-dessus. Mais ils ne se contentent pas de l'exprimer. Ils sont également et ils sont d'abord des *moyens techniques* de maintenir la domination toujours présente au corps, donc à l'esprit, de celles qui sont dominées. De ne pas leur permettre d'oublier ce qu'elles sont. *Plus,* de leur fournir à chaque instant un exercice pratique de maintien de l'état de dépendance. Pascal n'a pas été un inventeur en disant : « Il ne faut pas se méconnaître, nous sommes automates autant qu'esprit [...] La coutume [...] incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense » (fragment 470 des *Pensées*). Porter une jupe souple, courte ou fendue, des talons très hauts et pointus, un sac à provisions, sont parmi d'autres d'infaillibles moyens de nous faire réapprendre notre différence, ce que nous sommes et ce que nous devons être. Cela ne se fait pas par la conscience, mais comme l'avait vu Pascal, par la *motricité* : l'identité en train de naître. Et ainsi l'identité dépendante se reforme à chaque instant.

Ce rappel dans notre habillement, notre gestuelle, crée une habitude motrice assez singulière à laquelle on n'a peut-être pas accordé toute l'attention qu'elle mérite.

e) *Le sourire,* toujours accroché à nos lèvres, trait d'automate que nous émettons avec la moindre parole... et même sans la moindre. Pas toujours et pas toutes, bien sûr (comme les talons et les jupes), mais nous seules, pratiquement nous seules. Or le sourire, traditionnel accompagnement de la soumission, obligatoire par quasi contrat dans les professions d'hôtesse ou de vendeuse, est demandé également aux enfants de sexe féminin et aux domestiques du même. Requis des épouses en représentation, et d'une façon générale des subalternes de sexe féminin (ce qui est une tautologie), il est devenu *un réflexe.* Acte réflexe qui rappelle à chaque instant : à nous-même, que nous devons nous incliner et acquiescer quelles que soient les circonstances ; aux hommes, que nous sommes disponibles et « heureuses » de manifester cette disponibilité.

Et avec le sourire, fait son entrée cette zone d'évanescence, ce halo où la tendresse, la spontanéité, le chaud, la grâce, le secours, etc. dessinent une image mêlée de geisha et de vierge Marie censée être la quintessence des vertus de la femme (La Femme). Ce ne sont plus aujourd'hui les vertus de Rachel, la femme-forte dont les solides qualités garantissaient l'aisance et le luxe de son maître, qui nous sont demandées ; elles sont autres, mais toujours « différentes ». Dans cette zone, celle du sourire, de la confection des filtres, voire de choses moins amènes comme l'hystérie ou le don poétique, surgit la revendication actuelle de la « différence », du droit à la différence, de la culture minoritaire et de sa respectabilité. Langue de femme, secrets poétiques ou médicaux, passions ravageuses, manières de tables ou manières de lit, *« culture féminine »*...

Dis ! Moi, je veux ... Dis ! Moi, je veux...

On se trouve dans la situation étrange de posséder quelque chose (la différence) et de réclamer à corps et à cris la possession de cette même chose. Ce qui pourrait faire supposer soit que nous n'avons pas ce que nous avons, soit qu'on veut nous en priver. Or le coup d'œil le plus froid et le moins prévenu jeté sur la vie quotidienne apprend au contraire qu'on nous accorde, qu'on nous donne, que dis-je, qu'on nous jette ! qu'on nous impose ! la « différence ». Dans tous les domaines et avec tous les moyens. Alors ? Que se passe-t-il ? Comment se fait-il que certains groupes opprimés (et pas seulement les femmes) ont à certains moments (et pas seulement aujourd'hui) revendiqué la « différence » ? Du moins quelque chose qu'on peut aujourd'hui désigner ainsi.

L'expression « droit à la différence » a fait son apparition au cours des années soixante, dans les organisations internationales et les mouvements anti-racistes d'abord, puis dans les media. Je me souviens de ma stupéfaction alors. Il s'agissait si visiblement, dans le contexte politique, d'une *fuite* des dominés (fuite acceptée avec une extrême faveur – on le comprend – par les dominants) : d'une réticence ou plus exactement d'un refus d'analyser les insuffisances des luttes d'intégration à forme juridique[3].

L'indépendance juridique des nations qui avaient été colonisées, la conquête des droits civiques par les afro-américains paraissent alors acquises. Et les droits formels commençaient à révéler leur incapacité à produire l'égalité réelle : la distance se révélait si grande entre les espoirs qui avaient soutenu les combats et les conséquences pratiques. L'indépendance nationale-juridique n'est pas encore l'indépendance, les droits civils ne sont pas encore les droits réels, l'égalité constitutionnelle n'est pas encore l'égalité. Par exemple nous avons légalement droit au même salaire que les hommes, *mais nous n'avons pas* le même salaire...

Cette réaction de fuite nous l'avons connue au cours de la décennie soixante-dix. Bref, l'anxiété et le sentiment d'avoir été eues a provoqué un recul de l'analyse politique ; de l'analyse de la *relation* entre les dominants et les dominés et de la nature de cette relation. Si bien qu'une douce chanson s'est élevée de nos rangs et que certaines ont commencé à susurrer le mot « différence ». Ce gracieux susurrement a fait un vrai tabac, on aurait cru qu'il avait été lancé avec des porte-voix. Tout à coup nous nous sommes retrouvées entourées de bienveillance sinon d'attention, et ce fut un concours entre qui, des dominées ou des dominants, le crierait le plus fort.

3. Ces étapes d'intégration formelle étaient nécessaires à plusieurs points de vue : a) comme prise de conscience du caractère politique de la situation des dominés, b) comme démonstration d'existence auprès des dominants, enfin c) pour les *intérêts pratiques réels* présentés par l'application de ce qui avait été obtenu et les possibilités de luttes ultérieures que ces étapes impliquent.

Le grand déferlement de l'idée de « cultures » minoritaires postule que le *reggae* ou les confitures, le *soul*[4] ou la tendresse maternelle sont en eux-mêmes et à eux seuls les justifications de notre existence. Et bien plus encore, qu'ils sont des vertus, vertus éternelles isolées de ce qui les a produites. Nous persistons à les considérer isolément de ce qui les a fait naître et de ce qui les soutient matériellement dans leur existence quotidienne. Car pas de tendresse maternelle sans élevage des enfants, sans leur prise en charge matérielle, pas de confiture sans rapports domestiques, pas de *reggae* ou de *soul* sans chômage...

Il est frappant que la « revendication culturelle » – que ce soit le blackisme ou la mystique des sorcières, ou tant d'autres résurgences littéraires – associe la tolérance des dominants à l'impuissance des dominés. Le calypso ou la créativité ne rencontrent que l'intérêt le plus souvent amusé, plus ou moins condescendant (et peu répressif dans l'ensemble) des groupes dominants. Dansons au clair de clune, invoquons les dieux, glorifions les ancêtres, admirons notre beauté, gardons jalousement le secret de nos filtres... Qu'y a-t-il de consonnant parfois aux intérêts des dominants pour que ceux-ci ne s'énervent nullement de certains cris ? Celui qui garde en mains les moyens matériels de contrôler la situation permet assez aisément (bien qu'avec des à-coups parfois brutaux) ces messianismes plus ou moins illuminés mais qui en tous cas n'ont pas la perspective d'acquérir des moyens concrets d'indépendance.

Qu'advient-il de dangereux à leurs yeux pour que les paternalistes permissions et les sourires intéressés (ou amusés) se muent en menace, puis en exercice de la force ? La recherche et l'acquisition des *moyens* pratiques et concrets de l'indépendance ne ferait-elle pas la ligne de partage ? La dureté des conflits dans ce domaine, que ces conflits soient collectifs ou qu'ils soient individualisés (dans le divorce par exemple) montrent bien que ce que redoutent avant tout les dominants c'est *l'autonomie concrète* des dominées et même sa seule possible éventualité.

Un monde en ordre

Dans le mot différence se sont engouffrés en raz de marée tous nos traits « spécifiques », pêle-mêle. Ainsi la différence rejoignait les idéologies folkloristes classiques qui, du noirisme à la féminité, ont toujours prétendu que les dominés ont – eux – quelque chose de particulier et que tout, en eux, est particulier. (Les autres, les dominants, se contentant sans doute d'être généraux).

4. Le *reggae* et le *soul* : deux formes de musique afro-américaine, l'une de la Jamaïque, l'autre des États-Unis. Plus loin on trouvera les termes « blackisme » et « noirisme » qui désignent une attitude politique et culturelle assez comparable à ce qu'a été la « négritude » dans les pays de colonisation française ; l'un des termes s'applique à la Caraïbe anglophone, l'autre à Haïti.

On peut avoir une appréciation psychologique de la revendication de différence, y discerner le désir de la spécificité, de la particularité. Ce qui n'est pas faux, car nous disons ainsi : nous ne sommes pas « comme », nous sommes « nous ». Et quoi de plus vrai, quoi de plus trompeur. Cette espèce de course haletante derrière une fuyante identité, ce désir éperdu de réunion à nous-mêmes, c'est cela sans doute que nous appelons la « différence » et que nous revendiquons.

Nous avons le plus grand mal, psychologiquement, à nous réunir en un seul nous-même. Comment n'être pas concassées par les usages multiples que sont faits de nous. Ces usages ne parviennent pas à se raccorder organiquement en nous, et pour cause ! On a beaucoup parlé, à propos des chaînes de travail dans l'industrie, de « travail en miettes ». On n'a jamais daigné semble-t-il consacrer, dans cette perspective, une analyse à ce qui, de plus, n'était même pas considéré comme un travail il n'y a pas si longtemps : le travail dans la relation domestique (je ne dis pas le travail « ménager »). Le travail d'usine, aussi émietté soit-il, présente la caractéristique d'être exercé dans un lieu unique et de se concrétiser dans un salaire ; mais plus : il est fait dans le cadre d'une cession de force de travail, c'est-à-dire par des individus qui, *eux-mêmes,* vendent quelque chose d'eux-mêmes mais non leur propre corps. Ce qui n'est pas le cas du travail domestique où *tout* de l'individualité est aliéné (cédé). Dans ce cas il n'y a pas de *lieu* où s'énonce socialement le JE ; le JE signifiant l'unité propre et la décision... (le corps est ce lieu pour les hommes). Pour une femme, le seul facteur d'unification de sa pratique est la personne du propriétaire des choses et des gens auxquels s'applique son activité. Appartement, nourriture, champs, animaux, enfants, entreprise, magasin, etc. appartiennent à celui qui la possède, elle, également. C'est dire que le seul facteur d'unité est celui même qui transforme la femme (femelle, compagne, épouse, mère – « femme » veut dire *tout* cela et ne veut dire *que* cela) en objet. Ce qui pour la classe des hommes est divisible en « privé » ou « public » à partir de leur possession d'eux-mêmes, ne l'est pas pour nous : d'une certaine façon *tout nous est extérieur, y compris nous-même.* Pour nous rien n'est séparé, c'est nous qui sommes dispersées et éclatées ; il n'y a pas en nous d'unité qui puisse déterminer un privé ou un public, un intérieur ou un extérieur.

La mystique de l' « Amour » (qui tend aujourd'hui à se transformer en mystique sexuelle : désirer, jouir, s'éclater...) est une tentative de sortie vers une unité minimale : la sensation ou le sentiment ; c'est un essai de devenir sujet (JE) par l'expérience de son propre corps. Mais nous ne réussissons pas pour autant, *car nous n'avons pas socialement la propriété de notre corps,* donc pas de lieu où réunir et resaisir nos différentes activités pratiques. D'où l'extrême fragmentation de nos actes qui ont une réalité non tant par rapport à nous qui les faisons, que par rapport à une relation au sein de laquelle nous les accomplissons. Celle-ci nous impose un cumul indéfini d'actes appliqués à des objets et à des buts dont nous ne sommes

pas le commun dénominateur, même si nous y tendons mentalement. Car la récupération de l'homogénéité individuelle n'est possible que dans un lieu de subjectivité, *ce dont nous prive le sexage.* Nous sommes « utilisées ».

En réalité nous visons *l'originalité,* non la différence. La soif d'être reconnus, uniques, et sans doute plus profondément, irremplaçables, semble un sentiment commun puissant, tragique. Mais ce sentiment nous, femmes, l'éprouvons avec plus d'intensité que beaucoup dans la mesure même où l'existence est systématiquement et institutionnellement refusée et niée aux membres de notre classe, refusée et niée aux individus femmes. J'ai toujours été frappée de voir chez les gens de classes dominées, femmes et hommes, le désir éperdu d'être reconnu comme unique se faire jour sous la forme de « l'étrange maladie ». Que le docteur voie en vous un beau cas ou une forme rare ou exceptionnelle de la maladie semble être un puissant réconfort dans une vie qui n'en regorge pas, le signe d'une originalité qui augmente l'existence et fait jour en vous à l'individu unique. Dans notre « différence » il y a un peu de cela et c'est un des effets de la domination.

Car la recherche de l'originalité personnelle est particulièrement sensible chez les opprimés, elle prend des formes quasi désespérées, paradoxales, au contraire de l'originalité dominante considérée comme allant de soi pour chaque individu, comme un cadeau de la vie par naissance. Chez les opprimés le désir d'être reconnu est une soif rarement assouvie, ils la vivent donc bien plus douloureusement que les individus des classes dominantes. Dans notre cri à la différence il y a la rage passionnée de signifier aux dominants que nous ne sommes pas eux, mais que nous sommes bien nous. L'impact psychologique de cette « revendication » est alors considérable.

Mais l'idée de caractères « propres » à un groupe appuie une croyance toute mythique en l'*indépendance* des groupes en présence, en leur existence en soi. Existence qui ne devrait rien aux autres groupes, à l'autre groupe. Comme si les groupes des *hommes* et *des femmes* pouvaient exister en soi et présenter une permanence qui leur permette de se définir en dehors de leur relation. C'est là *une façon imaginaire d'affirmer l'indépendance du groupe dominé,* de garantir son existence dans l'éternité : en tant que nous-mêmes nous ne seront jamais en danger puisque nous existons absolument, rien ne nous menace vraiment. Proposition bien utile au groupe dominant, car en affirmant que nous existons en nous-mêmes éternellement, dans notre essence, les questions fondamentales sont évitées. Elle nous empêche de voir comment nous sommes fabriquées concrètement, combien nous sommes transitoires, et enracinées dans les faits matériels et les rapports de force réels. (Non imaginaires, non symboliques, non éternels. Et pas gratifiants). D'où l'inévitable complicité des hommes, inévitable car elle les conforte dans ce qui est leur *pratique* : faire de nous

des êtres à part désignés de toute éternité pour être des outils.

En somme, quelque part derrière tout cela traîne une conception des sexes en termes d'ÊTRE. La « féminité » est une sorte d'être-tout-seul, une sorte d'en-l'air, qui advient hors des rapports sociaux. Et même hors de présumés rapports « naturels » : car si l'espèce humaine est, anatomo-physiologiquement, une espèce sexuée, cela implique précisément qu'il ne peut y avoir de femmes en soi, pas davantage que d'hommes en soi (mais cette dernière erreur, curieusement, ne passionne personne : de « fait masculin » pas plus que de beurre en broche[5]). La sexuation de l'espèce humaine, le fait qu'il s'agisse d'une espèce où la reproduction est sexuelle, implique par définition que l'espèce est *une* et qu'il n'existe pas deux sortes d'êtres humains.

Mais laissons là le « naturel » qui est une catégorie idéologique-sociale, et restons au fait que les sociétés humaines se considèrent divisées en hommes et en femmes. En quoi elles n'ont pas tort sans avoir cependant raison sur le mode d'existence des groupes. Car il existe de fait deux groupements au sein de la société où nous sommes, deux classes qui naissent d'une relation sociale et dont l'existence sociale est *masquée* par la division anatomo-sexuelle.

On fait ainsi l'économie de l'analyse, et à moyen terme on fait aussi l'économie de la lutte. On s'en tirera, croyons-nous, avec un certificat de reconnaissance de notre originalité, en bonne et due forme, de notre patron. Il s'obtiendra dans l'aménité et la gentillesse réciproque et donnera lieu au moment de l'échange à quelques rires discrets et une connivence de bon ton. Rires et connivence aimable qui accompagnent – je l'ai toujours remarqué avec une grande surprise – les échanges théoriques entre hommes et femmes sur des sujets aussi distingués, amènes et distrayants que les femmes battues, les abandons et infanticides des filles, la surmortalité féminine, la double journée de travail, etc. Je note en passant que je n'ai jamais (je dis bien jamais) entendu même une esquisse de ces rires – dans des assemblées mixtes où on traitait de la mortalité des hommes par la guerre, des accidents du travail sur les chantiers ou dans l'industrie lourde, des infarctus des cadres, etc.

Voilà le fond de nos hypocrites raisons... Nous n'aurons pas à aborder les vrais problèmes... On s'en tirera avec des considérations symboliques. Le symbolique étant le garant d'un monde en ordre, où chacune connaît sa place. Nous nous offrons ainsi les moyens d'éviter l'affrontement. Affrontement qui nous fait peur, bien plus encore dans notre tête que dans notre corps. Nous avons l'espoir insensé que les hommes décideront qu'ils vont cesser de nous dominer et de nous utiliser, qu'ils prendront eux-mêmes cette altruiste décision, qu'ils nous « reconnaîtront »,

5. Nouvelle allusion à peine voilée, ici à un livre récent dissertant d'un supposé fait féminin. On a quitté la « conditions féminine » mais ce n'était pas pour aller bien loin.

qu'ils nous *donneront* la permission de nous émanciper, la liberté et par dessus le marché l'amour. Et cela, croyons-nous, parce que si nous ne sommes pas « comme eux » mais « différentes » ils n'auront rien à craindre, mais rien, de ce que nous allons faire ou pouvons faire. En pensant différence, *nous,* nous pensons : « nous ne vous ferons pas de mal, alors épargnez-nous ». En pensant différence, *eux,* ils pensent : « elles resteront à leur place ».

La revendication de la « différence » est l'expression du fait qu'on est sans défense, et plus, qu'on ne souhaite pas se défendre ni en acquérir les moyens mais qu'on demande l'estime et l'amour. En fait, cela revient à la revendication de la faiblesse. Mais la revendication de la dépendance et de la faiblesse peuvent-elles éliminer la dépendance et la faiblesse ?

Fausse conscience ?

Mais on peut voir aussi dans cette revendication une protestation politique, ou du moins proto-politique. Car si elle est une erreur d'appréciation tactique en ce qu'elle sert les intérêts dominants plus qu'elle ne sert à discerner les nôtres, si elle est une manifestation de fausse conscience, elle est aussi autre chose dans son ambiguïté. Il y a une grande probabilité qu'un « malentendu » explique le succès de la « différence ». Car, véritable aubaine pour les dominants d'un côté, elle est en même temps un *compromis* pour une grande partie d'entre nous. Un compromis entre l'émergence de la conscience politique de ce que nous sommes réellement en tant que classe, et la répression de cette émergence. Conscience politique réprimée en même temps qu'exprimée par la notion de différence. Celle-ci est donc – aussi – l'esquisse d'une conscience vraie. La nôtre, celle devant laquelle on hésite car ses développements nous font peur : elle peut nous faire découvrir notre existence de classe. Car nous sommes différentes en effet. *Mais* nous ne sommes pas tant différentes DES hommes comme le prétend la fausse conscience, *que nous ne sommes différentes DE CE QUE les hommes prétendent que nous sommes.*

Cette co-occurrence de deux sens (nous sommes différentes de vous ET nous sommes différentes de ce que vous dites que nous sommes) sûrement pas hasardeuse, fait le succès parmi nous d'une idée politiquement désastreuse.

L'émergence d'une conscience qui nous fait connaître à nous-mêmes comme différentes de ce que nous sommes censées être surgit de ce que *nous ne pouvons pas ne pas savoir quelque part,* même caché au plus profond, qu'il est fait de nous un *usage* d'où viennent la violence qui nous entoure, le mépris qui nous cerne. Je dis violence et je dis mépris, ce mépris dont nous ne pouvons au fond supporter ce qu'il nous signifie que nous sommes... Non ! nous sommes autres, nous sommes différentes,

nous ne sommes pas cela ! Je ne parle même pas de la haine, si intense, car si la haine est destructrice physiquement, le mépris est destructeur mentalement : il nous prive de l'estime de nous-mêmes (ce que nous savons) mais il nous prive de nos forces intellectuelles et politiques en tentant de nous contraindre à accepter et intérioriser l'état d'objet approprié.

Alors on censure, on dissimule, on dit autre chose, on dit qu'on aime les enfants, la paix, on dit... qu'on n'a rien à foutre du pouvoir – sans préciser ce qu'on entend par « pouvoir », comme si c'était un objet qu'on pouvait prendre ou laisser, comme si c'était une chose en soi... *Comme si ce n'était pas une relation.* En fait il n'est pas évident qu'on accepte si bien que ça de n'être pas payée, de faire le boulot, d'être frappée ou éventuellement contrainte sexuellement, etc. De se trouver sans moyen de risposte réelle.

Non, nous restons dans le vague sans définir ni « pouvoir », ni « différence ». Que vise cette revendication, informulée quant à son objectif et ses modalités ? D'une part la mystique féminine ou de la néo-féminité ; de l'autre le refus du « pouvoir » (au fait, qui nous l'a jamais proposé ?), l'horreur de la violence et du mépris.

La dif-férence

Alors parlons-en du droit à la différence, du fait qu'on estime que ce serait nous faire tort que de ne pas nous reconnaître cette différence que nous sentons si fort et qui nous paraît être notre territoire propre, notre liberté face aux empiètements permanents.

Petite remarque de départ pour faire étymologique mais pas inutile (ceux qui disent que les mots ne veulent rien dire sont soit hypocrites, soit désespérés), car aucun mot n'est jamais choisi au hasard, nous savons très bien ce que les mots veulent dire, ce que nous apprennent conjointement la psychanalyse et la féroce rigueur des relations verbales : *différence* vient d'un verbe latin *(fero)* qui veut dire « porter », « orienter ». Dif-férence ajoute l'idée de dispersion (di) à celle d'orientation ; on dit « différer *de* ». L'important est ce petit *de*. On peut certes parler de différence *entre* une chose et une autre, chaque terme étant dans ce cas repère de l'autre. C'est un emploi rare. Le noyau du sens est l'éloignement d'un centre, l'éloignement d'une référence (toujours *féro*). Dans la pratique on prétend peut-être vouloir dire : « X et Z sont différents l'un de l'autre », mais en réalité on prononce : « X est différent *de* Z ». On met Z en position de référent. Si la langue offre la possibilité d'une énonciation égalitaire (entre), c'est cependant la hiérarchie (de) qui est la règle.

En somme la différence se pense *a)* dans un rapport, *b)* mais dans un rapport d'un type particulier où il y a un point fixe, un centre qui ordonne autour de lui et auquel les choses se mesurent, en un mot un

RÉFÉRENT. Qui est bien la réalité cachée de la différence.

La signification idéologique de la différence, c'est la distance au Référent. Parler de « différence », c'est énoncer une règle, une loi, une Norme. Bref, un absolu qui serait la mesure, l'origine, le point stable du rapport – auquel le « reste » se déterminerait. C'est supposer quelque part une entité immobile. Et cela revient à considérer qu'il n'y a pas d'action réciproque. C'est tout simplement le constat des *effets* d'un rapport de force. Il y a un grand réalisme caché dans le mot « différence » : la connaissance qu'il existe une source d'évaluation, un point de repère, une *origine de la définition.* Et s'il y a une origine de la définition, c'est précisément que celle-ci n'est pas « libre ». La définition se présente pour ce qu'elle est : un fait de dépendance et un fait de domination. D'où logiquement l'idée d'un « droit » à la différence.

Le droit à, le droit de...

Un droit, qu'il soit de fait ou qu'il soit juridique, c'est quelque chose en effet qui se définit *par rapport à.* Par rapport à une règle, une norme, une tradition. Et donc, par définition, un droit se réfère à une instance de pouvoir. Avoir le droit, c'est être dans une position décentrée de l'instance de décision. Un droit *s'obtient,* donc se situe dans une perspective de dépendance, d'octroi. Non de négociation ou d'échange.

Un membre du groupe dominant ne réclamerait évidemment pas le « droit à la différence », d'abord parce que ses pratiques et son idéal d'existence sont effectivement la norme de la société – ce que fait le dominant va de soi ; ensuite parce qu'il se considère en tant qu'individu au sein de son groupe comme exquisément spécifique et distingué, et qu'il exerce cette distinction de plein droit sans en avoir demandé, ni avoir jamais à demander, l'autorisation à qui que ce soit, l'individualité étant un effet pratique de la position de dominant. Au contraire, le « droit » à la différence est un recours à l'autorisation. Donnez-nous s'il vous plaît le droit d'être autrement que vous. Ou bien, plus clairement : vous êtes le centre du monde. La proposition revient à dire : « Vous êtes la Loi. » Ceci nous entraîne dans la problématique des ordres établis, c'est-à-dire des désordres garantis par la force.

Car le « droit à la différence » advient dans une relation pas indifférenciée du tout et pas le moins du monde neutre. En effet, dans quelle occurrence parle-t-on de « droit à la différence » ? On le remarquait plus haut : dans les relations entre monde « développé » et monde exploité, dans la relation qu'on peut appeler « de race » et dans celle qu'on peut appeler « de sexe ». Il s'agit de groupes humains déterminés qui ont entre eux des relations précises, justement de domination et de dépendance. Des groupes qui naissent d'une relation telle que l'existence de l'un tire sa

substance de l'autre et que l'existence de l'autre est à la merci de la force de l'un. Parler de « droit à » c'est donc de quelque façon ou quelque part admettre le *statu quo* dans les rapports de force que nous subissons. Admettre ces rapports eux-mêmes. Ce qui est bien autre chose que de les connaître. Et faute de les connaître, en effet, nous les admettons. Ce qui nous met en mauvaise position pour les combattre et les détruire.

Contrairement à ce qui nous est souvent affirmé, il ne s'agit nullement d'une alternative « Différent/Même », il ne s'agit pas de choisir, puisque nous sommes à une place déterminée, celle de la différence. D'option, point. La dichotomie apparente nous cache une relation qui fait de nous, les femmes, des outils, des instruments de la survie ou du luxe de la classe dominante, les hommes. Dans cette relation il n'y a pas de choix. Lorsqu'on essaie de nous le faire croire on nous traite comme l'enfant dont on détourne le chagrin ou la colère en orientant (souvent très matériellement) sa tête vers un leurre (oh ! la jolie fleur) pour qu'absorbé par un autre objet que celui de sa peine, il cesse de le voir, l'abandonne dans ses pensées et que cet objet disparaisse enfin de ses préoccupations.

Il n'y a donc pas d'alternative « Différent/Même » à quoi nous serions confrontées. L'un et l'autre sont les deux faces de la relation de pouvoir. A moins d'adopter un point de vue mystique et de rallier la célèbre morale qui prétend que la liberté est de choisir ce qui vous est imposé (la liberté de l'esclave est ainsi assurée), le point de vue du choix est absurde.

Et outre que cela, étant présenté comme une alternative réelle (alors qu'il y a une place et pas de choix), nous empêche d'analyser le rapport de pouvoir lui-même en détournant notre attention, cela nous empêche également de penser *ce qui est détruit* par cette relation de pouvoir, dont probablement : la diversité, l'infini des possibilités... Car privées des éléments concrets qui, dans une société déterminée, sont les *conditions* – matérielles et donc mentales – de la création, de l'invention, de la détermination propre. Au sein de *relations pratiques,* telles que nourriture, espace, repos, autonomie, etc. on aperçoit assez bien ce que cela signifie.

Le prix du pain

Prenons les *moyens matériel de l'existence,* et voyons comment la « différence » est une relation concrète : la hiérarchie des salaires.

On sait, par exemple, que la contrainte au mariage (c'est-à-dire le passage de l'appropriation collective à l'appropriation privée – ou d'une appropriation privée à une autre) passe par la hiérarchie des salaires. On sait bien que cette relation (entre salaire de femm-ine et salaire de chef de famille) non seulement contraint les femmes à se marier et permet à chaque homme d'acquérir une unité d'entretien matériel physique et affectif

de sa personne, mais également conduit (statistiquement) les femmes à accepter des hommes plus âgés qu'elles[6]. La hiérarchie qui donne les meilleurs salaires aux hommes rassis et les pires salaires aux femmes dans leur ensemble (quel que soit leur âge) est un mécanisme homogène qui met à la disposition des hommes faits l'usage privé des femmes jeunes (sans les priver pour autant d'ailleurs de l'usage général)[7]..En conséquence il n'y a pas deux hiérarchies distinctes, qui seraient celle des sexes et celle de l'âge, mais une, continue, qui n'est visible que lorsqu'on met les classes de sexe au centre du tableau.

1) Cette hiérarchie vient de, et assure, l'entretien matériel physique d'une classe, celle des hommes (et des enfants des hommes) par une autre classe, celle des femmes. Cela signifie comme on le sait maintenant de mieux en mieux l'entretien matériel même : des courses au nettoyage, de la cuisine à la surveillance physique et morale des enfants, de l'entretien des liens sociaux – qu'ils soient familiaux, professionnels, mondains ou tout simplement amicaux – à l'ornementation obligée de l'homme en société.

2) *Et,* en conséquence, elle prive également les femmes des moyens matériels de l'existence dans leur âge mûr et *dans leur vieillesse.* Abandonnées, divorcées, elles sont exclues des droits sociaux dès qu'elles ne sont plus propriété privée (assurance maladie, retraite). Chômeuses obligatoires ou réduites ensuite à l'Allocation du Fonds national de solidarité qui peut permettre d'atteindre (« peut », mais pas obligatoirement) jusqu'à mille francs par mois (en 1978)... Les femmes sont privées de moyens d'existence au sens le plus matériel et immédiat du terme *lorsqu'*elles retournent dans *la seule appropriation collective ;* elles sont alors réduites à la mendicité au sens propre : elles n'ont plus droit à rien de ce que leur assurait le fait d'être possédées par un hommes déterminé : non seulement ce que peut payer l'argent de l'homme mais les droits mêmes qui sont (en théorie) garantie par la communauté à chacun de ses membres lui sont alors retirés.

6. « Tu ne vas pas l'épouser tant qu'il n'a pas de situation (ou place, ou métier...) », et celui qui aura la situation aura 2 ou 4 ou 10 ans de plus que toi. Inversement : « les femmes sont mûres plus tôt que les hommes », ce qui permet de prôner cet écart d'âge qui renforcera encore l'autorité de l'homme (s'il en était pourtant besoin !). Quant à la psychologie de la chasse : entre l'homme qui « fait la cour » avec des choses plaisantes, de la « fantaisie », des fleurs, des déplacements – et le sérieux irremplaçable que donne la lourdeur corporelle naissante – et celui qui n'a pas encore les moyens de le faire, si on est normale-normale, on pensera que le premier est mieux, plus « amoureux », plus sérieux ; si on est cynique et réaliste on constatera qu'il a davantage d'argent.

7. Mais la hiérarchie des salaires n'est pas le seul facteur « d'incitation » au mariage qui intervient. Un autre moyen de pression considérable est la sexualité, elle est un des points clé de la relation, et cruciale. La sexualité hétérosexuelle *ne peut se séparer* par simple opération mentale de la domination et de l'exploitation des femmes par les hommes. La sexualité c'est le problème des femmes... Les hommes veulent garder les femmes pour assurer leur vie quotidienne mais les femmes veulent les hommes pour avoir un compagnon. Non seulement parce qu'il est le moyen principal de subsistance (ce qui n'est pas toujours clairement conscient) et le garant de l'accès à l'existence socialement reconnue, mais aussi parce qu'il est le seul fournisseur sexuel assuré. Il n'y a pas pour les femmes d'échange sexuel socialement garanti en dehors du compagnonnage, *serait-il fugitif ;* ce qui n'est pas le cas des hommes qui ont les femmes communes soit dans le cadre d'une prestation monétaire, soit dans celui de la contrainte et l'usage de la force, qu'elle soit physique ou de persuasion.

On ne peut établir plus clairement qu'une femme n'est pas un membre de la communauté, qu'elle n'est que la propriété de son mari ou compagnon. Une femme, en tant que femme, c'est-à-dire sans revenu propre, n'a aucun droit individuel, n'a aucune existence de sujet social.

De cela découle un certain nombre de « qualités de femme » qui peuvent être considérées comme uniques et précieuses, agréables ou passionnantes. « Traits féminins » qui viennent se nicher dans la fameuse « différence ». Les liens entre les êtres humains, l'invention dans la vie matérielle quotidienne, l'attention aux autres (entre nous on aimerait bien que l'attention aux autres, par exemple, soit un peu mieux répartie). Loués comme tels, ces traits sont les conséquences, heureuses, valorisantes, inestimables (tout ce qu'on voudra) mais conséquences tout de même, d'une relation matérielle. D'une certaine place dans une relation d'exploitation classique.

A moins que l'on ne croie – croyance très commode et très rassurante pour tous (dominants et dominées) – que « fantaisie », tendresse, confitures sont directement inscrites dans le code génétique... des femmes, qui se révélerait ainsi – intéressante nouveauté – distinct de celui des hommes ; et qu'en quelque sorte il s'agirait de notre nature. Auquel cas nous aurions raison de la défendre farouchement contre les atteintes de ceux qui voudraient trafiquer « notre » message génétique et faire de nous, contre notre gré, des hommes.

Des « hommes » ? Deux choses ici, et d'importance :

1) Nous venons subrepticement de changer de terrain par les glissements idéologiques d'un vocabulaire piégé. Nous parlons alors de femelles et de mâles et non de femmes et d'hommes. Ce qui n'est pas du tout la même chose bien qu'on tente de nous le faire croire constamment. Car dans un cas nous parlons de *caractéristiques physiques propres à la reproduction* sexuée : tous les êtres organisés qui se reproduisent par croisement comportent un sexe femelle et un sexe mâle ; les être humains à cet égard n'ont rien de particulier, ils possèdent femelle et mâle. Lorsque nous parlons de femmes et d'hommes, il s'agit de *groupes sociaux qui entretiennent une relation déterminée,* et sont constitués au sein même de cette relation par des pratiques spécifiques. Ces pratiques concernent la vie entière de chacun des individus concernés et règlent son existence, de son travail aux lois qui le gouvernent, de ses vêtements au mode de possession des moyens matériels de survie, etc.

2) Pourtant, et cela ne devrait pas nous échapper, nous n'avons à nous défendre contre aucune agression qui viserait à nous enlever les enfants en bas âge, la tendresse, la fantaisie ou la lessive qui nettoie en douceur. De ce côté là, on peut même affirmer que tout concourt à nous garantir précieusement ces privilèges et *les moyens matériels de cultiver* ces traits exquis. De ce côté, pas le moindre danger à l'horizon. Non, on ne nous privera ni des enfants, ni des gens âgés, ni des relations de parenté, ni du

lavage, ni du ménage, ni de la confection de la bouffe, ni de l'écoute des perplexités personnelles, professionnelles, politiques et amoureuses des hommes. Ainsi on ne nous retirera pas ce qui rend possible également les « traits noirs » de la différence : l'hystérie, la mythomanie, la colère, la fatigue, le désespoir, la folie. Non, nous ne seront pas privées du contrôle constant exercé sur nous à la maison comme dans la rue. Du harcèlement, de la suffisance qui nous entourent, de l'autocentrisme insondable de la classe des hommes. On ne nous privera pas de l'incertitude où on tient institutionnellement la majorité d'entre nous : Rentrera, rentrera pas ? Saoul ou non ? Restera, restera pas ? Donnera l'argent ou donnera pas ? On ne nous privera pas du silence et de la décision prise ailleurs... Non, décidément ne nous crispons pas sur une crainte imaginaire, on ne nous enlèvera pas ce qui nous rend différentes, ne perdons pas notre temps à demander ce que nous avons déjà.

La dignité

La « différence » revendiquée voudrait être un sursaut pour rendre un peu de dignité à qui n'en a socialement pas. Malheureusement la dignité ne se fabrique pas seulement dans la tête, elle se fabrique d'abord dans la réalité des faits. Aussi, croire qu'une demande d'estime et d'égards pourra nous assurer cette estime et cet égard c'est rêver en plein jour ; ne vous souvenez-vous pas de la fête des mères et de la campagne de « réhabilitation » du travail manuel ? Parlons-en d'ailleurs de cette campagne, où le travail manuel photographié en plans immenses sur les murs des villes s'incarnait dans des casques de mineurs, des marteaux de mécaniciens, des coffrages de bâtisseurs, des grues et des visages d'hommes. Le travail manuel ce n'est même pas traîner la nourriture de x personnes, faire la lessive, changer et laver un enfant, nettoyer l'abri du groupe familial, non ça n'est pas un travail manuel, c'est la mission de la femme, nuance. Mais ça n'est visiblement pas non plus assembler les pièces d'un vêtement, souder un circuit électronique, brocher des imprimés, trier des fruits, et ainsi pas un visage de femme n'apparaissait. Seuls les hommes travaillent manuellement. D'ailleurs à quoi ressemblait cette campagne publicitaire sinon au mieux à l'atroce médaille du travail et aux commentaires émus sur les bons et fidèles serviteurs, aimés à leur place et surtout pas ailleurs. Notre place c'est la différence, on ne nous la refuse pas et on veut bien même nous en louer à quelque réception-bal-sauterie destinée au repos du guerrier ou la médailler à quelque fête du travail procréateur. Et même au-delà du temps de ce travail, on peut avoir une place presque jusqu'au bout : vieilles, nous pouvons encore servir pour les « petits » travaux où nous sommes irremplaçables en grands-mères, femmes de ménage, ou servantes qui font partie de la famille (pas toujours partie de la famille d'ailleurs, bien que vieilles et servantes tout de même). C'est vraiment quand on ne

peut plus « s'occuper » que de soi-même que nous sommes éjectées du système pour devenir une parcelle de ces vieillards (de fait vieillardes) qui dans leur impuissance absolue accablent pourtant une société qui ne cesse de gémir sur la charge qu'elles représentent et les menaces qu'elles font peser sur les finances nationales.

La mystique... de la différence (ou de l'impuissance ?)

La mystique est bien mauvais signe quant à l'état des rapports de force, les messianismes le montrent bien qui bercent, dans le « tiers-monde » plus encore qu'ailleurs, les groupes les plus éloignés de l'indépendance, de la puissance, et même d'une possible négociation avec leurs oppresseurs. Et les groupes dominants ont toujours tendance à voir l'histoire immobile et l'éternité au bout du chemin. On se demande comment ils pourraient même imaginer que cela puisse être autrement, et même que cela ait pu être différent : la place de dominant donne une hauteur de vue incomparable, où les visions parasites ne troublent certes pas la luminosité de la perspective.

Or crier à la différence admirable, c'est accepter la pérennité du rapport d'exploitation. C'est, à notre tour, penser en termes d'éternité. Et peut-être plus gravement, c'est ne pas voir que nous sommes dans une telle relation, en acceptant l'idéologie spontanée selon laquelle la nature est la nature. Ou alors être si désespérée qu'on fait « comme si ». Et ce serait bien le genre que nous avons acquis à travers une si longue expérience : ne pas trop faire de vagues, car au total on va peut-être y perdre. Faire la fofolle, l'enfant, un caprice passe mieux qu'un règlement de compte... Ou faire le dos rond, l'idiote, la sage, l'éternelle... Ou bien encore la diplomate, la raisonnable, celle qui n'ira pas trop loin, qui ne froissera pas l'exquise sensibilité du maître, si fragile... si fragile.

Mais l'histoire des humains n'est pas immobile. Se battre pour établir des rapports qui, par définition *ne pourront pas être* les mêmes que ceux qui existent aujourd'hui, puisque ce sont ces rapports que nous sommes en train de détruire, nous donne par surcroît les moyens de l'originalité.

Conclusion

Si la domination nous divise contre nous-mêmes sous les effets conjugués de l'utilisation qui est faite de nous et de l'intériorisation de notre « différence », elle porte aussi la naissance de notre conscience. Les pratiques des dominants, qui nous morcellent, nous obligent à nous considérer comme formées de morceaux hétérogènes. Dans une sorte de patchwork d'existences, nous avons à vivre des choses distinctes et coupées

l'une de l'autre, à tenir des conduites parcellaires. Mais notre existence propre, cachée sous cette fragmentation, est sans cesse renaissante dans notre unité corporelle et notre conscience de cette unité. Notre résistance contre l'utilisation qui est faite de nous (résistance qui croît quand nous l'analysons) rend notre existence homogène.

Même si elle est – et peut-être *parce qu'elle est* – traversée par *les conflits que créent en nous l'usage qui est fait de nous* à chaque instant de notre vie quotidienne, la conscience est l'expression même de ces conflits. Si nous sommes déchirées et si nous protestons c'est qu'en nous, quelque part, *le sujet se découvre à être usé comme objet.* L'angoisse permanente, si constante parmi nous qu'elle est lassante de banalité, est l'expression de ce déchirement : savoir que nous (moi), qui sommes sujets conscients dans notre pratique, sommes niées comme sujets dans l'utilisation qui est faite de nous socialement.

Ce conflit entre le sujet (c'est-à-dire l'expérience de sa propre pratique) et l'objet (c'est-à-dire l'appropriation qui nous morcelle) produit notre conscience. Aujourd'hui cette conscience est encore souvent *individuelle,* c'est celle de l'expérience particulière... et pas encore notre conscience de classe. En d'autres termes notre conscience de nous-mêmes comme individues, mais pas encore le savoir que la relation où nous sommes définies est une relation sociale, que ce n'est pas un hasard malheureux ou une malchance personnelle qui a mis notre personne dans cet invivable dilemme...

Il serait bien temps que nous nous connaissions pour ce que nous sommes : *idéologiquement morcelées* parce qu'utilisées à des *usages concrets dispersés.*

Mais *uniques et homogènes* en tant que classe appropriée. En tant que femmes conscientes d'être morcelées par une relation de pouvoir, une relation de classe qui les disperse, les éloigne, les *différencie* mais qui luttent pour leur propre classe – leur propre vie, elle non divisible.

Résumé

Colette Guillaumin : « Question de différence ».

La « différence » est une relation entre hommes et femmes qui assigne à l'un des groupes, celui des femmes, des obligations matérielles envers l'autre groupe ; imposées par des signes dans le corps (motricité entravée, vêtements, usage de l'espace et du temps) elles nous contraignent à intérioriser la soumission et la disponibilité.

La différence n'est ni « naturelle » ni bonne en soi. Conséquence banale de ce qui nous est imposé socialement, elle est l'expression *de la relation de pouvoir entre hommes et femmes. Revendiquer un « droit à la différence » est acte d'allégeance au « Référent ». Et qui est le Référent ?*

Abstract

Colette Guillaumin : « Question of difference ».

The « difference » is a relationship between men and women which assigns to one of these groups – that of women – material obligations towards the other group ; imposed by marks on the body (reduced mobility, clothes, use of space and time), these obligation make us internalise submissiveness and availability. The « difference » is neither « natural » no good in itself. Simply a consequence of what is socially imposed on us, it is the expression *of the power relationship between men and women. To demand a « right to be different » is an act of allegiance to the Ref-erence that constitutes the Dif-ference. And who is the Reference ?*

Louis-Philippe Hébert. *L'inspiration*. 1900.
Galerie Nationale du Canada.

GERTRUDE
(Groupe d'Etude et de Réflexion Théoriques
sur les Recherches Universitaires et les Diplômes d'Etat)

*Postface à quelques préfaces**

Un beau jour de réunion, la cent quarante-troisième, GERTRUDE décida de faire le point. La situation n'était pas brillante, le découragement gagnait. Le recensement, le dépouillement et la mise en fiches de 4 573 thèses d'État, de 32 367 diplômes, tous africanistes, délivrés par des universités françaises et étrangères, n'avaient rien éclairci. Quelques têtes, non parmi les moins pleines ou les moins bien faites, s'en étaient trouvées définitivement fêlées et leurs propriétaires avaient pris le tic de ricaner dans les couloirs des facultés et du métro. Les autres avaient conservé intact leur équilibre mental mais ne cessaient plus de grincer des dents. La question mise à l'étude voici quelques années – « De la production sexuelle des connaissance ou D'où viennent les thèses justes » – restait sans réponse. Silence théorique, intolérable quand la pratique quotidienne impose des solutions d'une navrante banalité. GERTRUDE les subissait.

Aussi, ce jour-là, fut-il décidé à l'unanimité moins deux voix – un ricanement de trop avait déchaîné une fureur imparfaitement contenue par le frottement latéral de la mâchoire inférieure contre la mâchoire supérieure et les deux voix échangeaient des gifles dans le couloir – d'aller consulter quelques membres éminents du Corps Universitaire.

* (N.D.L.R.) Nous reproduisons ce texte avec l'aimable autorisation de Gertrude, et des *Cahiers d'Études africaines* où il parut d'abord (*C.E.A.* 65, 1977, XVII(1), pp. 177-187 ; les citations en anglais ont été traduites par nous). Gertrude nous a promis la suite pour un prochain numéro...

Une délégation prit la direction du Collège de France, gonflée d'espoir. A peine arrivée dans la cour, elle croisa un Généalogiste de renommée, l'aborda directement. Le grand homme fut très simple, mais tout son temps était pris par une Histoire de la sexualité en six volumes. Il ne refusa pas quelques conseils :

> « Voilà des dizaines d'années que les sciences humaines appliquées à l'Afrique sub-saharienne disent la division sexuelle de la production de leurs discours. Ni l'irruption d'événements mondiaux violents, ni les transformations structurelles des sociétés africaines, ni les changements qui, dans les nations européennes, affectèrent et la participation féminine à la croissance et les rapports entre les sexes n'ont altéré la constance de ce procès : à savoir la transformation d'un couple légalement marié en une unité de recherche dont les pratiques restent identiques à elles-mêmes, quelles que soient les ruptures du champ théorique où elles s'inscrivent.
>
> Il faut bien pourtant s'étonner devant ces mutations qui, du fonctionnalisme au structuralisme et au marxisme, loin de laisser le discours se développer en une infinie continuité, l'ont entraîné à se tenir prêt à l'abandon de problématiques ressassées – quand bien même récentes – pour en accueillir de nouvelles – vite hors d'usage –, à tel point que les jeux référentiels articulant l'énoncé final déploient, en contraste avec l'unicité de son objet et la permanence de ses pratiques productives, une foisonnante diversité. Est-ce reconnaître qu'à cette intarissable et multiple parole écrite s'oppose une somme de non-dit – peut-être un indicible –, une histoire informulée des événements, des relations et des règles qui, lors de la fabrication de l'œuvre, ont prévalu entre le chercheur et son épouse ? Rien ne l'interdit, mais ne serait-ce pas accorder au discours manifeste un singulier pouvoir répressif, celui d'effacer le jeu des pratiques sans lesquelles il serait resté à l'état de paroles privées d'écriture, de pensées démunies de systématicité, de quête obstinément vouée à l'effacement en l'absence de sa matérialité : des feuilles de papier recouvertes d'un nombre fini de signes ?
>
> D'un mot, la prolixité de l'écrit ne doit pas faire illusion, et l'entreprise que vous engagez se trouve tendue vers la manifestation du creux incrusté en filigrane intime dans le trop plein du discours africaniste. Entreprise qui s'attachera à l'analyse de pages généralement si peu lues qu'on les croirait rédigées seulement pour ne rien signifier, pour établir de la non-pertinence. Pour faire bref, il s'agit des préfaces, plus précisément de ces quelques lignes qui, en une rapide énonciation, articulent, selon les catégories sexuelles, l'ensemble des opérations constitutives du corpus final. »

Encouragé par ce premier succès, GERTRUDE monta une nouvelle expédition vers le Collège. Il avait suffit de quelques mois pour obtenir un rendez-vous avec l'Académicien. Les conseils du Généalogiste suivis à la

lettre, un fichier de préfaces, constitué selon toutes les normes en vigueur, fut soumis à l'expertise du savant. L'entretien se dégela rarement, mais l'illustre mythologue voulut bien esquisser une analyse.

« Considérons d'abord un premier groupe de préfaces.

P_1 'Ma femme m'a aidé en lisant une masse d'ouvrages généraux en ethnologie et en histoire...' (Max Gluckman, *Politics Law and Ritual in Tribal Society,* Oxford, 1965: XXVII.)

P_2 'Ma femme a collaboré activement à tous les aspects de mon travail de terrain...' (V.W. Turner, *Schism and Continuity in an African Society,* Manchester, 1966: XVI.)

P_3 'Je dois exprimer ma gratitude à ma femme, qui [...] a également relu le manuscrit en entier avec moi plus d'une fois.' (I. A. Akin-Jogbin, *Dahomey and its Neighbours, 1708-1818,* Cambridge, 1967: XI.)

P_4 'Ma femme [...] m'a aussi aidé matériellement dans la rédaction par ses commentaires et ses critiques.' (Meyer Fortes, *The Dynamics of Clanship among the Tallensi,* London, 1969: XII.)

Selon ce groupe, les époux ont une vocation identique : tous deux pratiquent une recherche en Afrique. Il apparaît aussi que cette activité se décompose en plusieurs moments dont la succession révèle une structure progressive : de la préparation du terrain (P_1) au terrain (P_2), du terrain aux lectures répétées du manuscrit et aux commentaires critiques (P_3, P_4). En aucun de ces moments, l'homme et la femme ne se trouvent dissociés et même ces variantes précisent une attitude féminine : aller jusqu'au bout de la tâche. Faudrait-il, de cette indifférenciation généralisée des travaux féminins et masculins, conclure à leur équivalence ? Certaines variantes inciteraient à formuler l'hypothèse de la permutabilité des sexes dans la pensée et les institutions africanistes :

P_5 'A ma femme dont ce livre est autant l'œuvre que la mienne.' (S. F. Nadel, *A Black Byzantium,* Oxford, 4e éd., 1961: I.)

P_6 'Elle m'a servi non seulement de compagnon sur le terrain mais aussi de collaborateur...' Alvin W. Wolfe, *In the Ngombe Tradition,* Evanston, Ill., 1961: VI.)

Mais un recensement systématique des catégories onomastiques utilisées pour la publication révèle que les hommes s'affirment uniques signataires des ouvrages et se voient, sans peine, socialement reconnus comme tels. Tout se passe comme si, au stade confus où les époux, collecteurs de matériaux divers et producteurs indifférenciés d'une moisson savante, succédait une ère d'oppositions bien tranchées : l'homme, promu auteur du livre, vit désormais seul dans le monde de la culture et de l'histoire, tandis que la femme, dont il ne subsiste plus que quelques faibles souvenirs, épars dans les préfaces ou les dédicaces, retourne à un état de ténébreuse inexistence. Ce couple originel, replié sur lui-même et uni en une synchronie primitive, subit une iné-

luctable disjonction, dès lors que, de la préparation du manuscrit à sa publication, il œuvre selon une perspective diachronique. Or, du texte original au texte imprimé, non seulement le message reste identique, mais il n'est pas rare que l'épouse, par une lecture attentive des épreuves, veille elle-même à la fidélité de la reproduction. Il faut bien alors qu'un déséquilibre structural constitue une donnée de départ et que, malgré les apparences, une secrète dysharmonie régisse les rapports entre les sexes.

Nous aborderons, sous ce nouvel angle, un autre groupe de préfaces.

Une opposition apparaît immédiatement : la femme, seule maîtresse des techniques de conservation des informations (dactylographie, sténographie, cartographie, photographie...) collectées sur le terrain, s'en réserve l'usage.

P_7 'Ma femme [...] qui a tapé et classé ces notes avec amour et patience...' (Pierre Bettez-Gravel, *Remera : A Community in Eastern Rwanda,* Paris-La Haye, 1968: 10.)

P_8 '[Ma femme] dont la sténographie experte m'a souvent soulagé de la tâche d'enregistrer mes observations moi-même...' (M. G. Marwick, *Sorcery in its Social Setting,* Manchester, 1965: XVIII.)

P_9 'Sa contribution a consisté à faire la plupart des photos ainsi que beaucoup des cartes de villages et des mesures de jardins.' (V. W. Turner, *op. cit. :* XVI).

P_{10} 'Elle a aussi passé beaucoup d'heures à dactylographier et à traiter les données...' (Richard T. Curley, *Elders, Shades, and Women,* Berkeley, Calif., 1973: IX.)

Cette inégalité technologique se renforce encore, au plan psychologique, par un ensemble de qualités qui place le personnage féminin en position de supériorité :

P_{11} 'Je souhaite aussi remercier ma femme dont le soutien moral s'est exprimé par une patience et une indulgence infinies.' (W. A. Shack, *The Gurage,* Oxford, 1966: XII.)

P_{12} 'Barbara, une source intarissable de patience, de bonne humeur et de soutien...' (F.P. Bowser, *The African Slave in Colonial Peru, 1524-1650,* Stanford, 1974: X.)

P_{13} '... ma femme [...], à laquelle je suis redevable d'un inlassable soutien dans mes difficultés quotidiennes.' (D. Zahan, *Sociétés d'initiation bambara,* Paris-La Haye, MCMCX: 8.)

Détentrices de technologies indispensables, soutiens inébranlables d'un partenaire parfois démoralisé, elles possèdent de surcroît la faculté de communiquer avec les femmes de la population étudiée.

P_{14} 'Toutes les informations concernant la partie féminine de la culture ont été recueillies par elle...' (M. J. Herskovits, *Dahomey. An Ancient West African Kingdom,* New York, 1938: XI.)

P_{15} '[Ma femme] qui a recueilli de nombreux textes parmi les femmes...' (M. G. Marwick, *op. cit. :* XVIII.)

P_{16} '... Jane, qui a recueilli la majorité des données sur les femmes soudanaises...' (H. B. Barclay, *Buuri al Lamaab*, New York, 1964: XIII.)

On se souvient que, selon le premier groupe de préfaces, les époux avaient une vocation identique ; selon le second groupe, ils la consacrent mais la réalisent au mépris de toute parité entre les sexes. Une dysfonction s'est instaurée qui, exprimée selon trois codes technologique, psychologique et sociologique, place la femme en super-héroïne de la recherche et laisse l'homme en position d'obligé, réduit à affirmer sa gratitude.

Justement, c'est lorsque l'époux énonce ses remerciements dans la préface de l'ouvrage que s'inverse la situation de départ : tributaire de sa femme au cours de la recherche, il capte ensuite la publication à son seul profit. Remercier signifie, au sens propre, exprimer sa gratitude, mais au sens figuré, remercier signifie congédier, destituer. Dans l'intimité du couple, les hommes manifestent de la reconnaissance, dans le monde de la culture, ils congédient. Il y a équivalence entre transformation rhétorique et transformation sociologique, et les femmes auraient bien tort d'accepter au sens propre des remerciements exprimés pour leurs activités de recherche alors que ces dernières, privées de toute valeur sociale, une fois achevées, ne leur vaudront rien d'autre que de se voir, métaphoriquement, remerciées. »

GERTRUDE fut ébloui. La mise à nu de la structure rendait muets même les membres les plus bavards, écrasés par la stupéfiante évidence. Du temps passa, les interrogations revinrent. La connaissance structurale de sa condition avait exalté, elle finit par démoraliser. Par chance, on pensa soudain au Théoricien, et l'on constitua fiévreusement l'historique de la question. Le dossier fut confié à son éditeur et, pour plus de sûreté, à certains amis spinozistes. Malgré la multiplicité de ses préoccupations – soutenir sa thèse et la dictature du prolétariat – le fameux philosophe rédigea, dans le *Paris-Amiens*, la « Réponse à GERTRUDE ».

« Pourquoi ces préfaces, et ne signifieraient-elles pas l'un des moments de ce que nous pouvons dénommer, avec Bachelard, la 'coupure épistémologique' ? Ne marqueraient-elles pas une discontinuité entre une pratique préscientifique et une pratique théorique scientifique ? C'est un risque d'aller jusqu'à affirmer que ces préfaces illustrent un travail décisif de transformation théorique, mais nous le prendrons résolument. Et d'abord, nous nous placerons *en deçà* de la coupure, au temps de sa préhistoire idéologique. Aucun doute n'est permis : les dédicaces subliment des formes de coopération et laissent croire à une fusion créatrice des hommes et des femmes. Voilà bien à l'œuvre l'énergie déréalisante de l'imaginaire qui constitue en spontanéité décisive des pratiques empiri-

riques ![1] Or, *au-delà* de la dédicace, les hommes restent seuls producteurs, uniques acteurs de l'expérimentation scientifique.

Il est capital de distinguer les stades de ce processus qui restructure en une émergence de la suprématie théorique masculine l'indistinction du couple lors de la pratique empirique. Si, comme l'affirme Lénine, la contradiction œuvre à tout moment, il faut bien qu'un non-antagonisme se transforme en un antagonisme dans la structure dominante du tout complexe où s'opèrent ces transformations. La théorie et la pratique marxistes le montrent : tout réside dans les conditions concrètes. Or, l'analyse des forces productives et des rapports de production qui se constituent dans la première phase révèle une immédiate différence entre les acteurs. Interchangeables à tous les instants de l'enquête sur le terrain, une pratique introduit cependant une inégalité permanente : l'appropriation de la machine à écrire par les femmes.

Les préfaces, comme les enquêtes ou les témoignages, confirment la généralisation de cette pratique. Ce n'est pas par hasard. Le moment de la dactylographie est celui où la matière première (les informations recueillies fort justement appelées matériaux) est transformée en un produit (le manuscrit dactylographié) par l'emploi méthodique de moyens et de rapports de production (seules les femmes tapent à la machine). Mais la production ne constitue pas le tout de la pratique sociale, il existe bien d'autres pratiques réellement distinctes, dont la pratique théorique. Or, réduire la pratique sociale à la production reviendrait, en figeant la contradiction entre hommes et femmes, à laisser ces dernières occuper une position dominante. Ce serait surtout réduire mécaniquement la superstructure à l'infrastructure et tomber dans *'l'économisme'*.

La véritable tradition marxiste nous enseigne que toute contradiction implique une lutte réelle et que la monopolisation féminine de la dactylographie, aspect principal de la contradiction dans la pratique de production, devient secondaire au niveau de la pratique théorique. Nous le savons bien, tout réside dans les « conditions concrètes », soit dans l'existence du tout complexe, au moment même où chaque contradiction réfléchit un processus de structure complexe à dominante. Sous des conditions déterminées – un nombre suffisant de pages dactylographiées –, il y a substitution des rôles inégaux féminins et masculins et l'homme domine à son tour. Mais la contradiction principale ainsi produite par déplacement (transformation des rôles) devient maintenant décisive et il y a condensation de la lutte en

1. « En témoigne particulièrement cette préface : 'Les dessins sur le terrain, les cartes et les diagrammes ont été faits par Claudine, qui a aussi apporté ses propres observations et idées sur la vie des Tio. Il m'est impossible d'évaluer sa part dans ce travail parce que l'amour ne calcule pas. De toutes façons, c'était une entreprise commune comme nos vies entières le sont.' (J. Vansina, *The Tio Kingdom of the Middle Congo, 1880-1892*, London, 1973 : Acknowledgements.) »

ce moment stratégique de la préface imprimée, condensation instable puisque le livre constitue une forme radicalement nouvelle du rapport homme/femme : la virilisation de la pratique théorique.

Nous nous trouvons maintenant en mesure de répondre à la question initiale 'Pourquoi ces préfaces ?' par la mise à nu de leur spécificité. Dans chaque cas, elles opèrent comme une purification, une libération à l'égard de pratiques techniques spontanées et donc encore soumises à l'idéologie, elles séparent radicalement les éléments idéologiques (tous les modes possibles de vie et de travail sur le terrain) des éléments scientifiques (l'élaboration théorique). Et, en assignant rigoureusement leurs limites aux domaines de la coproduction sexuelle, elles démarquent la connaissance scientifique de l'idéologie de son passé et manifestent ce passé comme idéologique. C'est clair comme le jour. »

GERTRUDE fut accablé. Dans un texte, noir comme la nuit, le Théoricien avait répété en toute rigueur idéologique le diagnostic de l'Académicien. Le verdict de la structure se trouvait confimé par le matérialisme dialectique. GERTRUDE avait souhaité une arme théorique, on lui avait fabriqué l'instrument du hara-kiri. Par bonheur, quelques éléments plus combatifs commencèrent à dénigrer les penseurs qui prétendaient aux totalisations : ils décevaient toujours, ils parlaient d'un monde disparu ou ils prophétisaient un monde à venir, mais le présent restait toujours comme une monstrueuse incongruité, pourri par l'histoire quand il n'était pas gâté par les survivances. Fini la hauteur de vues, il fallait aborder le détail, même sordide. Justement, il était fait grand cas d'un homme qui scrutait les textes de A jusqu'à Z : un Sémiologue. On pouvait le trouver, lui aussi, au Collège de France. Il fut charmant, accepta de consacrer une séance de son séminaire à l'étude de quelques préfaces choisies pour leurs qualités littéraires et en revit lui-même les résultats.

« 'Enfin, il convient de remercier notre épouse qui a bien voulu (jusqu'à présent) supporter les tribulations donquichottesques ainsi que les avantages et inconvénients « exotiques » du métier d'anthropologue.' (Jean Copans, *Stratification sociale et organisation du travail agricole dans les villages wolof mourides du Sénégal*, Paris, EPHE, thèse de 3e cycle, 1973, p. 5).

'Il convient de remercier notre épouse' REF. Code déontologique[2] : un usage faisant force de loi veut que la femme soit remerciée (évincée de la publication) / le possessif pluriel 'notre', de modestie ou de majesté selon les circonstances, reproduit un

2. « Il a été convenu de noter par SEM. des unités qui constituent des signifiés que l'on désignera chaque fois par un mot approximatif (SEM. Féminité) ; par REF., des unités qui relèvent de codes culturels ou de codes de référence (REF. Code de la galanterie) ; par SYM., les unités qui, dans le champ symbolique, se constituent en antithèses (SYM. Terrain, Théorie) ; par ACT., le Code des actions et des comportements. »

usage universitaire vieilli, REF. Université ; 'épouse' plutôt que femme, renforcé par 'notre' (SEM. Préciosité) ; 'qui a bien voulu (jusqu'à présent) supporter' REF. Code des femmes (elles supportent) : le support *prouve* la femme / la liberté de l'épouse suggérée métonymiquement – elle appartient au genre humain qui est libre – forme antithèse avec le Code qui veut que, femme, elle supporte (SYM. Liberté). Antithèse : accepter, refuser, mise en suspens par le 'jusqu'à présent' ; 'les tribulations donquichottesques', le chercheur se décrit d'emblée selon des conventions littéraires, auteur ou héros, il se réfère au champ de l'écriture, cela va de soi/syntagme figé : 'avantages et inconvénients du métier' (tout métier a ses avantages et ses inconvénients) / 'exotiques', 'métier', connivences universitaires : référence à Bourdieu *(Le métier de sociologue)* et connivence à l'égard des non-exotiques manifestée par l'usage des guillemets, tout anthropologue sait que son métier n'est exotique que pour des non-anthropologues.

'Je dois maintenant rappeler l'importance qu'ont eue pour moi les nombreuses discussions menées avec L. Althusser, E. Balibar, P. Bonnafé, R. Cabanes et R. Waast ainsi et surtout qu'avec Diana Hulman, ma femme, qui a partagé avec moi aussi bien le travail sur le terrain que l'élaboration théorique.' (Pierre-Philippe Rey, *Colonialisme, néo-colonialisme et transition au capitalisme,* Paris, 1971, p. 24.)

'Je dois' REF. Éthique : exigence morale d'un sujet autonome : je. 'L. Althusser... R. Waast' SEM. Volonté anti-hiérarchique : la convention millénaire qui règle notre ordre alphabétique énumère les interlocuteurs sur un mode absolument insignifiant / 'et surtout qu'avec Diana Hulman', mention du prénom au lieu d'une simple initiale qui distingue une interlocutrice du groupe des interlocuteurs. 'Ma femme qui a partagé' REF. Code des femmes (elles partagent). SYM. Terrain et Théorie : dans ce champ symbolique, une distinction imaginaire oppose terrain et théorie / le syntagme figé 'élaboration théorique' connote l'enseignement d'Althusser, REF. Marxisme dans l'Université.

'Finalement, je souhaite remercier ma femme, à qui ce livre est dédié, pour le soutien, l'aide et l'encouragement qu'elle m'a prodigués sans relâche. Elle a vécu et voyagé avec moi dans cette région difficile de l'Afrique Orientale, particulièrement dans le Turkana où, dit-on, une femme européenne a du mal à supporter des conditions de vie nécessairement rigoureuses. Elle a été particulièrement utile pour obtenir des informations des femmes avec qui j'ai, en tant qu'homme, rencontré de sérieuses difficultés. Elle a, de surcroît, écrit seule la totalité de « Les Nilo-Hamites du Centre » qui nous a, à tort, été attribué en commun par l'éditeur de la collection dans laquelle l'ouvrage a été publié.' (P. H. Gulliver, *The Family Herds,* London, 1955: IX.)

'Je souhaite remercier ma femme' REF. Code de la galanterie : la femme remerciée (évincée) reçoit le don d'une dédicace. 'Elle a vécu... difficultés' : code féminin : la femme partage. Mais l'empirisme britannique accumule les preuves matérielles de la

féminité de l'épouse. 'Elle a, de surcroît... a été publié'. ACT. Tentative de transgression suivie d'échec. L'essai de signature d'un ouvrage par l'épouse seule n'a pas réussi, mais il n'y a eu que demi-échec.

'... la dernière mais non la moindre de mes dettes est celle que j'ai envers ma femme pour la manière gracieuse dont elle s'est résignée à ce que je passe beaucoup de mon temps, mentalement et physiquement, dans les collines d'Afrique Centrale. Me ramener de temps en temps à un autre niveau de réalité ne fut pas la moindre de ses contributions.' (René Lemarchand, *Rwanda and Burundi*, London, 1970: XI.)

REF. Economie du don : la préface (comme toute préface par ailleurs) s'inscrit dans une économie d'échange : le mari acquitte la dette par un don supérieur, puisqu'il est écrit, à la dépense silencieuse typique de la féminité. Comme pour le potlatch, le don est une épreuve de force : je te donne plus que tu m'as donné, je te domine, je signe, j'ai le dernier mot. 'Me ramener...' SYM. Antithèse Culture/Nature : exagérément du côté de la culture, l'homme est appelé vers la nature par le sexe féminin. REF. Code féminin : les femmes assurent le repos du guerrier.

Africanisme, épouse sur le terrain, femme, constituent le signifié des dédicaces. Chacune se donne comme le dévoilement d'un rapport personnel intime. Fragment d'un discours conjugal amoureux ? *Je la remercie parce qu'elle m'aide, elle m'aide parce qu'elle est ma femme.* Il y a *circularité :* l'aide renvoie à la situation matrimoniale qui, elle-même, fonde l'aide. Et ne m'aurait-elle pas seulement aidé pour que je la remercie ? Supposition aberrante que démentent une abondance d'autorités, une antériorité de modèles qui font du dévouement féminin un code sûr. En énonçant leurs remerciements, les auteurs établissent simplement la réalité de leur relation conjugale mais par une preuve narcissique : *je suis fondé* à la remercier.

Narcissisme souvent tempéré, comme oblitéré par les bonnes manières. Il est d'usage de présenter sa femme, quand elle se tient là, bien visible au milieu du salon. L'auteur a voulu la présenter à ses lecteurs et elle se voit tirée de l'ombre : simple effet de la mondanité. Narcissisme parfois mal dissimulé par le jeu des connivences. Le profane sourirait de l'égotisme naïf à se mettre soi-même en scène comme un Don Quichotte exotique, l'élite universitaire est appelée à y reconnaître une gravité tempérée par une élégante ironie. Ou bien une dédicace apparaîtrait un peu lourdement focalisée sur l'ego (je dois, pour moi, avec moi), mais le matérialisme scientifique partagé avec des interlocuteurs – tous professionnels – cautionne la relation à l'épouse. »

Ce devint une rage. Toutes les préfaces connues y passèrent ; on envisagea une plublication, mais les éditeurs reculèrent devant un manuscrit de presque 3 000 pages. Il resta en archives. A vrai dire l'initiation sémiologique n'avait pas fait avancer la question d'un pouce, mais elle avait détendu.

A chaque parution d'un manuscrit de la science africaniste, on se ruait sur la préface, on oubliait le reste. Il fallut bien revenir au réel et faire un bilan. Structure, superstructure et infrastructure, signifiant, signifié, épistémologie et archéologie, bien des voies avaient été explorées. Il en restait une dernière, elle faisait encore peur, il se disait tant de chose sur l'inconscient... Une fois encore, les relations jouèrent et ceux des membres de GERTRUDE qui pouvaient se prévaloir d'un rapport plus ou moins lointains avec l'un de ses disciples rencontrèrent le Maître. Naturellement, l'entretien fut enregistré dans son intégralité :

> « GERTRUDE. – Nous avons longuement analysé un ensemble de dédicaces...
>
> Le Maître. – Des dits cassent, tout le monde le répète, même les rescapés les plus usés des années 20 ; c'est facile à dire, des dits cassent, mais cassent quoi ?
>
> GERTRUDE. – Euh... Enfin, nous voulions parler des sciences humaines en Afrique...
>
> Le Maître. – Opé-ra-tion-nelles ! Et voilà bien tout le nouveau discours de nos maîtres penseurs les mieux formés par le scientisme de notre temps... Opé-ra-tion-nelles, au fait, en Afrique ou sans fric ? La première clause qu'on doit articuler immédiatement, parce que l'exposé n'en peut souffrir le retard, c'est que les préfaces sont un rébus. Et Freud d'avertir qu'il faut bien ainsi les entendre, à la lettre. Telles les images absurdes du nègre-blanc ou du singe-vêtu-en-premier-communiant, les images des préfaces ne sont à retenir que pour leur valeur de signifiant, soit pour ce qu'elles permettent d'épeler du 'pro-verbe' proposé par le rébus de la préface.
>
> GERTRUDE. – Nous avons déjà essayé sur des centaines de préfaces. Mais, permettez, nous n'avons pas changé de place, nous sommes toujours derrière une machine à écrire...
>
> Le Maître. – Machinez-vous donc et pas à écrire... La preuve ma Chine à (éc)rire ! Et puis, c'est quoi le derrière d'une machine à écrire ? Ça parle, ça cause. Et ça dit quoi, me demanderez-vous ? Ça a toute une histoire, bien individuelle, bien reconstituable par le plus minutieux des généalogistes, de sa-sortie-de-l'usine-au-bon-de-commande-à-la-note-du-fournisseur, et ça a toute une activité qu'elle en mesure ou pas les implications, qu'elle frappe une facture ou un traité d'ethnologie, d'accord ou pas d'accord. Et si, comme il est prévisible qu'après cette prosopopée, quelqu'un d'entre vous se rêve machine à écrire, il ne sera guère surprenant qu'à décrypter l'emploi de signifiant tenu par la machine dans le rébus où le rêveur aura circonscrit son désir, nous décryptions ce qu'on peut appeler le pré-conscient de cette machine.
>
> GERTRUDE. – Sans doute, sans doute, mais...

Le Maître. – Mais l'on ne saura toujours pas où c'est le derrière d'une machine. C'est pourtant de ce lieu que les dédicaces fantasment l'être. L'être du lieu de l'auteur. Une couverture après tout, et c'est tout. Une couverture, et vous derrière, voilà qui est parfaitement sûr. L'énigme s'en obscurcit d'autant : la place de derrière, c'est là que ça se machine, et pas seulement à écrire.

GERTRUDE. – On reste derrière, même si on ne sait pas où c'est, et eux, en couverture... C'est ce que vous dites...

Le Maître. – Ouais ! Triste topique... ! Laissez-les là où ils s'occupent. Un bon africaniste de ce genre se repère au premier coup d'œil : par cette crispation intérieure et même postérieure qui le révèle comme engrossé du fœtus macéré de ses résistances.

GERTRUDE. – On n'osait pas trop y penser... *(Presque en chœur)* Des dix casses, casse-pipe, casse-toi...

Le Maître. – Ça vient, ça vient... et ça n'empêche pas les sentiments... Salut ! A la prochaine ! »

Pendant quelques semaines, les procès-verbaux des réunions de GERTRUDE demeurèrent parfaitement hermétiques. Les observateurs restaient pensifs devant les ahurissantes dispositions des machines à écrire et la prolifération des éditions les plus rares et les plus anciennes de l'*Almanach Vermot*. Aucun africaniste de visite, thésard en herbe ou maître reconnu, n'échappait à un gaillard : « Comment vas-tu-yau-de poêle ? » mais aucun ne se risquait à un « Et toi-le-à-matelas ? ». Et ça passa.

GERTRUDE avait trouvé, auprès des sommités universitaires, quelques raisons de sublimer, mais rien n'avait changé et l'origine des thèses justes restait toujours aussi nébuleuse. Un beau jour de réunion, la deux cent trente-cinquième, GERTRUDE découvrit enfin le plan d'action qui devait aboutir, mais l'on convint à l'unanimité – sans qu'aucune voix ne fût occupée ailleurs – de le garder rigoureusement secret. Jusqu'à maintenant, personne ne l'a trahi.

Résumé

GERTRUDE : « Postface à quelques préfaces. »

Inquiet de la reconnaissance que les auteurs masculins témoignent à leur épouses dans les préfaces de leurs livres (pourtant signés de leur seul nom), Gertrude – un groupe mystérieux au nom de femme – enquête à Paris, auprès de sommités universitaires, sur la question : « De la production sexuelle des connaissances ».

Abstract

GERTRUDE : « A postface to a few prefaces. »

Worried by the gratitude expressed by male authors towards their wives in the prefaces to their books (which they nevertheless sign alone), Gertrude – a mysterious group with a woman's name – undertakes to interview the Gurus of French Academia on the topic of « the sexual production of knowledge ».

心想攀高峰　计划常落空

王国伦画

激动的动员会

紧张的星期六

战斗的星期天

疲劳的星期一

Michelle Loi

Les femmes chinoises et la « Quatrième corde »

En 1974, alors que le Mouvement de critique contre Lin Biao et Confucius battait son plein, on prêtait à Mao cette déclaration : « La prochaine Révolution Culturelle, ce sera celle des femmes ! » Tant de changements survenus en Chine ces deux dernières années, y compris sur le sens et les acquis de la Révolution Culturelle – ou faut-il dire « précisément sur le sens et les acquis de la Révolution Culturelle » ? – exigent qu'on se pose aujourd'hui quelques questions sur la situation des femmes en Chine. Telles qu'elles peuvent ressortir de l'analyse de la presse et des impressions de voyage, des nouvelles campagnes politiques, de l'art et la littérature nouveaux, de la morale nouvelle aux modèles nouveaux remplaçant brutalement les anciens, qui sont les nouvelles femmes chinoises ? On n'a pas hésité à dire qu'elles marchent en silence – contraintes ou dupées ? – dans le « Grand Bond en arrière » que certains craignent de voir, et d'autres voient carrément dans les transformations profondes qui ont suivi la mort de Mao. Or, pendant ce temps la presse chinoise, suivie de celle qui, chez nous, s'en fait l'écho enthousiaste, exalte l'avenir rayonnant de la femme Chinoise qui va être enfin libérée, enfin l'égale de l'homme ou presque – à quelques ratures près – cultivée, dynamique, hautement responsable et surtout, « moderne » et « scientifique » dans une société scientifique et moderne à faire pâlir ses sœurs occidentales. Autant le dire d'emblée pour éviter toute déception, je ne me sens pas en état d'apporter ici des conclusions péremptoires qui donnent raison aux uns ou aux autres, ou tout aussi péremptoirement les renvoient dos à dos, mais du moins faut-il tenter d'y voir un peu plus clair sous tant de turbulences, parce que le sort des Chinoises nous concerne, nous femmes, et parmi nous en particulier celles qui ont longtemps regardé de leur côté avec l'espoir que de là-bas peut-être viendraient les réponses à *nos* questions. Quelles

questions ? Celle-ci, par exemple, dont on peut dire qu'elle est en Chine le fil conducteur de toute la lutte des femmes et à propos des femmes : quels rapports instaurés, à instaurer, entre la lutte des femmes et les autres luttes politiques dans lesquelles elle est comme tissée, souvent indiscernable, inséparable ? Quels rapports de fait et/ou imaginaires entre les organisations de femmes et le « Parti-père » comme nous disons ici, le « Parti-mère » comme disent les Chinois(es)[1] ? Si le socialisme n'a pas (pas encore ?) libéré les femmes, ce quelque chose qui reste à faire peut-il être réalisé *de soi,* dans le processus même d'un régime qui se veut libérateur de tous les « hommes » ? Et pas avant le communisme qui met fin aux luttes de classes[2] ? Ou faut-il que, parmi ces « hommes », les femmes assument une lutte spécifique, s'organisent en structures réellement indépendantes qui aient la force de se rebeller au besoin contre les autorités administratives et politiques ? C'est précisément sur ce point que les divergences ont porté ces dernières années. L'armée anonyme des femmes a joué son rôle dans les événements et c'est un rôle d'importance. A ce sujet, une parenthèse qui n'en est pas une : si Jiang Qing revient au premier plan de notre analyse, ce n'est pas parce qu'elle est la femme de Mao, un « détail » important par l'éclat – mais aussi par les entraves – qu'il a donné à son action, mais parce qu'elle est l'initiatrice, la principale représentante, en matière de politique des femmes, d'une ligne qui est aujourd'hui brutalement condamnée, énergiquement corrigée, mais partagée encore pourtant puisque « nul d'entre nous ne peut être sûr d'être totalement purifié du poison de la Bande des Quatre ». Que Jiang Qing ait commis en ce domaine comme dans les autres une erreur de ligne suivie – ou des « crimes » – qu'elle y ait été blâmée ou appuyée par Mao, ce sont encore d'autres questions, mais du moins faut-il essayer de voir ce qui s'est passé, ce qui faisait le propre de cette ligne, ce qui permet de parler de « crimes ».

La quatrième corde...

Même les gens qui aujourd'hui en Chine vont clamant leur étonnante découverte que « Mao se divise en deux », et que, n'étant pas dieu, il doit être critiqué (une évidence théorique incontestable mais qui offre bien des commodités lorsqu'il s'agit de

1. Littéralement : *qin niang* la mère de la famille « proche » (de la belle-famille), la belle-mère, ici au sens de « mère adoptive », « seconde mère ». L'image du Parti-mère est très fréquente chez les poètes. Cf le poème *La fileuse* de Yan Zhen : O mon Parti, O toi, ma mère / je te regarde assise à ton rouet / Des fils emmêlés du monde en quenouille / Toi tu files le brocart. *Poètes du peuple chinois,* P.J.O. et Hallier 1976, p. 97.

2. La tendance générale de la théorie officielle dans la plupart des pays qui se réclament du socialisme, c'est de considérer le socialisme comme un régime en soi, achevé, avec *sa* constitution, *son* système de production, *son* droit, etc. au lieu de souligner comme Marx, Lénine et Mao qu'il n'est qu'une période de transition du capitalisme au communisme, lequel seul n'a plus besoin d'État puisqu'il n'a plus de classes. Actuellement en Chine le point de vue officiel ne nie pas que le socialisme soit un processus, le développement d'éléments déjà communistes et le dépérissement des éléments hérités du capitalisme, mais il y a une tendance à considérer comme auparavant (jusqu'au moment – 1957 – où Mao dénonce la persistance des contradictions en régime socialiste) que ce développement du socialisme en communisme se déroule avec la nécessité d'une loi historique sur laquelle les interventions dans la superstructure n'ont que peu de poids. Il est évident que dans cette conception : 1) La dictature du prolétariat n'apparaît plus aussi nécessaire ; 2) La lutte des femmes non plus puisque de toutes façons l'oppression qu'elles subissent ne *peut* prendre fin qu'avec toutes les autres : sous le communisme.

choisir à son goût dans un héritage, et pour certains de le liquider) sont obligés de reconnaître que « sans Mao il n'y aurait pas de Chine nouvelle ». Pour ce qui est de la libération des femmes, on sait que Mao y a puissamment œuvré, et très tôt, alors qu'il n'était encore qu'un jeune militant de province[3]. Ce qu'on a fait beaucoup moins ressortir – pour quelle raison ? – c'est qu'il n'a jamais confondu la libération des femmes avec les « autres » libérations sociales et politiques. Pour lui elles ne l'entraînent pas dans leur cours. Lorsqu'il dénonce les « trois cordes » qui ligotent le peuple chinois : le pouvoir politique, le pouvoir clanal (de la famille féodale) et le pouvoir religieux, il n'oublie pas d'ajouter que les femmes sont enserrées de surcroît par une « quatrième corde » : le « pouvoir viril »[4]. En 1949, se constitue la République populaire de Chine. La première tâche (en 1950) est de promulguer la loi sur le mariage élaborée à Yan'an (interdiction absolue des mariages-marchés sur intervention des familles et des entremetteuses, du concubinage, des mariages d'enfant, du « veuvage-sacrifice ») et l'égalité des sexes « dans tous les domaines de la vie politique, économique, culturelle, sociale et familiale ». Jusqu'à la campagne de 1974 lancée par Mao lui-même, qui exige l'application de la loi *dans les faits* et porte la lutte sur le plan de l'idéologie, il n'y a pas de rupture, c'est toujours la lutte contre les « vieilleries » du style « élever l'homme, rabaisser la femme »[5]. Mais s'il n'y a pas de rupture, il y a des reculs, des coups de frein, des lenteurs. Tout se passe comme si, dans sa hâte à vouloir faire place nette sur le seuil de la Chine nouvelle, Mao avait tenté, pendant qu'il y était, de passer des vieilleries féodales à la Chine socialiste sans trop se soucier des étapes intermédiaires. C'est une remarque qu'on peut faire de l'ensemble de sa politique, mais elle est particulièrement justifiée concernant sa politique des femmes. Jeune homme il avait rêvé de « plonger la Chine dans un océan de liberté et d'amour », mais il dut reculer devant l'incompréhension de ses compagnons : les soldats de l'Armée de la Révolution puis de la Libération, les activistes de l'édification des coopératives puis des communes populaires pouvaient-ils admettre que pendant qu'ils se battaient sur le front militaire ou économique leurs femmes aient toute liberté de « choisir » et de changer leur partenaire ? Une fois le mariage féodal interdit par la loi (on verra plus loin avec quel effet réel) le mariage socialiste protège la liberté mais interdit la licence : il y va de l'intérêt national. Dès 1953 une nouvelle ligne s'élabore dans la politique à l'égard des femmes car on vient de découvrir et on publie que, la nouvelle constitution garantissant l'égalité de l'homme et de la femme en tous les domaines, les femmes ne doivent pas continuer à mener des luttes dans ces domaines mais y travailler côte à côte avec leurs camarades hommes, comme si, du seul fait de la loi, les femmes étaient protégées contre

3. Dès 1919. Cf. sur ces positions et leur recul Hu Chi-Hsi, « The sexual revolution Kiangsi » in *China Quarterly*, n. 59 (1974) et *Vento dell'est, Inchiesta a Xingguo sul matrimonio*, n. 31-32, 47-48.

4. *Rapport sur l'enquête du mouvement paysan au Hunan*, 1927. Tome 1, p. 45.

5. Les « vieilleries » sont les idéologies et les pratiques héritées du passé féodal. La Révolution Culturelle attire l'attention sur la persistance des « quatre vieilleries » : pensée, culture, mœurs et coutumes anciennes, mais la dénonciation date de la Révolution Culturelle du 4 mai 1919, la première à secouer le joug confucéen (voir la lutte des trois frères dans *Famille* de Bajin (Pékin, Éd. Flammarion-Eibel, 1979) – « Elever l'homme, rabaisser la femme » est un des caractères fondamentaux de l'idéologie confucéenne, vigoureusement dénoncée au moment du Mouvement critique contre Lin Biao et Confucius. Voir ci-dessous.

la discrimination et l'oppression. S'il est vrai qu'elle ne le sont pas, c'est que ces pratiques ne peuvent prendre fin que dans une société sans classes – le communisme. Que reste-t-il à faire sinon consacrer toute son énergie à le construire ?

C'est un fait qu'à partir de 1949 les femmes chinoises ne cessent d'affermir leur position et leur autorité dans « les domaines politiques, économiques, culturels, etc. » où la loi leur garantit l'égalité et reçoit un début d'application : elles se libèrent de certains travaux ménagers, elles reçoivent une éducation culturelle et politique qui tend à les rapprocher de plus en plus de celles des hommes. Elles accèdent à des postes de responsables locaux dans des proportions qui font un bond en avant avec chaque campagne économique : par exemple le mouvement de collectivisation qui débute en 1958 fait passer le nombre de chefs d'équipe femmes de 10 % à 37 %. En 1960 25 % des chercheurs de l'Académie des sciences sont des femmes, elles sont 40 % des médecins de Pékin, 30 % des étudiants de tout le pays. Cependant les mouvements mêmes qui les mobilisent et facilitent leur promotion sociale et politique font aussi apparaître des contradictions imprévues. Ainsi est-ce au cours du Grand Bond (1959) que les femmes chinoises commencent à comprendre que leur participation massive à la lutte commune ne fait pas tomber les barrières de la discrimination sexuelle. Trois des cordes sont tombées, mais la quatrième tient encore.

Les leçons du Grand Bond en avant

La mobilisation massive des femmes pour l'édification socialiste, en révélant leurs capacités, libère aussi l'antagonisme latent des hommes. D'abord – cela est joliment décrit dans un certain nombre de romans et en particulier dans *Li Shuangshuang* (écrit dans les années soixante, mais publié seulement en 1977) – il y a les hommes qui toujours imbus de leur « vieillerie » de « supériorité masculine » supportent mal que leur femme se trouve un beau matin leur supérieur hiérarchique, et encore moins que le riz ne soit pas sur le feu à leur retour ; ceux-là réclament à cor et à cri que les femmes n'oublient pas leurs devoirs d'épouses et de mères... ou découvrent que la participation active des femmes au travail jusque là assuré par des hommes risque d'entraîner « de graves répercussions sur le développement économique et la stabilité politique ». C'est à cette époque qu'on voit apparaître la « querelle des points », laquelle n'est pas encore résolue partout aujourd'hui : la travailleuse la plus diligente et la plus consciencieuse ne peut obtenir qu'un maximum de huit points[6] là où les hommes en ont facilement neuf et dix. N'est-il pas vrai que la nature l'a faite moins forte, capable seulement de travaux moins spécialisés ? Quoi qu'elle fasse, elle ne *peut* travailler autant ni si bien, alors « travail égal, salaire égal » d'accord, disent les hommes, y compris beau-

6. Le revenu global de la commune, une fois les investissements et les services sociaux retirés, est réparti au prorata des montants de « points-travail » accordés à chaque travailleur. Les « huit points » quotidiens ont longtemps été le maximum accessible à une femme, alors que les hommes en obtiennent facilement neuf et dix. Les paysannes chinoises citent ce fait comme une des raisons entraînant le mépris de la femme et les regrets accompagnant la naissance d'une fille : la nouvelle arrive chez les voisins sous cette forme : « Quelle malchance, ils ont 'un petit huit' » ; « Quelle veine : ils ont 'un gros dix' ».

coup de cadres, mais ce sera « lorsque la poule courra aussi vite que le coq ». Lorsque la femme travaille au-dehors, une nouvelle discrimination s'instaure dans le travail lui-même. Il y a les « tâches de femmes », moins payées, et les tâches d'hommes qui exigent une force physique ou une compétence technique que les femmes n'ont pas ou qu'on ne leur laisse pas avoir en les écartant de la formation. Or non seulement ces travaux sont plus payés, mais ils sont plus prisés et confèrent à ceux qui les reçoivent un statut social supérieur. En fait avec le Grand Bond à l'arrivée des femmes sur le front du travail et continuellement par la suite, les hommes, libérés des travaux simples, se portent à l'avant-garde des travaux techniques et scientifiques considérés d'emblée comme naturellement « virils ». Il faut encore et toujours une lutte des femmes pour obtenir une juste part dans la qualification puis dans la distribution de ces travaux-là. Notons qu'elles y sont aidées par les exigences de la productivité : les cadres ont souci de ne pas nuire à la production en décourageant les travailleuses. Là où la direction s'entête dans son refus, les femmes restent chez elles, même s'il n'y a pas l'une d'entre elles pour organiser leur résistance, mais simplement parce qu'elles y trouvent leur intérêt[7]. Dans les entreprises, dans les professions intellectuelles le décalage entre la situation des hommes et celle des femmes est moins grand, mais la conscience de la barrière idéologique qui maintient l'écart entre les deux sexes quels que soient les progrès de la société, s'est aiguisée. Bon nombre d'entre elles se rendent compte qu'il ne leur sera pas possible de saisir à égalité avec les hommes les avantages de la nouvelle société si elles ne mènent pas une lutte spécifique. Les associations de femmes, sous la direction du Parti, n'ont cessé de faire progresser les conditions matérielles, développant les crèches, les cantines, les services ménagers, la planification des naissances, la surveillance médicale des femmes et la protection de leur travail, mais Mao note en 1965 que « la pensée, la culture, les coutumes de la Chine prolétarienne n'existent pas encore : la femme chinoise n'existe pas non plus, mais elle commence à vouloir exister. » Il aurait ajouté : « Libérer les femmes, ce n'est pas fabriquer des machines à laver ». Nous sommes à la veille de Révolution Culturelle.

7. Cf. *Beijing information*, 12 mars 1979, p. 19 : « Ces dernières années de nombreux paysans sont allés construire des réservoirs ou travailler dans les entreprises établies par la commune. On a donc eu un besoin urgent des paysannes dans la production agricole. Mais celles qui sont allées aux champs ne représentent que la moitié des paysannes... et celles qui y travaillaient manquaient d'ardeur. La raison en était que les femmes ne recevaient pas le même salaire que les hommes. Les paysans les plus capables gagnaient chaque jour dix points travail alors que les femmes pour un rendement égal n'en recevaient que huit. En étudiant cette question, le comité du Parti de la commune a trouvé que les dirigeants étaient pleins de mépris pour les femmes. Il a fait son autocritique et demandé aux équipes de production d'appliquer le principe « à travail égal, salaire égal » [...] Ecrasées par leur complexe d'infériorité certaines paysannes redoutaient les moqueries et les brimades des hommes. La résistance (de leur côté) était forte. De jeunes paysans ont défié les paysannes en leur proposant de se mesurer dans le transport des blocs de pierre. D'autres ont créé exprès des difficultés aux femmes. Par exemple, quand les paysans charriaient de la terre ils faisaient six ou sept allers et retours dans la journée si les femmes n'étaient pas là, mais quand elles travaillaient avec eux ils en faisaient treize pour montrer leur supériorité ». *(ibid.)* Sur ce dernier point de l'égalité de puissance physique chez des femmes le problème est loin d'être clair même dans la tête des femmes, et la ligne officielle aussi reste ambiguë : un petit illustré sur la planification des naissances publié en mars 1978, en illustrant tous les devoirs et talents des femmes les montrent p. 13 tirant une lourde charge avec la fougue de tanks lancés à toute vitesse tandis que les hommes, assis sur la murette, dominent la scène et l'apprécient, souriant, levant le pouce et agitant le drapeau rouge ! L'auteur de l'article que nous citons précise que dans sa commune 10 % des paysannes et 30 % des paysans sont des travailleurs de première classe (= à neuf ou dix points), ceux de deuxième classe représentent 20 % des deux sexes et ceux de troisième classe 35 % des femmes et 30 % des hommes.

Feu sur le Quartier Général

En 1966, Mao lance son fameux appel : « Feu sur le Quartier Général ! » ; comme l'ensemble du peuple chinois, les femmes sont appelées à « prendre le pouvoir » dans la superstructure et à « compter sur leurs propres forces » pour assurer la victoire radicale de leurs droits à l'égalité, à « oser se révolter » contre toutes les autorités quelles qu'elles soient... La Fédération des femmes, jugée comme les syndicats trop soumise aux cadres locaux et supérieurs, est dissoute. Elle réapparaîtra timidement en 1972 (on donne alors pour raison la nécessité que les femmes aient leur structure propre pour discuter et résoudre leurs problèmes spécifiques), sous la direction d'un Parti qu'on peut croire rénové en profondeur s'il est vrai que les objectifs de la Révolution Culturelle (éliminer les éléments droitisants de « l'État-major » et de l'Administration à tous les échelons) ont été atteints. En fait beaucoup de cadres critiqués ou démis ont recouvré leur place au bout de quelques années après avoir solennellement assuré qu'ils se ralliaient à la ligne de la Révolution Culturelle, et qu'ils n'en contesteraient jamais les « verdicts » pour retomber dans des points de vue et des pratiques révisionnistes. Le principe de la « courroie de transmission » (l'étroite dépendance des organisations de masses aux directives du Parti) reste incontesté. Seules ces directives pourraient être autres et fonctionner d'une autre façon si les organismes qui les transmettent et leurs membres avaient radicalement changé. C'est ce que nous avons cru à ce moment-là. En 1973 des congrès de huit jours ont lieu dans toutes les provinces, mettant au programme les questions suivantes : respect du principe « travail égal, salaire égal », protection du travail des femmes, partage du travail domestique entre tous les membres de la famille, planification des naissances avec facilités accrues de contraception et d'avortement, mariage tardif, participation à la production, à la responsabilité politique, campagne d'éducation renforcée pour lutter « contre la force des vieilles idées reflétant la suprématie masculine ». On décide alors que dès 1973 la moitié des nouveaux cadres de brigade et de province seront des femmes, ce qui devrait faire monter la proportion des femmes dirigeantes à ce niveau jusqu'à 37 % et la rapprocher assez vite de 50 %. Avec le recul il semble bien que ce programme de 1973 reflétait un compromis où s'alliaient dans un équilibre fragile les partisans du travail des femmes conçu comme la condition « sine qua non » de l'édification socialiste et ceux qui, tel Mao, d'accord pour promouvoir les mesures nécessaires à la « libération » des ménagères et des mères et permettant leur mobilisation pour la production, ne perdaient pas de vue pour autant le souci de leur libération radicale, leur égalité absolue. Or ces dernières ne pouvaient pas se passer d'une restructuration profonde des mentalités, et, partant, de la remise à l'honneur du mot d'ordre « renverser le pouvoir viril ». C'est ce que tenta de faire la campagne de « critique de Lin et de Confucius » (« Pi Lin pi Kong ») et – je pense le montrer – précisément ce qui est mis en sourdine aujourd'hui.

Les femmes contre Confucius

En 1974 Mao déclenche une campagne de critique contre Lin Biao et contre Confucius. Officiellement il s'agit de critiquer Lin Biao (mort en 1971 après l'échec

d'un attentat contre Mao) de façon plus précise et plus radicale, et Confucius dont le « retour aux rites » (le conservatisme) reste vivant chez certains dirigeants de la Chine actuelle. Le mouvement révèle très vite des objectifs multiples parmi lesquels la rectification des méthodes d'enseignement (lutter contre la théorie du « génie inné »,contre la conquête des titres, contre le respect aveugle des maîtres, contre la pratique du « Juste milieu » qui freine l'enthousiasme individuel, etc.) et la réactivation de la lutte des femmes : elles sont appelées à la vigilance pour l'application réelle des droits que leur reconnaît la constitution, à la critique et à la dénonciation de toutes les vieilles façons de penser et d'agir, cristallisées dans les vieux proverbes, les vieux « on dit », les vieux classiques de la culture chinoise traditionnelle...

Il est de mode maintenant de minimiser l'impact de cette campagne et l'ampleur de sa participation populaire. Elle n'aurait été, nous dit-on, qu'une propagande assénée d'en haut par ceux qui avaient « perverti » et « déformé » la pensée et l'intention initiales de Mao. En fait, on entend par là nous assurer que, fausse critique de Confucius en réalité dirigée contre « le duc Zhou » (Zhou Enlai), – « jia pi Lin, bu pi Kong, pi Zhou gong » – elle est restée en l'air, tentative dérisoire des quatre « comploteurs » et de leurs séides, que les masses étaient trop intelligentes, trop attachées à leur « Ministre Bien Aimé » pour suivre en quoi que ce fût. Mais dans une question si complexe il faut distinguer les éléments et les niveaux. Le temps nous apprendra peut-être pourquoi Mao (c'est tout de même lui en personne qui a lancé la campagne !) reprenait après plus de cinquante ans le vieux mot d'ordre de la jeunesse chinoise pendant le « 4 mai »[8] : « démolir la boutique à Confucius ». Quel rapport resté mystérieux (puisqu'il n'était pas celui que la presse a développé alors dans tous les journaux – Lin disciple de Kong –, mais qu'on n'a pas proposé d'autre explication jusqu'ici) Mao pouvait-il bien établir dans sa pensée ou pour sa tactique entre Lin (Biao) et Kong (Confucius) ? Qui devait être « abattu » : le « vrai » Confucius, personnage historique plongé dans les brouillards de la légende et d'une trop longue descendance ? Ou ce symbole de conservatisme et de réaction qu'est devenu de siècle en siècle ce père de la première idéologie parfaite à l'égard du pouvoir, pour s'être toujours trouvé du côté des bénéficiaires de l'ordre établi, des défenseurs des situations acquises, des censeurs cruels de la vertu des femmes : docilité, dévouement, « sacrifice »[9] ? ... Ou ces gens-là qui en 74 vivaient encore sur les mêmes rêves, tentaient de ressusciter la même morale, les mêmes pratiques à peine modernisées ? La campagne alors lancée contre le « vrai » Confucius, aujourd'hui plus ou moins réhabilité, a sans aucun doute véhiculé bien des distorsions historiques, parce que justement le vieux Sage ne constituait pas la première cible. Nous assistions une fois de plus à ce jeu politique bien chinois qui consiste à « montrer du doigt le mûrier pour menacer le cassia ». Ce qui ne veut pas dire que le

8. La « Révolution Culturelle » de 1919 qui marque le rejet de la vieille langue, la vieille littérature, la vieille culture féodale, et qu'on considère comme la naissance historique de la Chine moderne. Cf. note 5.

9. Une notion très particulière à la Chine, littéralement « chasteté et sacrifice », qui exige de la femme qu'elle fasse passer la fidélité au mari (ou simplement au fiancé, fût-il enfant) avant sa propre vie. Elle n'a pas le droit de survivre à un viol (ou à un soupçon de viol). Veuve, il est convenable qu'elle s'enterre dans un couvent et mieux encore qu'elle se suicide ou se laisse mourir. Luxun (Lou Sin) se bat encore (il est mort en 1936) contre cette pratique et cette morale.

mûrier n'était nullement mis en cause, tout compte fait. Si c'est lui qu'on choisit précisément, c'est qu'il est, dans la direction que désigne le doigt, un point de repère sur la même ligne, un peu plus visible, c'est tout. Mais derrière, la cible essentielle, une cible, qui, lui tombé, restera dangereusement dégarnie... Qui Mao visait-il ? Sur sa « gauche » (opportunisme de gauche) : Lin Biao. Cela nous le savons. Et sur sa droite, qui ? Je ne discuterai pas ici du degré de distorsion que les Quatre auraient fait subir à la volonté de Mao, du degré de notre certitude, aujourd'hui, que Zhou Enlai ne fût pas pour Mao aussi, et non seulement pour les Quatre, « le plus grand confucéen de notre temps », quels ont pu être, exactement, les rapports entre eux deux. Pour ces propos d'aujourd'hui peu m'importe : je parle de la question des femmes et de leur participation à la campagne du « Pi Lin pi Kong ». Et je soutiens que cette campagne n'était pas cette sorte d'attrape-nigauds pour étrangers où les masses chinoises ne se seraient pas senties concernées. Querelle d'initiés dans les hautes sphères de l'intelligentsia chinoise ? Cela est sûr, mais à la base, où la référence à Zhou n'était pas perçue, les femmes menaient de bon cœur cette part du « Pi Lin pi Kong » qui concernait leur lutte. J'en suis témoin.

Lorsque je suis allée en Chine en octobre 1974 le « Pi Lin pi Kong » battait son plein. Je n'ai eu aucun mal à recueillir toutes les informations possibles sur les deux aspects de la campagne qui m'intéressaient le plus : la question des intellectuels et la question des femmes, souvent étroitement mêlées parce qu'on demandait à la femme de devenir elle aussi un de ces intellectuels nouveaux qui refusent d'être les « guêpes » dont parle Luxun[10], ces injecteurs du poison idéologique qui seul permet, en définitive, la reproduction de l'oppression millénaire. Certes partout où je suis allée les équipes de femmes ou les femmes rencontrées à titre individuel insistaient beaucoup sur les réalisations du planning familial, sur les bonnes conditions de contraception et d'avortement, sur les soins entourant la grossesse, l'allaitement et même la période des règles, sur le développement des crèches (encore insuffisantes dans les quartiers mais bien organisées dans les usines), des jardins et des internats d'enfants[11]. On insistait davantage encore sur les dernières victoires remportées dans la conquête de *tous* les métiers : femmes aviatrices infligeant un démenti au dicton « un duvet d'oison ne fait pas dix mille lieues », femmes maçons dont les toits ne s'effondraient pas, femmes cavistes dont le vin ne tournait pas, conductrices de locomotives et de grues dont l'habileté et la fierté intraitables avaient fait taire les railleurs, « filles de fer » dont l'endurance suppléait à la force physique, gamines fragiles dont l'astuce rendait négligeable la puissance des gros biceps. Endurance et astuce allaient de pair, car les femmes se débattaient dans la contradiction, mortelle pour leur cause, du « principe » de « l'égalité dans la différence » – lequel permet tout simplement, innocemment, en toute justice, de maintenir la différenciation sexuelle du travail. Les unes la niaient en s'épuisant à tra-

10. Cf. Luxun, *Pamphlets et libelles*. Ed. Maspero, coll. Théorie, p. 83. *Libres propos vers la fin du printemps*. Anticonfucéen notoire, Luxun compare l'idéologie héritée de Confucius et ses disciples à un poison subtil et tout-puissant tel celui des « eumènes », qui, injecté dans les centres nerveux des victimes sans les tuer, les empêche de se révolter contre l'oppression et permet la reproduction de cette oppression par consentement, là où la violence échoue.

11. Il y a en Chine des crèches, des jardins d'enfants et des écoles primaires pourvues de dortoirs qui peuvent accueillir les enfants des travailleurs du lundi au samedi.

vailler comme des hommes, les autres à cogiter et construire des machines qui leur permettaient un rendement égal à celui des hommes[12], toutes attentives au fait que la mécanisation les aiderait à résoudre ce problème, mais les aiderait seulement ; il fallait convaincre les hommes, il fallait convaincre les cadres. C'était bien sur ce point qu'on revenait partout (ou était-ce le fait de mes propres questions ?) : il y avait des hommes, oui, parmi lesquels des cadres, qui s'entêtaient à ne pas admettre l'égalité fondamentale de l'homme et de la femme, ou qui, la reconnaissant en principe, la tournaient toujours dans les faits. Les querelles les plus vives portaient sur la difficulté, voire l'impossibilité dans certains endroits (aujourd'hui encore) de laisser les femmes accéder aux travaux « virils » par tradition, ou de leur permettre de recevoir le même salaire (le même nombre de points) pour les travaux paysans équivalents. Il est si facile de soutenir qu'il n'y a pas vraiment « équivalence » des travaux entre des travailleurs de force inégale *par nature !* De rôle inégal aussi : les femmes ne sont-elles pas « tournées vers la maison », où les appellent la responsabilité du repas et la surveillance des enfants ? Je me souviens avoir soulevé une tempête violente en mentionnant qu'en France il y avait des gens pour considérer que ce travail à la maison était lui aussi du « vrai » travail et devrait être rétribué comme l'autre. Ne serait-il pas facile en Chine de donner le même nombre de points-travail au mari qui reste dans les champs jusqu'à six heures et à la femme qui, elle, rentre à cinq pour lui permettre à lui de rester jusqu'à six ? Mes interlocuteurs – des hommes – ne comprenaient pas : « Comment payer un travail *non-fait ?* » Entre temps je pose des questions sur l'éducation et la liberté sexuelles (me heurtant simplement au même refus d'en parler), sur la participation dans la pratique (le principe, il n'y a plus que les belles-mères rétro pour le contester) des pères, maris et fils aux travaux du ménage (dans toutes les maisons où je passe ils se vantent fièrement de n'avoir pas attendu la directive pour y songer d'eux-mêmes), partout m'enthousiasmant pour cette joie et cet humour des femmes, jeunes et vieilles, qui au bout d'un moment bousculent l'ordonnance officielle de la visite et me révèlent entre les réponses théoriques les marques d'une participation enthousiaste, les progrès de la prise de conscience et l'audace d'aborder de nouveaux problèmes, d'oser vivre une nouvelle vie. Je passe bientôt pour une féministe (bourgeoise) à tous crins... Mes accompagnateurs s'avouent vaincus par mes arguments le dernier après-midi de mon séjour, me mettent en présence d'une haute responsable de la Fédération des femmes. Elle complètera, me dit-on, les insuffisances dont on a fait preuve dans les discussions avec moi. J'avoue n'avoir pas gardé grand chose de cette entrevue, sauf un malaise certain. La responsable est manifestement sur la défensive et s'attache longuement à me démontrer que la femme chinoise s'est déjà considérablement libérée. Des armées de femmes des Taiping et des Boxers[13] habillées de rouge au mouvement actuel, en pas-

12. Dans une usine de biscuits de Shanghai un jeune fille me raconte, tout feu tout flammes, comment ses camarades et elle ayant obtenu de faire fonctionner à elles seules une chaîne complète de fabrication, elles se heurtent à l'incapacité physique de tenir le rythme en soulevant les sacs de farine de cinq kilos. Elles refusent d'abandonner et construisent en trois nuits une machine à poulie qui, allègeant leur effort, permet de rattraper le retard. Les hommes, bientôt dépassés, viennent leur en demander le plan.

13. L'armée rebelle des Taiping (1851-1864) comprenait des détachements de femmes guerrières vêtues de rouge, aux pieds « libérés », qui se montrèrent particulièrement actives. Elles vivaient entre elles et pour certaines par dégoût de la condition féminine en Chine, avaient fait serment de ne jamais se marier. Les Boxeurs (Boxers) ou « Poings de paix et de justice » *(Yihe quan)*

sant par la révolution démocratique nationale, on me demande d'évaluer la libération des femmes chinoises par confrontation du présent au passé. Je prends manifestement parti, à ses yeux, pour ces extrémistes déraisonnables qui veulent aller trop vite et ont osé déclarer, me dit-elle, que l'abandon de la pratique des petits pieds[14] est un « petit bien-être dont il ne faut pas se contenter ». (La question des « petits bien-être » alimentera trois ans plus tard la campagne contre Jiang Quing et ses « mauvaises femmes »). Après avoir assuré que je ne minimise pas les acquis, je lui demande de m'informer sur les questions encore en suspens. Elle m'affirme que justement il y a encore beaucoup à faire pour éliminer Confucius et que son association se consacre à réaliser dans les faits le principe « à travail égal, salaire égal » et celui de la participation des hommes aux travaux ménagers. D'après ce qu'elle me dit, ces luttes se mènent avec l'aide et sous la direction du Parti. Dans un district modèle de Pékin on est arrivé, en six ans, à gagner tous les secrétaires de cellule à une nouvelle méthode de distribution des tâches (les techniques, mieux payées, et les autres ; celles qu'on rémunère « dix points » et les autres) sans faire d'abord entrer en compte le sexe. Pour la première fois des femmes obtiennent dix points... Le rapport de cette victoire, diffusé à huit cents autres cellules, doit entraîner un effet boule de neige dans le district puis la province. Ailleurs, pour élever plus rapidement la conscience politique des femmes, on a fini, après maints essais, par interdire carrément certaines réunions aux hommes. La mesure peut surprendre, mais, me dit-on, on s'était aperçu qu'il ne servait à rien de faire des discours sur la nécessité pour les femmes de participer aux réunions et à la vie politique : là où il y avait des enfants à surveiller, une tâche ménagère à exécuter, aucun principe ne tenait devant la coutume et la facilité du choix. C'est le mari qui venait à la réunion « pour deux ». En réservant des séances aux femmes on espérait renverser les choses, habituer les femmes à voir leur mari – et surtout les mères voir leurs fils – s'occuper de la maison et des enfants, les femmes participer au règlement des affaires collectives. Mon interlocutrice assurait que depuis le « Pi Lin pi Kong » on n'entendait plus traiter les camarades actifs dans les travaux ménagers de « Guo bonnes femmes », « Zhou bons à tout faire » etc. « Confucius a essuyé là une défaite, me dit-elle, mais il garde bien du pouvoir dans les rapports du couple, où la rigoureuse séparation des sexes héritée des temps féodaux laisse un fossé qui n'est pas comblé : les garçons surtout sont très influencés ». Beaucoup d'entre eux continuent à s'en remettre à leur famille sur le choix de la partenaire, trop timides pour prendre l'initiative eux-mêmes[15]. Le « Pi Lin

(1900-1901) reprirent une lutte semblable contre la dernière dynastie et furent écrasés par les armées occidentales appelées au secours du trône par l'impératrice Cixi (Tseu Hsi). Avant comme après 1976 les illustrés pour enfants évoquent les hauts faits de ces héroïnes.

14. La pratique des pieds bandés. Les femmes Taiping en étaient déjà libérées, mais les premières campagnes suivies ne commencèrent qu'avec le début du XXe siècle.

15. A titre indicatif quelques exemples : une amie chinoise me confie que, recevant son neveu pour des vacances à la maison, elle ne réussit pas à retenir le jeune homme plus de deux jours. Il repart chez lui et se plaint à sa mère d'avoir été amené à sortir *seul* avec sa cousine, ce qui entraînait « une situation incorrecte » (1975). *Pékin-Information* p. 23 (6 nov. 1978) mentionne l'histoire de petit Shan entouré des attentions d'un vieux cadre : « Le vieux Wang l'aida à trouver une amie et s'occupa de leur mariage »... et le propre témoignage de Shan : « L'organisme du Parti et Vieux Wang m'ont entouré de sollicitude pour m'aider à progresser et même à me marier. Je vais travailler de toutes mes forces ». Petit Shan est maintenant un ouvrier d'avant-garde. Le soin que prennent ici le Parti et le vieux cadre revient en règle générale à la famille. Dans les nouvelles ré-

pi Kong » reconnaît à la jeune fille le droit de faire les avances, mais il reste bien théorique autant que je puisse savoir. La responsable de la Fédération des femmes m'assure encore sans discussion possible que les rapports sexuels n'existent pas en-dehors du mariage : « Nous nous battons contre la morale féodale, c'est pour instaurer la morale du socialisme, et non la morale bourgeoise » (sic). D'ailleurs « l'amour empêche de travailler ». Comment lui faire admettre que c'est ce point de vue précisément qui est confucéen et qu'il comporte en soi une bonne dose de mépris de la femme ? Celle qui veut y échapper n'a d'autre moyen que de se montrer aussi « responsable » et « consciente » que ses camarades garçons en concevant elle aussi le mariage comme la fin d'un engagement professionnel et politique total, le moment à partir duquel il faut composer avec les séductions de la vie et la laisser mordre sur le temps précieux du travail (le « vrai »), un moment, donc, qu'il faut retarder au maximum... Nous verrons que malgré les déclarations étonnantes de ces dernières années il n'y a sans doute pas grand chose de changé sur ce point...[16]

Il y a donc dans le « Pi Lin pi Kong » beaucoup de choses qui ne seront pas reniées par la suite et en particulier la conquête des « bien-être », mais ce qui me frappe surtout en 1974 c'est cet élément de lutte spécifique contre le pouvoir viril et paternel dont je sens qu'il est très mal admis par bon nombre des cadres hommes ou femmes que je rencontre. C'est l'époque où les opéras modèles, les posters, la télévision, la radio, les commentaires des musées etc. mettent en avant une image triomphante et parfois, c'est vrai, agressive, de la femme. Nous reviendrons sur ce point. Personne alors n'exprime son désaccord formel, personne ne met cela en rapport avec une influence de Jiang Qing. Comme moi je ne suis pas dans les secrets des dieux je perçois seulement à la base un enthousiasme certain pour ce courant dont je veux donner quelques exemples. Comme chaque mot d'ordre de Mao repris par le Parti, le « Pi Lin » irradie sa force dans les moindres cellules, lesquelles diffusent aux organisations de masse le soin de constituer des groupes d'études. On me permet d'assister à quelques séances qui m'en apprennent beaucoup plus que tout le reste. Dans le village que forme l'usine N 1 du N-O[17], les ouvriers et les ouvrières d'un atelier se sont installés dehors sous les arbres, chacun avec son petit banc, pour une réunion de critique. Je m'assieds au dernier rang et j'écoute. Chacun parle à son tour parfois avec des notes, parfois sans. Une jeune diplômée du secondaire (depuis la Révolution Culturelle tous les diplômés du second cycle entrent pour deux ans ou plus dans la production) raconte avec une sourde passion comment son père (le chef du service psy-

centes comme *La place de l'amour dans la vie,* la jeune fille a fait son choix sans en parler ni au « vieux maître » dont elle est l'apprentie ni à sa mère. Le vieux commence par la blâmer, vite rassuré par le sérieux de la jeune fille dans son travail et dans sa conception de l'amour et du mariage. La mère est encore plus compréhensive. *(Littérature chinoise,* 1979, 1, p. 48 – en langue française).

16. Il est à noter que le mariage est compris comme synonyme de choix libre à l'opposé du « mariage-marché » féodal ou bourgeois. Par sa simplicité et sa facilité d'enregistrement il ne se distingue guère de l'union de fait. Les enfants issus du mariage enregistré ou de l'union ont les mêmes droits devant la loi. Le jeune couple hésite d'autant moins à passer devant les autorités administratives que c'est cette formalité qui lui donne droit au logement.

17. L'usine a été construite en pleine campagne avec toutes les maisons d'habitation et les immeubles publics destinés aux ouvriers et à leurs familles : écoles, lycée, théâtre, restaurants, magasins, etc... Les habitations sont groupées autour de petites places ombragées.

chiatrique de la ville voisine), très opposé à la révolution culturelle et ses nouveautés, avait refusé d'entendre l'avis de sa fille sur le sujet, concluant sur ces mots : « tu n'es qu'une enfant, et une fille ! ». Elle s'est « rebellée », a réussi et à discuter et à le convaincre. Elle conclut : « les parents n'ont pas raison parce qu'ils sont les parents ! Il faut oser parler ! ». Comme les autres femmes du mouvement elle fait référence aux « poisons » contenus dans le *Classique des trisyllabes (zi jing)* et les *Principes des femmes (Nüjie).* Le premier est une sorte de catéchisme confucéen codifiant en rythmes faciles à retenir, qui se sont incrustés dans la mémoire de tout le monde depuis des siècles, les rapports hiérarchiques de la société, la soumission du fils au père, du cadet à l'aîné, de l'épouse au mari, du vassal au suzerain, etc... Et que disent les *Principes des femmes ?* Un chœur de vieilles ouvrières dans une fabrique de conserves me répond à qui mieux mieux : « Ne pas sortir de la maison, ne pas rire en montrant ses dents, ne pas discuter avec un homme, ne pas remuer les plis de sa jupe, ne pas savoir ce qui se passe dehors... Des marionnettes quoi ! » Et une autre répare en hâte un oubli important : « Qu'il faut écouter les hommes même quand ils ont tort ! » Je pourrais citer bien d'autres exemples. Tous me laissent convaincue aujourd'hui qu'il n'y avait pas là de mise en scène, ou, s'il y en avait une, ce n'était pas pour me montrer cela. La seule question qui reste posée, en effet, c'est de savoir quel rôle jouaient les dirigeantes des Fédérations de femmes, imbues pour la plupart de leur propre participation à la route héroïque parcourue par les femmes chinoises, à la « grande tâche des femmes chinoises dans la construction socialiste », souvent irritées comme la majorité des cadres et des enseignants par les critiques de cette génération issue de la Révolution Culturelle, gardes rouges difficiles à manier, jeunes femmes au verbe sonore, d'autant plus sûres d'elles qu'elles prenaient leur exemple très haut... En 1976, alors que je suis en Chine pour plusieurs mois, un certain nombre de choses m'inquiètent ou m'irritent – dont il serait trop long de parler ici –, mais tout particulièrement la Fête des femmes, le 8 mars. J'avoue alors ne pas comprendre à quoi elle rime ainsi conçue – et je le dis. On a invité à une réception officielle toutes les étrangères alors en résidence à Pékin et je m'y rends accompagnée par une collègue de mon « unité de travail ». Petite séance de chants et de danses sans un mot, sans une allusion à l'occasion qui nous réunit. Ensuite (– j'espérais encore une prise de parole d'un des nombreux cadres-femmes et personnalités présentes –) thé et distribution de bonbons accompagnés de la même discrétion. J'erre un moment entre les groupes, présentée ici et là à quelque grande dame. C'est fini. On s'en va. Ma collègue n'essaye pas de m'éclairer, mais elle me dit tout de même pour m'apaiser que « ce n'était pas le lieu de faire de la politique » et je me demande, moi, si la raison n'est pas qu'il n'y a pas accord sur la politique à faire. Une chose est sûre : le « Pi Lin pi Kong » est fini, bien fini. Ce qui me reste de plus vivace dans mes souvenirs de ces quelques heures, c'est la flambée de plaisir et colère mêlés que je saisis sur le visage habituellement rose et souriant d'un cadre d'une soixantaine d'années que je connais bien, lorsque je découvre à cette occasion qu'elle est « une ancienne de Yan'an » : « A Yan'an, dit-elle. Et moi, admirative : – Vous y étiez ? – Oui, j'y étais ! Un silence, et, violente : – C'est quelque chose que personne ne pourra effacer ! » Je sais que je ne suis pas visée. Alors qui ? Qui sinon celles qui « n'y étaient pas » et qui font tout ce qu'elles peuvent aujourd'hui pour expulser les vieux cadres héroïques des responsabilités politiques... et de la Fédération

des femmes ? Le mortel silence de la Fête des femmes à Pékin en 1976, c'est l'attente d'événements graves où chacun se tient sur ses gardes. D'où les bonbons pour les étrangères... Femmes du Monde « au large front uni », il faut attendre un peu : la Chine est malade...

Des menaces de matriarcat...

On sait la suite. Comment ne pas être frappé dans la débauche d'insultes qui accablent les vaincus de 76 de la particulière hargne à frapper, dans Jiang Qing, la femme ? La femme dans sa physiologie[18], la femme dans sa perversité naturelle, l'âme damnée du complot. Si haïssables que soient Zhang Chunqiao, le « Général à tête de chien »[19], Yao Wenyan, cet « escroc littéraire », et Wang Hongwen, ce « bouffon bourgeois, renégat de la classe ouvrière », elle l'est plus qu'eux, d'avoir fait tout ce qu'ils ont fait avec moins de droit, ou disons plutôt, de « normalité » : elle n'est pas restée à sa place[20]. Est-ce qu'une femme peut se conduire comme ça ? Oui, si elle n'est pas une femme mais « une sorcière aux os blancs »[21] affamée de chair humaine ou une de ces monstrueuses impératrices que la Chine compte dans ses annales. Car elle n'a pas fait une faute de ligne, entassé obstinément des actes politiques erronés. Non, on ne lui reconnaît pas, ni aux « bouffons de cour » qui l'ont suivie, un statut de responsabilité *politique* : elle n'a commis que des « crimes », personnels, prémédités, ignobles, pour « prendre le pouvoir et renverser le Parti ». Un pouvoir « personnel », bien entendu, despotique, réactionnaire, matriarcal. « Matriarcal » : tout est dit. N'a-t-elle pas maintes fois brandi la menace que les femmes prendraient le pouvoir ? Peu importe

18. Dans toutes les caricatures de Jiang Qing les attributs féminins sont soulignés avec grossiereté. Le commentaire, lorsqu'il existe, par exemple dans cette incroyable petite brochure intitulée *La bande des Quatre calamité du pays et perte du peuple* (diffusée à l'intention de la jeunesse mais que tous les cadres lisaient à l'automne 1977) dégage un relent de sexisme du style : « elle sortit en tortillant ses fesses » qui ne fait guère honneur aux auteurs (des « théoriciens »-ouvriers anonymes).

19. La critique chinoise, qu'elle soit élogieuse ou insultante, procède toujours, à l'intention des personnalités historiques, à des dénominations sacrées qui, une fois fixées, ne varient plus. Mao a été ainsi le « Grand enseignant » (après avoir refusé « le grand dirigeant et prestigieux timonier »), Zhou Enlai le « Bien-aimé et respecté Ministre ». Hua a très vite été baptisé « Le dirigeant clairvoyant » et de même chacun des Quatre selon l'image qu'il doit occuper dans la mémoire populaire. Quelques voix commencent à s'élever contre ce procédé qualifié de « métaphysique ».

20. Un certain nombre de cadres, compagnons de la première heure de Mao, n'ont jamais pardonné à Jiang Qing d'être devenue la femme de Mao et, a fortiori, de ne pas s'en être contentée en « restant à sa place ». C'est de cette « place » qu'elle commence à refuser les limites dans les années soixante en intervenant dans le domaine littéraire. La plupart des distances qu'elle marque à l'égard de Mao sur tel ou tel point et qu'on feint de considérer aujourd'hui comme des attaques contre lui ou sa ligne, proviennent de ce souci de se différencier et de souligner qu'elle parle en son nom propre et non sur commande. S'il est vrai qu'elle a usé de son titre de « proche de Mao » pour « faire passer sa marchandise », c'est peut-être qu'elle y a été poussée par le mépris qu'on lui opposait.

21. Un personnage du roman *Le pélerinage vers l'ouest*, et des opéras qui en ont été tirés. Le roi des Singes, Sun Wukong, plus clairvoyant que le moine son maître et ses compagnons de route tous partis comme lui à la recherche des Sutras, démasque et abat la « Sorcière aux os blancs », un démon pestilentiel qui s'est déguisé trois fois pour les séduire. On sait que Mao dans un de ses derniers poèmes faisait du « Singe d'or », symbole de sa propre personne, le champion parfois très mal compris et récompensé, de la lutte contre le révisionnisme. Présenter Jiang Qing en « sorcière aux os blancs » c'est souligner son caractère révisionniste (selon la théorie actuelle) et son opposition à Mao.

que la seule phrase textuellement citée (aujourd'hui) sur ce point, celle de son discours à Tianjin du 19 juin 1974, dise exactement ceci : « Aux temps du communisme, il y aura *aussi* [*ye* souligné par moi, M.L.] des femmes dirigeantes politiques [*nü zhengzhi jia*, souligné par moi] ». On feint de croire – et on transforme la phrase en ce sens – qu'elle faisait des « rêves de femme-empereur » (*nü huang meng)* pour restaurer le matriarcat primitif. Donc elle s'est montrée par là plus réactionnaire au sens étymologique (remontrant plus loin encore dans le temps), que la fameuse femme-empereur de l'époque féodale, Wu Zetian, dont elle admirait l'énergie et l'intelligence, et dont elle fit publier l'éloge dans les journaux à son service pour « préparer l'opinion publique à sa prise de pouvoir ». « Ce rêve là est un rêve de folle » aurait dit dès ce moment un courageux responsable de Tianjin : « Cette Li a le corps faible, mais un cerveau complètement brouillé »[22]. Dans la mesure où la « folie » n'a pas de statut politique, les prétendues « théories » qui étayaient les campagnes des Quatre ne sont pas des analyses, justes ou erronées, qu'il convient d'examiner sérieusement, mais des « absurdités méprisables ». Les opéras modèles élaborés par Jiang Qing sont de « simples chevaux de Troie » (sic) fabriqués pour investir l'opinion publique ». Pouvait-il en être autrement ? « Cette femme *(nüren)* ne comprend rien au marxisme-léninisme »[23]. La preuve irréfutable, bien entendu, c'est son échec : « elle est tombée dans les poubelles de l'histoire ».

Une robe d'impératrice ? (ou Jiang Qing grand couturier)

On fait beaucoup de bruit en Chine actuellement sur la nécessité de réhabiliter le goût de la mode, laquelle appuyée par la réclame, procédé lui aussi réhabilité, avait commencé à diffuser une image d'élégance féminine plus froufroutante et moins austère bien avant que Pierre Cardin ne fasse défiler ses mannequins sur les scènes de la capitale chinoise : on sait que ce sont aussi les Quatre qui sont responsables de cette tristesse de l'habillement chinois[24]. Soit. En 1974 lors de cet entretien avec la responsable de la Fédération des femmes, je fis porter ma critique sur ces fameuses robes de fine soie vert-turquoise ou rose-géranium qui venaient d'apparaître dans les réceptions officielles, invisibles – et pour cause – dans les milieux des travailleuses et que je trouvais donc, moi « gauchiste » *(jizuo)*, très peu démocratiques et encore moins pratiques. On m'expliqua gravement que l'initiative venait d'en haut, parce qu'on était soucieux de rendre à la femme chinoise au moins dans son rôle de représentation (« les Japonais se moquent beaucoup de nos costumes à pantalon ») l'élégance que le costume

22. Li est le nom de famille de Jiang Qing.

23. *Zhege nüren bu dong mali* : le chinois n'est pas obligé, même parlant d'une femme, de préciser qu'il s'agit d'une personne du sexe féminin *(nü)*. L'auteur de cette critique insiste donc sur le fait que *c'est une femme* qui ne comprend rien au marxisme-léninisme. La phrase retourne l'expression prêtée à Mao à propos de Deng Xiaoping en 1976 : « cet homme (*ren* = personne) ne comprend rien au marxisme-léninisme »).

24. Cf. *Zhongguo funü*, 1978. 11, p. 18 et le dessin humoristique 1978, 12, p. 16 qui oppose sur une photo imaginaire la rigidité et l'uniformité (pantalons et col Mao pour toute la famille) des costumes d'avant la chute des Quatre à l'élégance soignée et plaisante d'après leur chute (jupes courtes et escarpins, chemise ouverte et veston occidental, costumes d'enfants style des années vingt en Europe). La première famille allonge des mines lugubres, la seconde est tout sourire.

« Han » (la majorité nationale chinoise) avait laissé tomber en désuétude mais que gardent les minorités nationales : « Pourquoi ont-elles de si belles robes et pas nous ? » Louable souci. Nous apprenons aujourd'hui que cette directive venait de Jiang Qing et qu'elle poussa la recherche d'élégance chinoise jusqu'à faire dessiner des modèles « d'après des robes d'impératrices ». Elle porta son choix sur une robe somptueuse : buste ajusté, tunique fendue sur jupe de cent plis brodés de fleurs de prunus. Réalisée à 14.000 exemplaires la robe « Jiang Qing » fut lancée à Tianjin, nous dit-on, aussitôt adoptée par les « mauvaises femmes », ses amies, et rejetée par « les masses » des femmes de cadres ou cadres elles-mêmes, qui refusèrent de s'endetter pour cette fantaisie luxueuse en vain présentée comme devoir politique. Même réaction, paraît-il, à Shanghai. Cette « robe Jiang Qing » était le premier degré de la hiérarchie vestimentaire dont on m'avait parlé en 1974, les robes d'actrice que j'avais vues en étaient un autre. Inutile de dire que malgré le retour actuel à la recherche d'élégance féminine (et d'ailleurs masculine), la robe Jiang Qing n'est plus à la mode. Quant à la hiérarchie vestimentaire, je n'ai pas d'information... mais je suis sûre sans l'avoir demandé qu'en bonne démocratie tout le monde a le droit d'acheter une des dernières créations exposées dans les vitrines de Pékin et plus encore de Shanghai : talons bobine, jupes gonflantes, guêpiers baleinés etc... à condition, naturellement, d'en avoir les moyens. Tout est bien : les Japonais n'auront plus matière à rire et certains Français non plus, qui regrettaient tellement d'être obligés de confondre les postérieurs des dames de Chine « avec des sacs de pommes de terre ». N'allons pas croire que c'est donner raison à Jiang Qing. De toutes façons elle ne peut qu'avoir tort. Elle s'habillait comme on n'a pas le droit : sa casquette et sa veste (recintrée !) – un accoutrement tel qu'on ne savait plus à *quoi* on avait affaire[25] – comme ses jupes longues, le style militaire de ses costumes publics (« pour faire croire qu'elle avait fait la Longue Marche ! ») comme ses recherches privées de coquetterie féminine (« de vieille actrice »), tout est également condamné.

Arrêtons-là. Tant de sottises et de distorsions carrément sexistes contiennent en soi l'exigence que nous restions vigilantes quant au reste. La violence de cette haine une fois décantée, les accusateurs eux-mêmes reconnaissent, avec le sourire, que ces preuves n'en sont guère, mais quoi, « elle en a tant fait » (que tous les moyens sont bons pour la détruire dans l'opinion publique ?) et puis « il y a d'autres preuves, celles-là très sérieuses, mais on ne peut pas les donner. »[26]

25. La femme chinoise ne porte jamais la casquette en dehors des besoins du travail et même alors elle porte plutôt un sorte de bonnet blanc ou bleu pour retenir ses cheveux. La casquette de Jiang Qing est ainsi devenue le signe d'une adhésion politique et aux yeux de certains hommes d'une revendication féministe. Cette casquette est d'autant plus haïe que Jiang Qing la garda sur sa tête comme passait le cortège funèbre de Zhou Enlai : on ne voit pas que le lui reprocher c'est la traiter en homme, car une femme n'aurait pas été tenue d'enlever son foulard ou son bonnet. De plus c'est oublier qu'elle ne peut guère se permettre de rester tête nue dehors dans la mesure où elle porte perruque (à la suite d'un traitement contre le cancer).

26. Tout cela ne vaudrait certainement pas la peine d'être rapporté si justement la critique portait essentiellement sur des faits politiques. Même lorsqu'il s'agit de faits présentés comme politiques, c'est la femme qui est attaquée et traînée dans la boue. A l'automne 1977 à Shanghaï on me met entre les mains les « preuves » de son passage au service du Guomindang dans les années trente : – le journal relatant sa participation de jeune actrice à une fête donnée en l'honneur de Jiang Jieshi (Chiang Kaichek)... à une époque où le PCC et Guomindang venaient de faire alliance contre les envahisseur japonais ; – l'assurance de sa déception lorsqu'elle se vit refuser le premier

Elle en a tant fait...

Qu'est-ce qu'elle a fait, elle et ses « cadres noirs », ses « mauvaises femmes », ses « intraitables », ses « rebelles » « cornes sur la tête et épines sur le corps » lancées contre l'autorité des hommes et du Parti ? Je me le suis longtemps demandé jusqu'à la réapparition du journal *Femmes de Chine*[27] en 1978 et le premier congrès (depuis 1957) de la Fédération des femmes. Sur le plan politique, c'est clair : début 76 sur la base « théorique » (conforme aux analyses de Zhang Chunqiao entre autres, dans son article « Pour une dictature radicale du prolétariat »)[28] que les vieux cadres sont des démocrates et les démocrates des gens qui marchent sur la voie capitaliste, la responsable « noire » des femmes de Shanghai court aux Premières lignes, collecte les discours des camarades membres du Comité Central et les fait imprimer avec l'intention de les diffuser et d'en faire une critique publique, critique nominale qui atteint de hautes personnalités dont Hua Guofeng. Elle appelle, la première à Shanghai, un grand meeting de lutte contre Deng Xiaoping, meeting réussi par lequel elle entraîne beaucoup de cadres-femmes de Shanghai à participer à la campagne contre Deng. A partir de là et jusqu'à la chute des Quatre il n'y aura pas une de leurs réunions où Deng ne soit violemment attaqué et dénoncé comme un des « saboteurs les plus cruels de la Libération radicale des femmes ». L'article fait ressortir clairement que le but de Wang Hongwen et de ses alliées, en opposition avec les directives de Deng Xiaoping, était de « ne pas permettre à la Fédération des femmes de servir de courroie de transmission entre les masses des femmes et le Parti. » En effet Wang Hongwen a dissout les six associations de femmes de Shanghai en septembre 1973 en condamnant la « ligne des dix-sept

rôle féminin de cette honteuse pièce de *Saijinhua*, qui « prostituait la patrie » (la pièce est d'un auteur qui vient d'être réhabilité pour ses belles prestations littéraires et sa ligne de « défense nationale » ces années-là) ; – des témoignages de son abjuration en prison lorsqu'elle fut arrêtée par le Guomindang (tous écrits en 1977). Le premier est de ce même X. Y. auteur de *Saijinhua*, « persécuté » par elle pendant les dix ans de la Révolution Culturelle parce qu'il avait, lui, persécuté Luxun (cf. Luxun *Pamphlets et libelles*, Maspero, p. 45). Le second vient d'un ancien espion du Guomindang depuis repenti : comment douter de la qualité de son information ? Le dernier – et non le moindre – vient d'une bonne petite camarade arrêtée en même temps qu'elle à ce moment-là et qui rapporte avec une mémoire fidèle malgré les vingt ans écoulés une appréciation de l'officier ramenant la prisonnière dans la cellule commune sur la perfection ou, plutôt, le manque d'une absolue perfection, du pied de Lan Ping (« Pomme bleue » nom d'actrice de J. Q.) « Ce qui prouve bien que... » Mais voyons... ! Naturellement la calomnie typique de ce style frappe de plein fouet les insolentes qui ont suivi Jiang Qing et sont censées lui devoir leur promotion : comme je demande au cours d'une conversation animée sur les « femmes noires » de Jiang Qing (sans présence d'officiels il est vrai) qui est Wu Guixian, avec l'espoir qu'on va tout de même me répondre : « Une ouvrière-député, membre du Comité central jusqu'à la chute des Quatre (et même un peu après) » ce qui amorcerait une discussion plus intéressante, on me rétorque simplement : « la maîtresse de Wang Hongwen (le plus jeune des quatre) ». Après cela tout est dit, c'est évident.

27. *Zhongguo funü*, d'où je tire la plupart des matériaux qui suivent. Supprimé avec la Fédération en 1966, il réapparut une première fois en janvier 1976 pour être aussitôt suspendu.

28. Zhang Chunqiao (l'un des Quatre), sur la base d'une nouvelle analyse de la société chinoise conclut que la lutte est entrée dans une nouvelle phase, où les contradictions au sein du Parti sont devenues des contradictions antagonistes. La bourgeoisie est en son sein et se prépare à prendre le pouvoir sous le couvert du Parti (On sait à quelle exégèse orageuse est soumise la phrase de Mao (prononcée début 1976) qui peut aussi bien se traduire par : « Il y a la bourgeoisie au sein du Parti » que « il y a des bourgeois au sein du Parti »).

années » de dictature révisionniste.[29] Ces associations avaient, disent les Quatre, canalisé l'énergie des femmes à s'occuper « de petites choses et non pas de grandes », à se limiter aux « affaires de bonnes femmes et de mamans ». Il était temps « de prendre en main les grandes tâches et de ne pas les lâcher, de s'élancer en avant sur un nouveau chemin ». Après le Dixième congrès et le lancement du « Pi Lin pi Kong », Wang Hongwen ne se sent plus de joie : « Cette fois-ci on met le feu aux poudres ! Que ça pète et que ça saute ! » Zhang Chunqiao appelle les femmes de Shanghai à critiquer certains hauts cadres. La fête du 8 mars encourage les femmes à aller « à contre-courant » des dirigeants (du Parti). Une femme, vieux cadre vétéran de la Longue Marche se suicide[30]. En 1974 de nombreux articles[31] diffusent « le poison antiparti » dans le cœur des femmes cadres de Shanghai et la même meneuse « joue au bouffon » dans sa « robe Jiang Qing ». Les Quatre une fois par terre, cette obstinée n'a toujours rien compris et court encore en première ligne organiser des groupes de résistantes. Ces « femmes noires » vont clamant encore quelques jours « qu'il s'agit d'un coup d'État de la droite, que le révisionnisme a pris le pouvoir et qu'il faut se battre jusqu'à la mort ». Depuis un an, précise le journal, la Fédération des femmes a retrouvé une direction correcte et complètement éliminé « le révisionnisme et la contre-révolution ». La Fédération des femmes « a puisé dans la lutte et l'épreuve une nouvelle vie et s'efforce de faire un bon travail en direction des femmes pour les quatre modernisations »[32]. Mais les dernières batailles avaient été les plus dures. En juin et août 1976 une campagne nationale s'engage contre les « mal repentis engagés dans la voie capitaliste, qui continuent à vouloir renverser le verdict ». (Entendons : contre les anciens cadres critiqués et revenus au pouvoir qui s'enhardissent à tout faire pour rejeter les objectifs de la Révolution Culturelle et la ligne qu'elle a tracée). La campagne est plus violente à Shanghai qu'ailleurs, mais n'épargne pas les autres villes. Les « saboteurs les plus cruels de la libération radicale des femmes », Deng Xiaoping en tête, sont poursuivis partout. En remplacement des personnalités critiquées Jiang Qing installe ses alliées, organisant là où elle le peut des « équipes d'étude » chargées de faire avancer la « résistance à la ligne de restauration ». Outre Shanghai, le fief féministe le plus connu

29. En 1964 Mao accuse les dirigeants de la ligne révisionniste (Liu Shaoqi, mais dans les divers domaines un certain nombre des cadres actuellement réhabilités et remis en fonction) de n'avoir jamais consenti à suivre une ligne prolétarienne pendant les « quinze ans » qui précèdent. Sur cette base les Quatre construisent leur théorie des « dix-sept ans de dictature noire » (de la bourgeoisie) au bout desquels la Révolution Culturelle inaugure une « nouvelle ère », enfin révolutionnaire et prolétarienne. Presque tous les écrivains de renom furent écartés par les Quatre en application de cette « théorie ».

30. D'après *Zhongguo funü* 1978. 1 p. 18. Le numéro de 1978. 3 parle aussi d'une attaque particulièrement dure de Jiang Qing contre les services de sécurité « repaire d'espions et nids de dictature contre-révolutionnaire ». Elle s'en prit à un vieux cadre-femme de vingt-trois ans de service qui faisait partie, d'après elle, des « tigres souriants et sanguinaires des dix-sept années ». Les adversaires des Quatre notent : « Liquider la police, c'est faire le jeu de la réaction et redonner le pouvoir aux monstres féodaux qui proliféraient avant la Libération. »

31. Les « cadres noirs » de Jiang Qing publiaient dans des revues et des groupes de rédaction de Pékin et de Shanghai. Le groupe « Liang Xiao » (littéralement « les deux écoles » : deux grandes universités) publia une série d'articles sur les femmes dirigeants politiques de l'histoire de Chine.

32. En 1958 Zhou Enlai forme le vœu de « réaliser avant la fin du siècle la modernisation de l'agriculture, de l'industrie, de la défense nationale ainsi que de la science et de la technique », soit « quatre modernisations » *(si hua)*. Le mot d'ordre est repris en octobre 1975 par le Président Hua Guofeng.

est celui du village de Xiao Jin Zhuang, où se rédige un nouveau « Trisyllabe » à l'usage des femmes, qui met l'accent sur la dénonciation du pouvoir viril[33]. Jiang Qing a enrôlé dans ses troupes féministes des personnalités femmes des plus notoires, lesquelles devaient payer cher par la suite l'imprudence d'avoir partagé ses vues, par exemple les actrices principales du *Fanal rouge*, de la *Montagne aux Azalées* (deux opéras célèbres), le ministre de la santé, etc. A noter que la violence de la lutte n'est pas apaisée par la tragédie du tremblement de terre (de juillet 1976). Les Quatre accusent leurs adversaires d'en profiter pour faire oublier la lutte des classes, après leur chute on les accusera de s'être réjouis du malheur des masses, qui favorisait leurs noirs desseins.

De graves perturbations...

Quel programme concret les Quatre, Jiang Qing en tête, voulaient-ils imposer à la Fédération des femmes, que celle-ci refusait si vivement ? Nous savons d'après ses dirigeantes que fondée en 1949 elle a œuvré jusqu'en 1966 à « mettre des femmes à tous les postes et promouvoir des travailleuses modèles, éléments avancés et cadres dirigeants »[34]. Unie aux deux autres organisations de masses que sont la Ligue de la Jeunesse et la Fédération des syndicats (qui « unissent des centaines de millions de personnes ») elle a le même sort qu'eux au début de la Révolution Culturelle : son travail « est bloqué pour dix ans »[35]. Les Quatre accusent ces associations d'être « dominées par la bourgeoisie ». Leurs cadres dirigeants sont accusés d'avoir « oublié la lutte de classes : la Ligue de la Jeunesse est devenue une « Ligue du peuple tout entier »[36]. Les syndicats ouvriers des « syndicats du peuple tout entier » et la Fédération nationale des femmes une organisation qui travaille pour la « capitulation de classe ». Tout naturellement aujourd'hui, en retour Jiang Qing et les siens sont accusés d'avoir « remplacé la lutte de classes *sous* la direction du Parti [*souligné par moi* M.L. : il ne peut y avoir lutte de classe en dehors du Parti, a fortiori contre lui] par la guerre des sexes, par la lutte du « parti des mères » *(mudang)* contre le « parti des pères » *(fudang)* : ne s'est-elle pas expliquée là-dessus dans son analyse de « demi-experte » sur le « Rêve

33. On trouvera des extraits de ces poèmes dans *Littérature chinoise* 1976.9. Ils prennent violemment à partie Deng Xiaoping. Le secrétaire de l'Association des femmes de Xiao Jin zhuang est, nous dit-on, une vieille paysanne. De multiples histoires courent depuis la chute des Quatre sur les visites de Jiang Qing au village des femmes poètes et sur les propos qu'elle leur tenait. Un des auteurs les plus connus – et les plus féconds – est Zhou Ke-Zhou (Zhou vainc Zhou), une nommée Zhou à qui Jiang Quing avait fait changer de nom par haine de Zhou Enlai. Le « Trisyllabe » est un classique en phrases de trois caractères très connu en Chine (on y apprenait à lire et il est facile à mémoriser) où le mépris de la femme s'exprime avec évidence. Il a été une des cibles du « Pi Lin pi Kong.»

34. *La Chine en construction* mars 1979 (où Lu Qiong parle du mouvement des femmes en Chine) p. 33.

35. *Pékin-Information* 22 mai 1978 (in *Les organisations de masses reprennent leurs activités).*

36. *Ibid.* L'expression est employée avant la Révolution Culturelle par les partisans de l'apaisement de la lutte des classes.

du pavillon rouge »[37] où elle fait la remarque (vraiment si stupide ?) que les membres de la famille féodale n'ont pas les mêmes droits selon qu'ils appartiennent à la lignée maternelle ou à la lignée parternelle : ce n'est pas là raisonner en marxiste, en termes de lutte de classes...

La Fédération Nationale des femmes appelait les femmes à participer au travail productif social, « cependant les Quatre ont prétendu qu'elle appliquait la 'théorie des forces productives' » (l'économisme). Nous savons, en effet, que les Quatre accusaient les ouvriers de choc de Daqing, les paysans de choc de Dazhai, les « filles de fer » et les « équipes du 8 mars » d'être les victimes et les responsables d'un « productivisme aveugle », d'un « formalisme de modèles » de la « voie des experts blancs »[38] . Dans la même ligne les arrangements sociaux à l'intention des femmes étaient considérés comme de « petites choses » et l'appel à « édifier le pays et diriger son ménage avec diligence et frugalité » comme « recherche des richesses ». Ce que disaient les Quatre d'après le Journal des femmes, qui les condamne avec la plus vive indignation, c'est qu'il ne fallait pas orienter les femmes vers le « bien-être/isme », les confiner dans « les deux zèles ». Les « deux zèles » *(liang qin)*, c'est ce qu'on a dit plus haut, se consacrer à la construction du pays, se consacrer à son ménage et sa famille. C'est, disent les Quatre, faire des femmes des esclaves de la famille et de l'Etat en les confinant à nouveau à la maison quand elles ne sont pas au travail productif. Cette lutte contre « les deux zèles », dont on nous dit qu'ils étaient « la ligne de Mao en 1957, rappelée par Deng Xiaoping lors de sa première réhabilitation (après le « Pi Lin ») » souleva l'indignation des grandes dirigeantes du Mouvement des femmes, les militantes des temps héroïques, et entraîna de vives résistances au niveau local. On souligne aujourd'hui que c'était « une insulte à toutes les femmes, de considérer comme méprisables les tâches d'intendantes et d'éducatrices » (« productrices de biens moraux et économiques ») alors que ce sont « des tâches révolutionnaires ». Les femmes de Daqing ont fait savoir récemment qu'elles étaient fières d'être de ces « intendantes »[39] hautement louées par Deng Xiaoping en ces termes : « Je voudrais bien être moi l'Intendant de la Chine ». Un article du *Drapeau Rouge* (organe théorique du Parti) en mars 1978 conclut sur cette question que la ligne des Quatre n'était qu'une vue métaphysique, « de gauche en apparence et de droite en réalité », qui exigeait des réalisations communistes en période socialiste sans respecter la ligne du développement économique, point de vue bien plus digne d'être examiné que toutes les

37. *Guangming ribao*, 25.7.78 et 19.9.78. Le *Rêve du Pavillon rouge*, roman de Cao Xueqin (1715-1763), a passionné l'opinion chinoise depuis très longtemps et en particulier depuis la fameuse lettre de Mao en faveur d'une critique marxiste, qui appuyait les attaques de « deux jeunes inconnus » contre la critique universitaire officielle. Jiang Qing se tenait pour une « demi-rougiste », une demi spécialiste du grand roman, dont elle soulignait les aspects féministes. La critique actuelle se partage entre la tentation d'en faire une pure tragédie d'amour et, dans la lignée de l'appréciation de Mao, la dénonciation de la société féodale et ses luttes de classes à propos d'un amour malheureux mais finalement vainqueur de la famille.

38. On connaît le succès du slogan « rouge et expert » par lequel on demandait aux travailleurs de toutes spécialités d'être à la fois politisés et professionnellement compétents. On a tendance aujourd'hui à soutenir que les Quatre méprisaient la compétence, de la même façon qu'eux-mêmes accusaient la ligne adverse de mettre la compétence avant tout sans exigence politique. On connaît la fameuse phrase de Deng Xiaoping : « Chat noir chat blanc, peu importe pourvu qu'il attrape les rats. »

39. *Zhongguo fu nü* 1978.2.8.

insultes puisqu'il s'exprime enfin en termes politiques. Malheureusement la conclusion dérape à nouveau sur le « faux communisme » de « Jiang Qing-empereur », pur retour à la féodalité (et même avant).

Nouvelles images de femmes...

On a donc renversé les sorcières, les superfemmes monstrueuses qui tournaient le dos aux vrais devoirs de leur sexe, ingrates envers ceux qui leur ont tout donné. Comme toujours en Chine (et Mao dit « partout ») c'est la littérature et le cinéma qui ont les premiers accusé les différences de modèles politiques et moraux. Qui de nous, femmes, ne s'était laissé séduire par cette littérature dont tous les héros étaient des femmes, des femmes plus fines que les hommes les plus fins, des femmes-enfants fières et fortes qui n'avaient pas peur de faire la leçon ni au camarade, ni au mari, ni au père, ni au chef... des femmes qui relevaient le défi du mépris millénaire et se dressaient en justicières, quelquefois seules mais toujours victorieuses : Trésor, la milicienne-pêcheuse des *Enfants de Xisha*[40], Chunmiao la villageoise « médecin aux pieds nus » ; j'en aurais des dizaines et des dizaines à citer. L'étude de cette littérature, de ce cinéma dits aujourd'hui « de complot » serait plus longue que cet article... Eh bien c'est fini... On a vu réapparaître à la place de ces « enfants des Quatre » d'abord celles que leur « règne » avait reléguées dans l'ombre ou rejetées dans le mépris : Haixia, une petite fille assez ordinaire qui met toute son énergie à bien suivre les directives du Parti en la personne du secrétaire Fang, comblée lorsqu'elle a assez grandi et mûri pour qu'il ne lui tire plus les nattes et l'appelle « Camarade Xia »[41], a été la première et la plus glorieuse à revenir. Les autres l'ont suivie, presque toujours auréolées comme elle de la faveur dont les avait entourées Zhou Enlai. Les récits puis les romans nouveaux « reflet du vécu » ont fait apparaître des héroïnes neuves : d'anciennes actrices persécutées se liant aux masses au fond des campagnes, la guichetière de gare critiquée méchamment (et de ce fait lâchée par son fiancé) parce que dans son zèle « apolitique » elle apprenait les tableaux d'horaires par cœur (ce qui lui permet de sauver un malade). Parfois le modèle positif d'avant devient centre de la nouvelle, héros négatif, ridicule et odieux. La *Fête du printemps*[42] met en scène une maîtresse femme qui a tous les défauts qui doivent passer pour ceux des femmes à la Jiang Qing : ménagère négligente et désordonnée, épouse et mère acariâtre, égoïste, toujours à critiquer et sûre d'avoir raison. Elle court le pays, à polémiquer, alors que le mari, reprenant très spectaculairement la tâche ancestrale dévolue aux femmes, garde la maison (qui appartient à sa femme). Le délicieux du conte est que ce bel ordre matriarcal bascule le jour où le mari se rebiffe... par le silence et l'absence. La belle héroïne s'étonne : « Elle sentit qu'il y avait quelque

40. De l'écrivain-paysan Haoran (aujourd'hui vivement critiqué pour ses personnages de femmes, précisément, et ses hommages (qui restent à prouver) à Jiang Qing). Traduction Eibel, Lausanne, 1976.

41. Le roman *Miliciennes des îles* de Li Ruqing (Li Jou-tsing) (une femme) et le film Haixia qui en est tiré (traduction du roman aux éditions de Pékin). Haixia est le nom de l'héroïne, une petite milicienne formée par le Parti.

42. Traduit dans *Littérature chinoise*, 1978.6.

chose de cassé... lui auparavant tellement silencieux parlait maintenant de principes philosophiques, lui qui jadis obéissait au doigt et à l'œil ne disait plus : 'Fais comme tu veux !' Le petit monde du foyer entre ses quatre murs paraissait ne plus pouvoir contenir l'homme. Il se voulait au-dehors et la femme dedans... Elle, pourtant, n'aspirait qu'à une vie de famille normale. Il fallait qu'elle y parvienne. Elle était capable d'y parvenir. C'était elle, enfin ! le chef de famille ! » Elle n'y parvient pas. Le mari lui balance à la figure un magnifique plat de raviolis qu'elle a confectionné pour l'amadouer sur les conseils d'une vieille voisine pleine de sagesse et d'expérience, et le voilà s'éloignant à grands pas vers ses tâches « extérieures ». Et c'est la fête du printemps ! Alors elle pleure, repentante et désespérée, avouant dans les bras de la vieille son regret le plus profond : « Ah si seulement au lieu de partir il m'avait battue ! » J'ai vainement essayé de savoir sur place si l'auteur de ce chef d'œuvre est une femme, mais mon indignation fit bien rire... Une autre nouvelle citée comme exemplaire[43] exprime encore plus nettement la joie du retour au pouvoir viril. Les deux types de femmes, idéal d'avant et idéal d'après, toutes deux anciennes épouses se trouvent rivales auprès du même homme, dont le choix fait tout le sel de la nouvelle, et la leçon pour les femmes. Qu'on en juge : ce cadre a divorcé de sa première femme, Grande Sœur Douce, qu'il trouvait trop passive, trop popote, pas assez politisée, pour en épouser une autre qui répond au nom prometteur de Petit Général. Il est puni : Petit Général est une de ces garces « non membres du Parti mais bolcheviques 101 % » qui ne tolère aucun accroc à la ligne officielle. Elle écrit des *dazibao* contre son mari lorsqu'il est critiqué comme « vieux cadre engagé dans la voie bourgeoise » et va jusqu'à dénoncer des propos qu'il a tenus en privé contre Jiang Qing ! Destitué, il trime à la maison à « des travaux qui historiquement lui – à lui l'homme – reviennent », ce qui fait qu'elle hésite un moment à divorcer. Cela finit quand même par arriver. Mais, retour du destin, le voici réhabilité et désireux de reprendre femme. Qui croyez-vous qu'il va choisir ? Grande Sœur Douce, naturellement, toute prête à pardonner et qui ne demandait rien, et ce, malgré les avances éhontées et pleurnichardes de Petit Général. N'est-ce pas bien ? D'autant plus qu'il prend avec lui ses deux enfants, celui de Douce et celui de Petit Général, une fille, qui sera mieux élevée par Douce sans aucun doute, que par sa propre mère...

Soyons justes : le Journal des femmes et le reste de la presse offrent des modèles plus sympathiques que Petit Général : il y a les héroïnes de la résistance aux Quatre, toutes celles qu'ils avaient « affublées de chapeaux », non seulement les vieux cadres, mais les enseignantes malmenées qui ont su ne pas perdre ni la direction ni l'affection de leurs élèves, les « maniaques de la profession » *(yewu guashuai)*, les « expertes blanches » qui ont continué à soutenir la production, l'enseignement ou la recherche scientifique, qui ont « monté la garde au service du peuple, prouvant la haute conscience des femmes chinoises ». Il y a les lutteuses têtues pour le principe « travail égal, salaire égal », pour l'achat de machines à coudre, les « demi-centenaires » qui ont « les cheveux blancs mais l'esprit moderne ». Il y a encore et toujours les dures à la tâche comme Lu Ju, de Daqing, que Zhou Enlai prit pour un garçon parce qu'elle avait coupé ses nattes un peu court : « Tresser ses nattes lui prenait du temps et gênait

43. *Le remariage, Zuopin* 1978.7. Journal des écrivains de Guangzhou (Canton).

son travail pour la collectivité, le corps criblé de cicatrices à force de dompter des chevaux ; elle a beaucoup maigri en six ans, mais le troupeau a profité... »[44]

L'étranger et l'histoire chinoise offrent aussi de beaux modèles de femmes : en premier lieu Marie Curie, qui sut tout mener de front, la recherche et la vie de famille, grand savant, épouse et mère irréprochable[45] ; Wang Zhenyi (1768-1797) la jeune astronome qui découvrit la loi des éclipses de lune est exemplaire aussi. Il est vrai qu'elle avait eu la sagesse de ne se marier qu'à vingt-cinq ans, ce qui est « remarquable » pour son époque, et lui laissa le temps de lire bon nombre de livres entassés sur les 75 rayons de la bibliothèque paternelle. Cai Wenji, grande dame de la fin des Han, fut contrainte de se marier à un chef barbare (« les minorités nationales d'aujourd'hui ») mais, femme sage et courageuse, elle fit dans ces lointains pays œuvre d'amitié. Ramenée dans sa patrie par le général Cao Cao, elle a le courage de laisser ses deux enfants encore petits pour revenir servir sa patrie par ses judicieux avis et ses poèmes de fine lettrée[46]. Les six tomes parus du roman fleuve de Yao Xueyin, *Li Zicheng,* font valoir aux côté du héros principal, le général des paysans révoltés Li Zicheng, une figure de guerrière à la fois sage politique, mère attentive, épouse-tendre et servante accomplie qui n'a vraiment aucun défaut, en quoi elle devrait bien tomber sous la critique faite aux personnages littéraires des Quatre, mais il est vrai que, telle les Générales de la famille Wang, son génie stratégique et son patriotisme ne l'empêchent pas d'être dévouée à sa famille. Ce ne sont pas de telles femmes qu'on pourrait accuser de faillir à l'un des « deux zèles ».

L'amour, ça existe...

En appelant à une vigilance sans répit, à une lutte sans merci contre la menace révisionniste, les Quatre ont « défiguré la paix et l'amour, la douceur et le dévouement ». Je ne sais si la mode fera long feu ou non, mais cette dernière année a vu s'épanouir sur les scènes et les écrans chinois une vague indéniable de romantisme amoureux qui n'est pas toujours « révolutionnaire » mais lié au rappel qu'il est nécessaire de lutter encore contre les vieilleries féodales, c'est-à-dire pour la liberté du choix des jeunes époux contre toutes les pressions sociales. Roméo meurt à nouveau pour Juliette et aussitôt Juliette pour Roméo. La Juliette chinoise s'appelle Yingying, et séparée de son bachelier par leurs familles elle s'écrie : « Si vous mourez, je partagerai votre tombe ! »[47] Naturellement ce grand amour est encore plus beau lorsque la tendresse qui lie les jeunes époux ou les fiancés se fonde sur un idéal politique commun. L'opéra du Hunan *Die lian hua*[48] ou la pièce de théâtre *Yang Kaihui*, qui traitent

44. *Pékin-Information,* 7 sept. 1978, p. 23.

45. *Zhongguo funü,* 1979.I p. 40.

46. Guo Moruo (Kouo Mo-jo) a écrit une pièce sur ce sujet, qui était jouée à Pékin en décembre 1978.

47. Ying ying, héroïne de la pièce *La chambre de l'ouest* de Wang Shifu (1279-1368).

48. Du nom du poème de Mao qui porte le même titre et est dédié à Li Shuyi, en souvenir de Yang Kaihui et du mari de Li Shuyi (lui aussi mort pour la révolution).

le même sujet : les amours de Mao et de sa jeune femme Yang Kaihui dans les années vingt jusqu'à l'arrestation et l'exécution de Kaihui par le Guomindang, ont accompagné la désacralisation de Mao. Ces pièces ne sont pas sans charme. Mao descendu de son socle, redevenu brusquement jeune et plus vivant que jamais, évolue dans l'histoire et sur scène, à quelques mètres d'un public ému, avec un enfant dans les bras, une jeune femme à son épaule. Le dieu redevenu homme récite de beaux poèmes d'amour et de raison (authentiques) qui réconfortent l'héroïne au pire de l'épreuve. D'ailleurs tous deux ne meurent pas vraiment, mais continuent à marcher à jamais sous les cerisiers en fleurs...

Naturellement le thème de l'amour militant et réciproque a vite été modernisé et la ballade *Ferveur pour les innovations techniques* chante, nous dit-on (je ne l'ai pas vue) « l'esprit révolutionnaire de deux jeunes amoureux dans leur lutte commune pour les 'Quatre modernisations' »[49]. La plus célèbre des pièces récentes, qui fait courir toute la Chine et dont l'auteur a été très généreusement récompensé[50], *Le tonnerre dans le silence*, commence comme un drame cornélien par la lutte entre l'amour et le devoir politique. Par bonheur il y avait erreur sur le devoir politique et la jeune fille, milicienne de Shanghai la veille au service des Quatre, retrouve la paix du cœur et la justesse de la ligne dans les bras du héros, la veille contre-révolutionnaire dans « l'affaire Tian An men ». Encouragée par la réapparition, timide, des relations amoureuses sur scène et dans les nouvelles (aucun roman récent ne traite encore le sujet), la jeunesse chinoise découvre, comme ces héros, que « l'amour, ça existe », sans trop savoir comment le traiter si l'on en croit les curieuses leçons de bon sens, de marivaudage et de coquetterie perverse qui fleurissent de partout comme si on avait peur que les jeunes ne sachent plus s'y prendre comme autrefois leurs aînés, les garçons pour prendre l'initiative, les filles pour leur tenir la dragée haute sous les dehors les plus modestes[51]. La liberté et le plaisir du choix amoureux, c'est la liberté du choix du mariage et le plaisir de l'état de mariage, qu'on ne considère plus comme une entrave au travail mais au contraire, s'il est réussi, comme une source de dynamisme. A part cela rien de changé. Cette liberté doit se prendre, tout comme avant, le plus tard possible, et n'a rien à voir avec la liberté sexuelle. Même l'amour continue à passer après la production : Shan Yongli, agronome dans une équipe de production (laquelle a besoin de ses services pour éliminer les aphidiens qui dévoraient les champs de coton, grâce à des coccinelles importées du sud et mourant tous les hivers) a refusé l'amour d'un garçon pour faire des expériences jour et nuit dans un laboratoire : « Cette année elle a vingt-sept ans et commence seulement à songer au mariage »[52]. Et même le désir d'avoir des enfants : « Zhang Fumei s'est mariée avec un veuf père de deux enfants.

49. *Xinhua*, n. 092416.

50. 1000 yuans (un ouvrier gagne quelques dizaines de yuans, un professeur d'université au maximum 300). L'auteur, que j'ai rencontré à Shanghai en janvier 79, trouve cela très normal, puisque c'est pour encourager la production littéraire.

51. *La basketteuse (Littérature chinoise,* 1978.9) met en scène une jeune fille qui lâche son fiancé parce qu'il ne veut pas la suivre en Mongolie, et parallèlement une autre jeune fille qui feint de ne plus vouloir aller travailler en Mongolie pour éprouver l'attachement de son fiancé. Et comme il tient bon, elle le lâche, effectivement.

52. *Pékin-Information,* 17 avril 1978 p. 25.

On l'encourage à en avoir à elle puisqu'elle en a tant envie : ' mets-en un au monde, va !', mais comme c'est une fille sérieuse et d'ailleurs un cadre responsable, elle préfère satisfaire son désir d'être mère en élevant les deux enfants de son mari 'comme les siens' »[53]. Naturellement ces cas sont bien, comme on nous le dit, des « exemples d'avant-garde », mais il ne fait aucun doute que la majorité des jeunes Chinois suit de près ou d'assez près, au minimum, la règle plus banale et moins héroïque que les cas cités plus hauts, du mariage tardif... sans relations sexuelles avant. Lorsqu'on demande à certains d'entre eux, en privé, pourquoi il admettent le principe de retarder le mariage ou l'absence de relations sexuelles même dans le cas du mariage retardé puisque de toutes façons il y a la pilule pour résoudre les problèmes de planification et de travail, la plupart ne semblent pas comprendre ce qu'on veut dire : la liberté sexuelle reste synonyme pour eux de la licence sexuelle des mœurs féodales, dont la femme était toujours la principale victime. D'ailleurs, vu qu'il reste si difficile même d'aller au bal et, en règle générale, de sortir avec un partenaire qui n'est pas le ou la fiancé(e) agréé(e) par les deux familles, – les autres occasions sont encore plus rares[54] – le problème ne se pose pas vraiment dans la pratique. Il est très vraisemblable, d'ailleurs, que la libéralisation des relations sexuelles par le retour du mariage à un âge moins tardif ne saurait intervenir d'ici longtemps, du moins tant que le problème du logement ne sera pas résolu[55].

La place rendue à l'amour est donc beaucoup plus du ressort du cœur et de la tendresse que du corps et du sexe, s'il est permis de partager aussi rigoureusement les domaines (mais c'est ce que font les Chinois...). Pas de sexe, pas de « pornographie ». Si j'emploie les guillemets, c'est que la littérature (cinéma, conversation, photographie, tableau, etc.) « jaune » comme on dit en chinois, ce qui est systématiquement traduit par « pornographique », confond sous la même désignation tout ce qui touche à l'acte sexuel sous toutes ses approches, fût-ce parfois sous l'aspect sentimental. Impossible de savoir s'il s'agit d'un contresens que les Quatre avaient sciemment commis pour interdire toute référence à l'amour, comme on l'écrit parfois, ou si ce sont leurs opposants qui l'entretiennent tout aussi sciemment parce que cela permet de les accabler et d'ailleurs de reprendre leur politique, ou s'il s'agit vraiment d'innocence ingénue confortée par le suivisme des traducteurs officiels... J'ai renoncé. Nous savons donc tous que Jiang Qing adorait les romans « pornographiques » comme *le Comte de Monte-Christo* ou *le Rouge et le Noir*... pour elle-même alors qu'elle traitait de pornographique et interdisait par exemple *Le Taon* d'Ethel Voinitch. Ce qui semble assez certain c'est que l'impossibilité quasi totale de trouver – je ne dis pas des livres du sexe (les fameux Classiques de l'art sexuel de la Chine antique tels le *Tapis de chair* ou le *Jin Ping Mei)* – mais de simples romans d'amour, a donné à la plus jeune génération, moins politisée et passablement déçue par les remises en cause et les « changements de verdict » de ces dernières années, une fringale de romans d'amour et d'imagination

53. *Zhongguo funü*, 1978.8. p. 37.

54. Elles existent, y compris au cours des rapports de travail mais exceptionnellement et surtout à la campagne. Si le cas se produit, c'est toujours lorsque les partenaires d'un couple sont séparés durant longtemps.

55. C'est ce que laissent entendre certains jeunes gens plus hardis à aborder le problème. Il est probable qu'ils ont raison.

qui n'est pas sans inquiéter la génération de leurs pères et mères plus éprouvée par l'histoire. Sur ce point aussi je ne suis nullement convaincue que les responsables de cette fringale et, partant, du penchant de certains jeunes pour les choses frivoles, soient très précisément ou exclusivement les Quatre et leur ligne (l'avenir le dira). Je pense qu'il vaut mieux, une fois pour toutes, admettre qu'il s'agit des mêmes excès absurdes de propagande qui leur met tout d'office sur le dos, même ce contre quoi ils ont lutté, pour la seule bonne raison que l'excès de gauche est toujours de droite[56], comme par exemple les marchés libres, la croyance aux fantômes et cette horreur dont on nous révèle maintenant l'existence : les « mariages-marchés ».

Epoque nouvelle, tâches anciennes...

Le 9 septembre 1978 la Présidente de la Fédération des femmes de Chine, Kang Keqing (l'épouse de Zhu De) présentait le rapport d'activité de la Fédération au Troisième congrès de la Fédération Nationale des femmes. Ce rapport comprenait trois parties : 1. La voie héroïque parcourue par les femmes chinoises ; 2. La grande tâche des femmes chinoises pendant la nouvelle période ; 3. L'intensification du travail des Fédérations de femmes.

Aucune surprise, donc ; c'est la rectification qui s'annonçait logiquement depuis la chute des Quatre et d'ailleurs déjà dans certaines résistances au « Pi Lin pi Kong ». La Fédération, glorieusement réhabilitée après les critiques et les expulsions de la Révolution Culturelle, rappelle ses victoires glorieusement gagnées et la nécessité de continuer la lutte en développant d'abord ses propres forces. La Présidente rappelle que les femmes constituent une force décisive pour la victoire de la révolution et du socialisme, que la participation au travail productif est une condition fondamentale pour l'émancipation des femmes, que pour mobiliser les femmes et les faire participer aux trois grands mouvements révolutionnaires – lutte de classe, lutte pour la production et expérimentation scientifique – on a besoin d'une Fédération forte et bien structurée, c'est-à-dire qu'il faut « établir *sous la direction du Parti* [souligné par moi M.L.] des organisations de femmes *dotées de cadres travaillant à temps plein* [id] ». Quel sera le contenu concret des nouvelles luttes ? Réparer ce que les Quatre ont saboté lorsqu'ils cherchaient à dénigrer le rôle important des femmes (entendons « de la Fédération des femmes sous la direction de ses cadres anciens, aujourd'hui devenue « courroie de transmission » parfaite du Parti)[57] :

– Ils ont étouffé l'enthousiasme des femmes pour le socialisme. Entendons : ils ont privilégié la lutte politique sans souligner les bienfaits matériels du socialisme ; ils ont critiqué la lutte limitée à l'égalité des points, le zèle pour l'acquêt des revenus fa-

56. Un article de *Zhongguo funü*, II, p. 3 attribue aux Quatre même la réapparition des superstitions féodales, comme l'exorcisme du « monstre du pipa ». – *Renmin xiju* 1978.10 p. 87, mentionne sous la « dictature » des Quatre une forte circulation des brochures « pornographiques » du style *Le cœur de l'adolescente* (?) parce qu'il était « interdit de parler des choses de l'amour et du mariage ». Sur la vogue des romans d'amour *Guangmingribao* 1978,9.5 p. 4.

57. *Pékin-Information*, 2 oct. 1978 *(Mouvement des femmes chinoises idée directrice et tâches nouvelles)*.

miliaux (en particulier par le travail intensif sur les parcelles privées, l'élevage familial, les activités subsidiaires à but économique).

— Ils ont empêché le bien-être des femmes et des enfants. Entendons : ils ont critiqué l'idéal féminin limité de la « ménagère » et de la mère, et les cadres qui encouragent cet idéal « pour acheter les gens ».

— Ils ont empoisonné l'esprit des adolescents et des enfants[58]. Entendons : ils ont développé dans l'enseignement — et de ce fait dans les familles — l'encouragement à la contestation, à l'irrespect à l'égard des aînés et des maîtres, au mépris des livres (du « culte des livres »), de l'examen, de la réussite intellectuelle. Ce point est des plus importants parce qu'il faut désormais « former avec soin une nouvelle génération de la Révolution et une armée de scientifiques ». L'éducation de cette terrible force que représentent deux cents millions de petits Chinois, c'est « en priorité la tâche des femmes ». Le *Journal des femmes* nous apprend par des lettres de lectrices combien certains pères et mères ont eu peur, à cette époque où les Quatre et leur enseignement faisaient surgir dans les écoles et les quartiers autant de petits « anarchistes », de perdre toute autorité sur leurs enfants, comment de jeunes enfants prenaient « le goût du plaisir » dans des maisons de « dévoyés notoires » où l'on se livrait à d'étranges excès : lecture de livres « jaunes », tableaux « jaunes » eux aussi représentant des nus, parties de poker (une passion de Jiang Qing et une mode), le tout dans un cadre adéquat : plantes vertes et poissons rouges[59]. Plusieurs nouvelles très en vogue mettent en scène ce désastre qu'aurait, dit-on, encouragé un film comme *Rupture,* avec son fameux épisode de la « copie blanche » vantée alors comme « copie rouge »[60], réhabilitent les enseignantes alors critiquées comme « expertes blanches » et « mères poules » qui passaient leurs nuits à préparer leurs cours et peser leurs interventions auprès de leurs élèves pour les protéger de l'ignorance et de la corruption, coûte que coûte[61]. C'est le même journal qui donne tous les détails souhaitables sur des violences auxquelles les textes officiels font allusion discrètement et dont nous pouvions penser légitimement qu'elles étaient devenues tout à fait impossibles dans la Chine socialiste, le point sans aucun doute qui est le plus propre à faire admettre l'idée assez

58. La recrudescence de la délinquance, attribuée tout récemment à un excès de libéralisme bourgeois, a d'abord été donnée comme la faute des Quatre. Par leur appel à l'esprit critique, à « aller à contre-courant » et à considérer les règlements comme oppressifs ils ont fait des jeunes « de petits anarchistes et des individualistes » refusant toute discipline. (*Zhongguo funü,* 1978, 2. p. 4 et 1979,i. p. 35).

59. *Ibid.*

60. Un « jeune diplômé » (du secondaire installé à la campagne pour deux ans et plus comme ce fut la règle générale après le début de la Révolution Culturelle) avait rendu copie blanche à l'examen d'entrée à l'Université pour protester contre le fait que ceux qui travaillaient le plus sérieusement aux travaux manuels étaient défavorisés par rapport aux bûcheurs toujours plongés dans leurs livres aux dépens du travail collectif. Le « héros » fut loué dans toute la presse. A la chute des Quatre il fut dénoncé comme un de leurs « petits frères », un paresseux acheté par eux pour faire ce vilain travail. Dans le film *Rupture* les élèves d'un collège agricole ne se présentent pas à un examen de contrôle parce qu'ils ont préféré lutter dans les champs contre une invasion d'insectes. Leur « copie blanche » de l'avis de l'enseignant, est déclarée « rouge » par les paysans reconnaissants. Ce film aussi est critiqué.

61. *Zhongguo funü* 1978.3 p. 16. L'enseignante traitée de « mère-poule » *(tongxin mu ai)* au cours de la Révolution Culturelle déclare aujourd'hui : « Je n'ai pas eu tort. J'en suis fière : il n'y a pas de plus noble tâche et de plus patriote que d'être 'mère' ». (Elle consacrait la totalité de son temps à ses élèves et faisait la cuisine le dimanche chez elle « en dirigeant leurs révisions »).

répandue en Chine ces temps-ci qu'on est loin d'en avoir fini avec les vieilleries scandaleuses de la féodalité et que c'est par cela qu'il faut commencer, avant de se laisser aller à des ambitions démesurées.

La femme et le cheval que j'achète, comme je veux je les monte, comme je veux je les bats [62]

Donc les Quatre ont « détruit le mariage en détruisant tout idéal des jeunes », lesquels écœurés du socialisme se sont tournés vers le « pragmatisme » (sic), ne considérant plus dans le mariage que la bonne affaire à réaliser. Le « mariage-marché » *(maimai hunyin)* part de l'idée féodale traditionnelle que la femme est achetée à sa famille (ou à l'homme qui l'a déjà « achetée ») par la famille du (nouveau) mari. Nous apprenons d'abord que certaines provinces, certains milieux sociaux pratiquent l'échange de la fille contre la dot (donnée par la famille du fiancé) sous forme de cadeaux coûteux. Un croquis humoristique du journal *Clarté (Guangming ribao)* de juin 78 en dit plus long que tous les discours : il confronte le passé féodal et le présent sous le titre ambigu : « le prix de l'amour a augmenté ». En haut une scène tirée de l'opéra *La légende de Serpent blanc*[63], un couple d'amoureux d'autrefois, Petit serpent blanc et son bien-aimé, le jeune lettré Xiucai. Serpent vert, qui joue le rôle d'entremetteuse et de duègne, dit : « Ce jeune homme est bien, mais il est sans argent » — « Ça ne fait rien, dit Serpent blanc : il t'a donné hier une ombrelle, ça peut aller... » Dessous, un jeune Chinois d'aujourd'hui déroule tristement une longue liste sur laquelle on peut lire, à l'envers « 1) Bicyclette ; 2) Machine à coudre ; 3) Frigidaire ; 4) Télévision ». La fille attend à demi tournée, pendant que sa mère lui souffle à l'oreille « Laisse-le tomber, il n'a pas de quoi.. » La critique est des plus gentilles lorsqu'on apprend que les choses vont en fait beaucoup plus loin. Le numéro 3 de la *Revue des femmes* de 1978 donne ainsi plus de dix exemples de « cadeaux » de mariage de ce genre (tous, notons-le, datent de 1977). Le jeune ménage est ensuite accablé de lourdes dettes. Il n'y a rien à manger, une jeune mariée se taille une veste dans une housse. Un ouvrier délesté de 1000 yuans en doit encore 600 après quatre ans de versements. On recherche l'argent par les moyens les plus douteux, dont le moindre est de favoriser l'élevage familial au détriment du travail collectif. Naturellement c'est aussi une entrave sérieuse au droit de divorce (car il faudrait rendre les biens), dans le même temps qu'une source de chicane entre les époux. C'est pour éviter ces désastres des lendemains de mariage qu'on a lancé une vaste campagne pour le refus des cadeaux de mariage, qui sont « des restes de marché » et pour les « noces collectives », qui n'engagent aucun frais[64]. Mais, comme le soulignait Zhou Enlai dans un discours récemment réédité (du 8 février 1962) les vieilles habitudes sont longues à mourir :

62. Proverbe traduit ici littéralement et qu'on donne en général sous cette forme : « Le cheval que j'achète, la femme que j'épouse m'appartiennent ».

63. Conte du Zhejiang dont on a fait un opéra (actuellement joué à Pékin et à Hangzhou). Cf. Luxun *La chute de la pagode Vent et tonnerre*. La femme fée douce et dévouée, incorrigiblement fidèle au service absolu d'un jeune lettré sans foi ni courage, lâcheur à répétitions.

64. *Beijing information* du 5.2.79.

Nous n'avons encore pas changé nos habitudes phallocratiques, dit-il. Théoriquement tout le monde est d'accord, mais dans la pratique on continue. Cela est certainement beaucoup plus juste que de souligner, comme on le fait parfois[65], que si ces mariages-marchés subsistent encore aujourd'hui dans certains endroits, c'est imputable au très bas niveau du développement de la production. Cela rejoint dangereusement l'idée trop souvent développée ces temps-ci que l'accroissement des revenus et l'achat en suffisance de machines et d'appareils modernes assurera la libération des femmes. Nous savons bien qu'il n'en est rien, même si cela peut y contribuer puissamment... le jour où il n'y aura plus de luttes de classes. Il est vrai que certaines lettres de lectrices témoignent en ce sens, avouant ne s'être mariées que par misère « ou pour payer le mariage de leur frère ! »[66]. Mais dans cette pratique encore vivante, de la femme échangée comme un bien, la logique du marché va beaucoup plus loin et exige, comme le pensait Zhou Enlai, une rééducation beaucoup plus rigoureuse à commencer par celle des cadres, et c'est ce que met en lumière un cas « limite » dont on parle beaucoup en Chine en ce moment.

En 1978, dans la ligne, je suppose, de la réhabilitation des « deux zèles » et de la douceur comme vertu féminine, le *Journal des femmes* a publié beaucoup de lettres de lectrices blâmant les mauvais traitements infligés par des belles-filles à leurs belles-mères ou beaux-pères (coups de balai, refus de nourriture ou de soins, expulsion pure et simple) et comme exemples a contrario de belles-filles « vraies filles » décidées à tout pardonner à de pauvres vieux déformés par l'ancienne société, et décidées à compenser les malheurs qu'ils y ont connus. Mais brusquement en novembre et décembre le ton change et l'attention est à nouveau portée non pas sur les devoirs de la femme mariée, mais sur ses droits. Une jeune femme de Shaoxing, la patrie même de Luxun, où voici cinquante ans il dénonçait le calvaire des veuves vendues et sacrifiées, perd son mari, et est immédiatement *revendue* (j'ai cru d'abord mal lire !), sans être consultée, dans un village voisin. Comme elle refuse on l'enlève, la séparant de son enfant. Il faut l'intervention des masses et des autorités pour que le scandale cesse[67]. En septembre 1977 dans le Hebei (la province où se trouve Pékin) une jeune femme de vingt-cinq ans, de l'hôpital où on l'a conduite épuisée et couvertes de blessures monstrueuses, n'arrive à obtenir le divorce qu'à moins de verser « à l'amiable » à son mari 250 yuans (environ un mois d'un salaire de bureaucrate). Cela fait deux ans qu'elle a été *vendue* par son père, frappée, violée, torturée, séquestrée par le mari et les hommes de sa belle-famille. Impasse : il faut deux ans pour que les cadres et le Parti considèrent son cas et qu'ils le règlent de cette belle façon ![68] L'affaire soulève beaucoup d'émotion et vaut

65. *Hong Qi*. 1979.3, p. 78.

66. *Zhongguo funü*, 1978.2, p. 28.

67. *Zhongguo funü*, 1979.1, p. 28

68. *Zhongguo funü*, 1978.12, p. 27. Gao Yanfang, ses études secondaires terminées, rentre chez son père, remarié, pour qu'on lui « cherche une belle-famille ». On lui présente un parti, qu'elle refuse, puis se décide à accepter parce que le garçon à l'air travailleur et gentil et qu'elle est malheureuse chez elle. Mais entre-temps la famille en a décidé autrement et l'a mariée à son insu – 1100 yuans, dont 200 aux entremetteurs – à un membre d'une commune voisine, fils d'un ancien propriétaire terrien. Elle est emportée au bureau d'administration de la brigade et mariee malgré ses pleurs et ses protestations. Les responsables du Parti n'écoutent rien, même lorsqu'intervient la grand-mère de Yanfang (84 ans) qui supplie qu'on la laisse. Yanfang emmenée dans sa belle-

au journal un abondant courrier. Les auteurs d'une lettre[69] rendent Lin Biao et les Quatre responsables du calvaire de Yanfang parce que « à cause d'eux les gens ont perdu l'habitude de respecter la loi » : « Ils ne connaissent même plus leur fille, mais seulement l'argent », mais ils critiquent aussi les cadres du Parti, la « seconde famille » des femmes, qui ne protègent pas la loi. Ils n'ont pas aidé la jeune fille dans sa lutte contre les « Quatre vieilleries »[70]. Dans le numéro suivant[71] une jeune femme elle-même responsable de l'association des femmes à Hami (dans le Xinjiang, province très éloignée) écrit très judicieusement : « Cela se passait en 1977 ! Ce n'était pourtant plus l'époque de la tyrannie cruelle de la bande des Quatre où il était bien plus difficile de réprimer de tels excès », et de citer un cas qui s'est produit dans son propre district en 1974 dans lequel la conscience des cadres des femmes a permis que justice soit faite[72]. Elle n'hésite pas à réclamer « les sanctions de la loi » contre les responsables du Parti, qui, dans l'affaire du Hebei sont les premiers coupables comme « tous ceux qui commettent ou protègent une agression perpétrée contre une femme ». Dans le même numéro des lectrices s'inquiètent de la place qui reste à la lutte de classes si la priorité doit être donnée à la production et à l'acquisition des connaissances techniques et scientifiques. La réponse qui leur est donnée recoupe les explications théori-

famille et enfermée, s'échappe au petit matin et fait 20 km à pied sous la pluie pour se réfugier chez une tante. La tante va chercher le père, qui répond : « Tu es mariée. Il n'y a plus rien à faire. Inutile de revenir. Allons en justice si tu veux... » La jeune fille, malade, refait les kilomètres pour aller en justice, laquelle décide que « c'est une affaire de famille ». La tante rend Yanfang à son père. La belle-mère arrive et veut reprendre sa bru, la bat comme plâtre dans la cour même de la maison paternelle, appelant un de ses fils à la rescousse parce que Yanfang se débat. La grand-mère accourt et le fils la frappe aussi, lui cassant la jambe. Yanfang suit sa grand-mère à l'hôpital, mais lorsque la vieille sort et meurt deux jours après, on renvoie Yanfang chez son mari. Là, déshabillée, elle est violée par le mari avec l'aide des autres hommes de la maison, qui, ce faisant, prodiguent leurs conseils et se tordent de rire. Après quoi on l'enferme, toujours nue. Elle réussit à s'échapper plusieurs fois mais on la ramène. Le troisième jour on la laisse se vêtir et elle parvient à s'échapper, se réfugie à l'hôpital, qui la garde deux mois. Une tante entreprend de lui faire obtenir le divorce, mais pour cela il faut la présence du mari. Yanfang refuse, puis finit par accepter sur la promesse des autorités qu'elles la protégeront contre les violences du mari. Il arrive, l'enlève de la cour des bâtiments administratifs malgré ses cris et pendant que « les cadres déjeunent ». Ramenée au logis marital, elle est séquestrée, frappée à coups de ceinture par tous les hommes de la maison, tour à tour, bâillonnée, suspendue à une poutre : « Tu l'as payée plus de mille yuans, dit la belle-mère. Si tu la tues, qui peut y trouver à redire ? » Lorsqu'ils la voient inanimée ils prennent peur et vont chercher le médecin aux pieds nus. Après quoi les responsables du Parti s'en occupent enfin. On l'envoie à l'hôpital et la justice débrouille l'affaire, découvre le marché passé entre le père et le mari. Après un mois, le mari revient la chercher à l'hôpital. Elle s'échappe et se réfugie chez des amis où elle vit claustrée, dans la terreur qu'il la retrouve. La justice prononce son arrêt : le divorce sera accordé à condition que Yanfang verse 250 yuans de dédommagement à sa belle-famille vu que cette dernière a perdu « à la fois la personne et l'argent ». Naturellement elle ne peut pas puisqu'elle est malade et sans travail. L'affaire n'est toujours pas réglée, mais en dernière heure on nous rassure : la victime a reçu le secours des gens et en particulier des femmes. Le journal, dans son dernier numéro, fait savoir à ses lecteurs qu'elle ne manque de rien et qu'il est inutile d'envoyer de l'argent et des vêtements.

69. *Zhongguo funü* 1979.I, p. 28.

70. Les cadres sont parfois coupables de pire. Le *Honq Qi* (organe du Parti) d'août 1978 appelle les rigueurs de la loi contre les cadres (« peu nombreux ») qui ont fait violence à de jeunes diplômées à la campagne.

71. *Zhongguo funü*, 1979.2, p. 32.

72. Une jeune femme nouvellement mariée se suicide. Les autorités locales suivent la version du mari et ne font pas d'enquête. L'association des femmes en mène une et découvre qu'elle était constamment battue à coups de ceinture. Le mariage avait été fait par sa sœur, accepté par elle-même du fait de la misère. Le mari est condamné à quinze ans de travaux forcés.

ques que donnent les quotidiens sur ce sujet : « Faire la révolution et promouvoir la production », c'est un mot d'ordre qui est tombé en désuétude. Ce n'est pas révisionniste de le rejeter. En effet, « la lutte de classes de grande envergure a pratiquement pris fin... il n'est plus nécessaire d'entreprendre en grand des mouvements politiques pour accroître les forces productives. *Il n'est plus besoin de recourir aux méthodes routinières que sont la lutte de classes et les mouvements politiques.* » (Souligné par moi M.L. ; traduction de Xinhua)[73].

Que dire de plus ? Du moment que la politique n'est plus nécessaire à la lutte des femmes, plus nécessaire à la lutte de tous, hommes ou femmes, si la libération des femmes, et des « hommes » dont les femmes sont partie, est désormais un bien donné par le déroulement nécessaire de la société, il n'y a guère de sens à discuter pour savoir si le mouvement des femmes doit être ou non une « courroie de transmission » (rigide, serrée, souple etc.). Si les femmes chinoises adoptent cette façon de voir, elles peuvent marcher tranquillement dans les rangs ou sur les pas du Parti, quelle que soit sa ligne, après tout, si on pousse la logique dans ses extrêmes conséquences. Elles peuvent accepter de confiance l'image séduisante qu'on leur donne d'elles-mêmes et de leur avenir et qui s'étale dans les journaux sous ses aspects variés : ici une ménagère en jupe courte et petits talons qui trône au centre d'une cuisine à la Tati dans *Mon oncle* : on appuie sur un bouton et le plat choisi apparaît tout fumant au bout d'un circuit merveilleusement simple et compliqué[74]. Libérée de ces tâches fastidieuses la femme chinoise s'élance, ballerine aérienne, dans les feux d'artifice de la Science, auréolée de chiffres et d'étoiles...[75] ; ici comme là elle est vraiment l'égale de l'homme en se gardant bien de prétendre à le dépasser, tant dans le principe que dans la réalité : elle sait que Jiang Qing était folle et que c'est nuire gravement au Parti et à la Patrie que de suivre sa « farandole de filles bariolées »[76] qui l'accueillait dans ses « bases d'appui », le défilé sur la scène et l'écran de ses héroïnes rouges « hérissées et cornues » toujours prêtes à foncer sur la cible homme/vieux cadre. Mieux avisée, elle garde son admiration pour Deng Yingchao (l'épouse de Zhou Enlai) qui malgré son immense talent et une vie exactement parallèle à celle de son mari, riche des mêmes combats, a su rester dans l'ombre du mari-camarade-conseiller, lequel, dit-on, n'aurait pas voulu qu'elle devînt une Ye Qun ou une Jiang Qing[77]. Il y a d'ailleurs des domaines plus qu'honorables qui lui sont particulièrement réservés. Elle est l'Intendante en chef de la maison et, de plus en plus souvent, de la commune, elle est l'Éducatrice de ses enfants et statistiquement aussi, de ceux des autres, elle est l'Hygiéniste naturelle, la diffuseuse et la surveillante de la planification des naissances, elle tend à investir de plus en plus largement la fonction médicale...

73. *Xinhua* 031410.

74. *Zhongguo funü* 1978.12, p. 37 (dessin illustrant l'article sur les modernisations).

75. *Pékin information* septembre 1978. (Bois gravé. Illustration ci-jointe.)

76. *Renmin dianying* 1978.6, p. 3.

77. Ye Qun est la femme de Lin Biao et l'a suivi dans sa politique et sa chute. La comparaison est d'autant plus étrange que le « Pi Lin » reprochait à Ye Qun d'avoir dit : « le destin d'une

En février une circulaire de la Fédération Nationale des femmes propose que pour la célébration nationale de la Fête des femmes du 8 mars 1979, 10.000 femmes ou collectivités de femmes soient récompensées par le titre de « porte-drapeau du 8 mars ». Peuvent être élues celles qui ont su :

– obtenir de grands succès dans le domaine de la production, de la technologie, de la culture, des arts, de l'éducation, de la santé publique, et de la défense nationale ;

– apporter une contribution de poids à l'innovation et à la culture techniques ;

– travailler remarquablement dans les crèches, jardins d'enfants, cantines et autres services sociaux ;

– être des femmes cadres et organisations de femmes ayant accompli d'importants travaux.[78]

Les femmes chinoises sont-elles d'accord avec ce programme ? En gros sans aucun doute, dans la mesure où de gros efforts sont visiblement entrepris pour améliorer leur « bien-être », c'est-à-dire les décharger de certaines tâches pour leur en donner d'autres jusqu'ici réservées aux hommes, dans la mesure où délivrées des interdits sévères qui limitaient leurs goûts (« naturels ») pour la toilette et l'aménagement du foyer, favorables à la libéralisation des relations amoureuses, elles ne se sentent plus coupables d'y satisfaire. Mais tout cela ne va pas sans contradictions. Les lectrices du *Journal des femmes* apportent leurs témoignages sur ce sujet : outre les protestations indignées contre le cas de « mariages-marchés », tel groupe de chercheuses scientifiques ne voient pas comment elles peuvent s'acquitter de leur tâche historique s'il faut qu'elles continuent à se précipiter une heure avant la fin de leur propre travail à la garderie pour retrouver aussitôt à la maison des travaux qui épuisent toute leur énergie : « Les combattantes sur le front de la recherche scientifique ont besoin de temps pour lire le matériel de recherche, l'analyser, faire des recherches sur les questions, procéder aux vérifications par la pratique. Si on ne compte que sur les huit heures de service, comment peut-on y arriver pour rattraper et dépasser le niveau mondial ? Or il y a des camarades qui ne peuvent même pas faire ces huit heures »[79]. La lettre est plaisamment illustrée par une série de quatre dessins où l'on voit l'activiste des « Quatre modernisations » 1) Ecouter avec enthousiasme une conférence sur le sujet (le conférencier est un homme) ; 2) Courir (en talons) aux tâches de la maison (enfant, achats, cuisine) ; 3) affronter un « dimanche combattant » : le gosse tambourine sur la cuvette, renversée, du lavage entrepris et abandonné pendant qu'elle court à la marmite qui déborde ; 4) Rêver sur son livre, crayon en l'air à côté des cornues, au conférencier qui parlait si bien... « fatigue du lundi »... (A noter que la jeune Chinoise de l'histoire est blonde et frisée, ce qui suppose qu'elle libère encore pour cela une certaine partie de son temps...)

De telles critiques, si justes et si franches qu'elles soient, ne remettent pourtant pas en cause l'essentiel de la nouvelle ligne. On peut même les publier facilement car elles semblent pouvoir trouver leur solution dans les modernisations elles-mêmes :

78. *Xinhua* 021503.

79. Les travailleurs et travailleuses chinois font généralement les « trois huit ». Dessin dans *Zhongguo funü*, 1978.2 p. 13. Illustration ci-jointe.

Donnez-nous des crèches et des machines à laver, libérez-nous des queues et des repas maison – et nous ne demandons pas mieux que de « rattraper et dépasser le niveau mondial », victoire qui en elle-même, nous libérera définitivement. Acquérir la Science, c'est acquérir le « bien-être » et c'est aussi acquérir le pouvoir : les souvenirs des temps où la Chine semi-féodale et semi-colonisée était soumise à toutes les humiliations ne sont pas oubliés, ou ne doivent pas être oubliés. Mais cet acquêt du pouvoir, on ne pose pas tellement la question de savoir en quelle mesure il profitera aux femmes en dehors du fait que 30 % des scientifiques et des techniciens chinois sont déjà des femmes[80] et peuvent donc contribuer à ne pas faire perdre de vue les intérêts propres à leur sexe. Nous apprenons qu'on doit former des « cadres-femmes », ce qui correspond bien au souci de faire accéder les femmes au pouvoir politique et à les sortir à « longue échéance » de leur situation de « force d'appoint » à une politique qui reste entre les mains d'une majorité d'hommes, mais les responsables officiels, en même temps, mettent en garde contre l'erreur – à ne pas renouveler – de « prendre l'homme pour cible ». On peut admettre que « prendre l'homme pour cible » est une attitude erronée si elle apparaît comme le mobile unique de la lutte (ce dont Jiang Qing n'a pas bien su se défendre) mais on ne voit pas bien, d'un autre côté, comment mener la lutte spécifique propre à faire tomber la « quatrième corde », le pouvoir viril, sans mentionner la persistance dudit pouvoir viril. Or c'est justement cette persistance qui est tue et peut-être niée actuellement comme aux lendemains du Grand Bond en avant.

Nul doute que des contradictions concrètes qui vont apparaître, les femmes chinoises ne dégagent à nouveau quelque jour le besoin d'une rectification. La seule question est de savoir si elles auront la possibilité d'exprimer ce besoin et de le faire prendre en compte – et cette question dépasse largement la question des femmes. En Chine (mais pas seulement en Chine) qui critique les cadres du Parti, et a fortiori la ligne du Parti, est contre le Parti, donc ipso facto réactionnaire ou même contre-révolutionnaire. Jiang Qing s'est servie de l'argument pour donner autorité à ses directives, mais on s'en est servi et on continue à s'en servir après elle et contre elle pour conforter la nouvelle ligne. Or quelles qu'aient été ses erreurs stratégiques et/ou politiques, il n'en reste pas moins vrai qu'elle a tenté l'incroyable gageure de porter la contestation à l'intérieur des organismes les plus élevés du Parti et contre ses cadres les plus autorisés, les plus chargés d'une sacro-sainte ancienneté. Dans le cours de cette lutte elle a été amenée à se défendre en son nom personnel et en celui de son sexe contre l'interdiction faite aux femmes dans la Chine traditionnelle de sortir de leur fonction « naturelle » de « personne du dedans » *(neiren)* pour « prendre le pouvoir » réservé à la « personne du dehors » *(wairen)*[81]. Le sommet de cette lutte correspond au « Pi Lin pi Kong », au cours duquel – du moins est-ce là ma thèse après examen – elle a tenté l'impossible : détruire le vieil appareil de la « courroie de transmission ». Elle croyait réussir dans la mesure où elle s'autorisait d'une analyse et d'une théorie formulées par Mao (la permanence des contradictions dans l'État socialiste et l'exis-

80. *Xinhua* 092605.

81. Expressions traditionnelles pour « mari » et « femme » toutes deux remplacées depuis 1949 par *ai ren* (« personne aimée »). Les lectrices protestant contre les « mariages marchés » notent que justement il est bien difficile d'employer « personne aimée » pour désigner les époux dans de pareils cas. La restauration des choses exige la restauration des mots.

tence du danger révisionniste), dans la mesure où elle-même et les siens avaient conquis une place non négligeable dans la superstructure et les « mass media » à la faveur de la Révolution Culturelle, même s'ils étaient, ou devenaient, dangereusement minoritaires dans certains organes du Parti. Naturellement on peut considérer, comme la ligne dominante actuelle, que loin d'obéir à une analyse et à une théorie, cette contestation interne au Parti ne visait qu'à prendre le pouvoir. Une fois purifié de ses « prétendus droitiers », c'est-à-dire, en fait, privé des vieux cadres qui en assuraient la solidité, il aurait vite été détruit et Jiang Qing aurait installé son « matriarcat » avec ses ministres, au grand dam des femmes comme des jeunes, des syndicats et d'ailleurs de tous les Chinois. Mais rien de tel ne peut être prouvé, tant s'en faut. On peut aussi bien considérer que cette tentative des plus nouvelles dans un pays socialiste répondait à un besoin réel qui prend aujourd'hui d'autres formes. De toutes façons, quelles qu'aient été les intentions qui y présidaient – qui peut prétendre les connaître ? – elle laissera sans doute des traces chez celles qui l'ont vécue, et qui l'avaient reçue avec faveur, quoi qu'on dise aujourd'hui. Les hommes aussi se souviendront : ils ont eu peur. Ils ne sont sans doute pas près de renoncer – beaucoup de signes le prouvent – à leur bon vieil idéal d'une épouse, de collègues, de camarades dociles et dévouées qui, si intelligentes et si cultivées qu'elles soient (ils leur demandent de l'être) garderont le bon goût de ne pas le faire voir et de refuser de passer devant. Les femmes chinoises sont prévenues : la formation urgente de femmes-cadres (à commencer d'ailleurs par les cadres des Fédérations de femmes pour encadrer leur mouvement) – et sans rappel des proportions de principe réclamées et déjà mises en application par le « Pi Lin pi Kong » – « ça n'a rien à voir avec la politique de Jiang Qing », avec son « rêve de matriarcat » qui « remplaçait les hommes par les femmes ». Qu'est-ce que cela signifie ? On aimerait le savoir exactement.

Une autre leçon cependant reste donnée, et non des moindres, la seule qui compte peut-être. C'est que les forces de droite peuvent investir le Parti du dedans, puisqu'*elles ont investi* le Parti du dedans. A un moment ou à un autre selon le point de vue qu'on choisit : fin 76 à la mort de Mao comme le craignaient les Quatre et conformément à leurs mises en garde pathétiques de cette année-là, ou durant les dix années de la Révolution Culturelle, où les Quatre faisaient régner leur pouvoir « féodal-fasciste » – c'est la thèse de leurs adversaires. Comment, dans ces conditions, demander aux femmes, même en tant qu' « hommes », de s'en remettre de confiance à la direction imprimée d'en haut ? Là n'est pas le moindre illogisme des directives actuelles, or l'avenir de la Chine est étroitement dépendant de l'acuité et de la rapidité avec lesquelles les femmes de Chine le percevront.

(Mai 1979)

Résumé

Michelle Loi : « Les femmes chinoises et la 'Quatrième Corde'. »

En fondant la république populaire de Chine, Mao garantit l'égalité des femmes avec les hommes par un ensemble de lois tendant à détruire les pratiques et l'idéologie féodales. Mais la politique antérieure à la Révolution Culturelle a tendance à nier la nécessité d'une lutte des femmes. Le mouvement de critique contre Confucius en 1974 réveille cette exigence et

Abstract

Michelle Loi : « Chinese women and the 'Fourth Rope'. »

When he founded the People's Republic of China, Mao guaranteed women's equality with men by a series of laws aimed at destroying feudal practices and ideology. But prior to the Cultural Revolution, governmental policy tended again to ignore the necessity of a specific struggle of women. In 1974 the anticonfucian movement revived that issue which Jiang Qing

Jiang Qing en prend la tête. Aujourd'hui le problème reste posé. Les femmes chinoises luttent aux côtés des hommes contre toutes les oppressions héritées du passé, mais leur égalité effective avec les hommes peut-elle être conquise sans l'action d'un mouvement autonome indépendant des directives du Parti ?

put forward. Today the problem still exists : Chinese women struggle alongside men against all the oppressions inherited from the past ; but can their effective equality be achieved without the existence of an autonomous movement, independant from the Party ?

Photos du Bureau International du Travail.

Irène Tinker

Le développement contre les femmes*

Au cours de ces vingt-cinq dernières années on a généralement considéré le développement comme la panacée à tous les maux économiques des pays en voie de développement : créez une infrastructure moderne et l'économie va démarrer, procurer une vie meilleure pour tout le monde. Pourtant, dans pratiquement tous les pays et dans toutes les classes sociales, les femmes ont perdu du terrain par rapport aux hommes ; le développement, en creusant le fossé entre le revenu des hommes et celui des femmes, n'a pas amélioré la vie des femmes, mais a eu au contraire un effet négatif sur elles.

La raison principale de ce grave phénomène est que les planificateurs, en général des hommes – que ce soit les responsables des pays donateurs ou des pays bénéficiaires – ont été incapables de prendre en compte le fait que les femmes ont une double activité sociale, alors que les hommes n'en n'ont qu'une. Dans les sociétés de subsistance, il va de soi que les femmes

* « The adverse impact of development on women », in Irene Tinker & Michele Bo Bramsen (eds.), *Women and Word Development*, Washington, Overseas Development Council, 1976.

Irene Tinker est chef de programme à l'Office of International Science of the American Association for the Advancement of Science. Elle tente actuellement de constituer un réseau mondial de femmes ou d'hommes intéressés par le problème de l'impact inégal des programmes économiques sur les différents groupes sociaux, et a mis sur pied à cet effet une association d'intérêt public : EPOC (Equal Policy Center). Elle a été également co-fondatrice du Réseau des femmes de Washington qui a pour but d'établir des liens entre les nombreux groupes de femmes de Washington et les femmes qui ont des positions de plus en plus importantes au gouvernement, dans les organisations et les média.

ne mettent pas seulement au monde des enfants, mais qu'elles ont aussi des activités économiques indispensables pour la cellule familiale. Les sociétés industrielles occidentales ont choisi de glorifier le rôle maternel tout en dévaluant les fonctions économiques relatives à l'enfantement et aux charges domestiques, et en multipliant les obstacles au travail salarié pour les femmes. Acceptant ces stéréotypes, les théoriciens économistes occidentaux ont imprégné leurs étudiants, indigènes ou étrangers, du cliché que « la place des femmes est au foyer », les classifiant à tout jamais comme économiquement dépendantes. Ce faisant, ils se conformaient aux descriptions légales dans lesquelles les femmes sont définies sans équivoque comme mineures et dépendantes. Rien d'étonnant à ce que l'expansion de la « civilisation » occidentale, avec son image de la femme comme « mère-enfant », ait eu un impact négatif sur les sociétés de subsistance sexuellement plus égalitaires. La doctrine communiste exprime plutôt l'inverse : les femmes sont d'abord des agents économiques, ensuite des mères. Etant donné que la charge des enfants entrave leur travail, l'Etat pourvoit aux garderies ; mais on a fait très peu de choses en Union Soviétique ou en Europe de l'Est pour encourager les hommes à partager la responsabilité des enfants et du foyer. Cela laisse aux femmes deux occupations qui leur prennent beaucoup de temps : un travail à temps plein et les courses journalières, la cuisine, le ménage et la charge des enfants le soir. Il n'est pas étonnant que cela ait pour résultat une chute brutale de la natalité dans toute l'Europe de l'Est – accompagnée (tout du moins en Union Soviétique) par les signes d'une instabilité conjugale croissante et le nombre élevé de cas d'alcoolisme chez les hommes. Cependant, même dans ces sociétés, où, selon la doctrine, hommes et femmes sont censés être économiquement égaux, les statistiques montrent que les femmes occupent les emplois les moins prestigieux[1]. Il se pourrait que dans ces pays aussi les hommes « soustraient » les charges du foyer et des enfants des capacités des femmes à occuper des positions importantes. Quelle que soit l'explication il semble que les femmes soient doublement perdantes.

Les planificateurs du développement doivent commencer à reconnaître le double rôle des femmes et cesser de faire d'images mythiques stéréotypées le fondement de leurs plans de développement. Un premier pas serait de reconnaître les contributions économiques actuelles des femmes. Même cela est difficile. Les statistiques, « jeu de constructions sacré » des planificateurs, sont faites de ces mêmes hypothèses mythiques : a) « le travail » est exécuté pour de *l'argent*, et b) « le travail » n'existe que dans le secteur « moderne ». Ainsi, dans un document du Ministère du Travail américain, on déclare qu'en Afrique seulement 5 % de la population féminine travaille[2] ! Il est clair que cette affirmation est absurde pour un

1. Barbara W. Jancar, « Women Under Communism », in Jane S. Jaquette (Ed.) : *Women in Politics*, John Wiley & Sons, New-York, 1974, (pp. 217-242).

2. U.S. Congress, House of Representatives, Committee on Foreign Affairs, Subcommittee on International Organizations and Movements, « International Protection of Human Rights » (conférences d'août-décembre 1973), 93rd Congress, (p. 444).

continent où les femmes, d'après les rapports, font de 60 à 80 % des travaux des champs et travaillent jusqu'à 16 heures par jour pendant la saison des plantages[3]. L' « explication » donnée à ce chiffre de 5 % est que le travail agricole fait au sein de la famille n'est pas enregistré officiellement comme « travail ». Ne le sont pas non plus le travail du troc, les travaux ménagers, la charge des enfants, de nombreuses activités du secteur tertiaire et différents travaux sans statut. Et comme les statistiques ne montrent pas les femmes au travail, les planificateurs ne font pas de plans pour que les femmes travaillent. Trop souvent de nouveaux projets viennent bouleverser les activités exercées par les femmes ; mais au lieu que l'on fournisse des services ou une formation aux femmes, ce sont les idées reçues sur les rôles propres à chaque sexe qui font la loi, et ce sont les hommes qui reçoivent la nouvelle formation, les nouvelles graines ou de nouveaux prêts. L'écart s'agrandit.

Malheureusement, ce phénomène de dépendance accrue des femmes vis-à-vis des hommes n'est pas nouveau. Le processus s'est répété maintes et maintes fois, à chaque fois qu'une société se développait au-delà du simple niveau de subsistance et créait une civilisation exigeant une spécialisation fonctionnelle. Dans un ouvrage où elle commente l'affaiblissement de la position des femmes dans la Grèce et la Rome antiques, par exemple, Evelyne Sullerot a noté que « d'une manière générale ce sont souvent les périodes primitives de chaque civilisation qui offrent le moins de différences entre la situation des femmes et celle des hommes. Plus la civilisation s'affirme et s'affine, plus la situation de la femme accuse un retrait plus important par rapport à celle de l'homme [...] »[4]. May Ebihara a remarqué de pareilles « réductions » du statut des femmes dans le passé de l'Asie du Sud-Est. Elle relève qu'un visiteur chinois dans l'Empire Khmer d'Angkor au treizième siècle a rapporté que les femmes occupaient de nombreuses positions à la cour ; cependant en un siècle, à la suite de l'expansion de l'influence chinoise après la chute de l'empire Khmer, les femmes furent réduites à l'état de mineures légales de leur mari[5].

Historiquement, ces états bureaucratiques ont produit une société stratifiée dont les classes supérieures vivaient dans les villes. En conséquence, les femmes, coupées de leurs fonctions de productrices des aliments de première nécessité, devenaient de plus en plus dépendantes des hommes, d'autant plus que les hommes de la classe supérieure étaient maîtres de vastes revenus et adoptèrent généralement un style de vie plus fastueux. Les femmes perdirent leur base économique et la seule valeur qu'on leur reconnut fut l'enfantement et la fourniture de services sexuels.

3. Commission économique des Nations Unies pour l'Afrique : Women's Programme Unit, « The Integration of Women in African Development », Abidjan, Côte d'Ivoire, 1974.

4. Evelyne Sullerot, *La femme dans le monde moderne*, Hachette, 1970, p. 19.

5. May Ebihara, « Khmer Village Women in Cambodia », in Carolyn S. Matthiasson (Ed.) : *Many Sisters : Women in Cross-Cultural Perspective*, The Free Press, 1974 (pp. 305-348).

C'est ainsi qu'elles en vinrent à être de plus en plus « protégées » ou « recluses » – perçues comme des « joyaux », jouets pour les hommes ou moyen de perpétuer la lignée. Cependant, elles étaient alors également considérées – à juste titre – comme personnes à charge. Dans les sociétés de subsistance, dans lesquelles les femmes sont une marchandise économique, un homme paye une dot au père de la mariée pour acheter ses services ; dans les sociétés où les femmes ont perdu leur fonction économique, le processus d'échange est renversé, et la famille de la mariée paye le marié pour qu'il l'accepte.

Des études récentes sur les rôles des femmes dans les économies de subsistance font apparaître une panoplie de rôles traditionnels, à la fois économiques et familiaux, dont les structures, la plupart du temps, s'apparentent au servage plutôt qu'à une quelconque forme d'indépendance ou de dignité pour les femmes. Cependant ces études montrent que, quelle que fût la dureté de la vie des femmes, les plans de développement les ont rarement aidées. Bien au contraire, le développement a eu tendance à dresser des obstacles sur le chemin des femmes, qui les ont même souvent empêchées de garder le peu d'indépendance économique qu'elles avaient. Les lois et les coutumes destinées à protéger les femmes peuvent aussi leur nuire. L'instruction même peut agrandir l'écart entre les hommes et les femmes. Ceci ne veut pas dire que le développement n'aide jamais les femmes ; ce que nous voulons dire c'est que, *par rapport aux hommes,* la condition des femmes, pratiquement dans le monde entier, a régressé tandis que le développement progressait. Si seulement les planificateurs économiques voulaient bien examiner toutes les données anthropologiques récentes (comme celles connues de longue date), peut-être accepteraient-ils de reconnaître que les contributions des femmes à la production économique ont été et peuvent encore être importantes, et peut-être commenceraient-ils à élaborer des projets non seulement pour soutenir le travail des femmes mais aussi pour leur ouvrir la possibilité d'entrer comme agents à part entière dans le système économique moderne. Avec cet objectif à l'esprit, je vais maintenant passer en revue tous les faits qui montrent comment le développement a eu un impact négatif sur la productivité des femmes dans différents domaines.

Le changement dans les économies de subsistance.

Dans les économies de subsistance on assigne traditionnellement à chaque membre d'une famille des rôles qui sont essentiels à la survie de l'unité, que cette unité soit une petite famille « nucléaire » ou une famille élargie. Les hommes aussi bien que les femmes ont des fonctions doubles : les rôles familiaux sont intégrés aux rôles économiques. Tandis que dans n'importe quelle société donnée ces rôles sont généralement spécifiques à un sexe ou à l'autre, ils varient d'une culture à l'autre. Le changement

s'est traduit à peu près partout par une diminution de la part prise par les hommes dans l'élevage et l'éducation des enfants ou l'exécution des travaux ménagers. Puisque le développement vise en premier lieu l'activité économique et puisque c'est le rôle économique traditionnel des femmes qui a été ignoré, nous nous attacherons surtout à cette fonction et montrerons comment elle a évolué à la fois pour les hommes et pour les femmes.

Ester Boserup – dans son ouvrage décisif, *Women's Role in Economic Development* – a mis en relation la variation des rôles de chaque sexe dans l'agriculture avec les différents types d'agriculture. Dans l'agriculture de subsistance où la terre est abondante, l'essartage par le feu est la technique agricole typique ; en général les hommes débroussaillent la terre et les femmes font le plus gros des travaux des champs. Cette technique agricole est encore prédominante en Afrique mais on peut aussi la rencontrer dans de nombreuses parties de l'Asie et de l'Amérique Centrale et du Sud. Quand l'accroissement de la population limite la disponibilité de la terre, des animaux de trait sont importés pour augmenter la productivité avec l'utilisation de la charrue.

> « Et l'avènement de la charrue amène le plus souvent un changement radical des rôles propres à chaque sexe dans l'agriculture ; les hommes s'emparent du labourage même dans les régions où le sarclage avait été le travail des femmes. En même temps la quantité de sarclage qui doit être accomplie par les femmes peut diminuer sur les terres labourées avant le moment de semer et de planter, et les hommes comme les femmes peuvent fournir le nouveau travail qui consiste à récolter la nourriture des animaux et les nourrir. »[6]

A mesure qu'augmente la pression démographique sur les terres, on introduit un plus grand nombre de cultures nécessitant une main d'œuvre plus importante et on y travaille d'un bout à l'autre de l'année dans les champs irrigués. Les femmes sont ramenées aux champs – pour planter, sarcler et récolter aux côtés des hommes.

Outre leur rôle important dans l'agriculture, les femmes dans les économies de subsistance traditionnelles avaient encore beaucoup d'autres activités économiques – le filage, le tissage, puiser de l'eau, entretenir les potagers pour le marché, transformer et conserver les denrées de la propriété commune. En Asie du Sud-Est, les femmes raffinent le sucre de canne. En Afrique de l'Ouest, les femmes brassent la bière. Dans certaines parties du Mexique et ailleurs, les femmes font des poteries. Dans la plupart des pays les femmes tissent des étoffes et font des vêtements. Dans la plupart des civilisations les femmes vendent leurs denrées excédentaires sur les marchés locaux. Le profit tiré de ces activités appartient générale-

6. Ester Boserup, *Woman's Role in Economic Development*, George Allen and Unwin, Ltd., 1970 (p. 33).

ment aux femmes elles-mêmes. Ainsi, dans beaucoup d'endroits à travers le monde, elles sont reconnues pour leur savoir-faire commercial. Les femmes javanaises ont la réputation d'être économes, tandis que les hommes javanais se considèrent incapables de tenir une bourse. Au Nicaragua les femmes continuent de dominer les marchés traditionnels qui subviennent aux besoins des classes inférieures en dépit de la proximité de Super-Marchés modernes[7]. En Afrique de l'Ouest les femmes des marchés ont transformé leur force économique en puissance politique. Les femmes indoues et arabes, au contraire, sont rarement vues dans les marchés comme acheteurs et jamais comme vendeurs. Mais ces femmes viennent de sociétés qui sont depuis longtemps bureaucratisées et dans lesquelles les femmes ont perdu une partie de leur indépendance économique première.

L'érosion du rôle que les femmes jouaient dans les économies de subsistance commença sous le règne colonial. Certaines politiques avaient pour but d'améliorer ou de moderniser les systèmes agricoles ; en particulier, l'introduction du concept de la propriété privée et l'encouragement donné aux cultures destinées au marché favorisaient les hommes. Selon la coutume tribale les femmes qui cultivaient avaient un droit d'usage sur la terre. Les régimes coloniaux, passés et récents, se sont rarement sentis à l'aise face aux droits de tenure communaux et ont eu tendance à convertir les terres en propriétés privées ; ils ont ainsi dépossédé les femmes de certaines cultures, malgré les traditions locales, en reconnaissant les hommes comme les nouveaux propriétaires. Ceci est vrai pour les Chinois en Asie du Sud-Est et les Espagnols en Amérique Latine, aussi bien que pour les Européens en Asie et en Afrique. C'est ainsi que les femmes, cultivant toujours la terre mais ne la possédant plus, devinrent dépendantes de leur père et de leurs frères. Partout où les gouvernements coloniaux introduisaient des cultures pour le marché, on considéra celles-ci comme un travail d'hommes. La majeure partie des programmes de développement agricole était concentrée sur le perfectionnement de ces cultures. Pour encourager les hommes à prendre des emplois dans les plantations ou à faire pousser sur leur propre terre les cultures destinées à la vente, les gouvernants introduisaient souvent des impôts – forçant par là les hommes (qui étaient plus mobiles) à entrer dans l'économie d'échange moderne, pendant que les femmes (qui avaient la charge des enfants) restaient dans les zones rurales et par conséquent dans l'économie de subsistance. L'impossibilité de vendre et la perte du contrôle de la terre n'incitaient pas beaucoup les femmes à améliorer les cultures ou la terre dans les zones où elles continuaient à dominer le système agricole. De plus, l'accès aux secteurs modernes agricoles ou industriels a attiré les hommes loin de leurs foyers et souvent même de leur terre et a ainsi imposé aux femmes des tâches

7. Hildred Geertz, *The Javanese Family*, The Free Press, New York, 1961 ; et Margaret Hagen, « Notes on the Public Markets and Marketing System of Managua, Nicaragua », Instituto Centroamericano de Administración de Empresas, Managua, 1974.

supplémentaires qui étaient autrefois fournies par les hommes. Il n'est pas surprenant que la productivité ait baissé en même temps que progressait le « développement ».

Les agences de développement ont fait quelque effort pour redresser le courant, mais souvent, l'idée qu'elles se font du sexe des agriculteurs a mené à des résultats ridicules. En 1974, le Liberia décida d'encourager la culture du riz en rizière et fit venir une équipe de fermiers de Taiwan. Pour attirer les villageois aux séances de démonstration des techniques de plantation, le gouvernement offrit un salaire aux observateurs. Un grand nombre d'hommes en chômage participèrent à l'expérience pendant que les femmes continuaient leurs travaux dans les champs. Dans toute l'Afrique, les services de développement rural, modelés sur ceux des États Unis, n'ont que du personnel et une clientèle masculine : les coutumes empêchaient les femmes d'assister à des cours faits par des hommes, et les cours donnés par des femmes – surtout des cours d'économie domestique, de conserves alimentaires et de couture – n'avaient rien à voir avec leurs besoins. Les Coopératives, également, avaient tendance à supposer qu'un agriculteur ne peut être qu'un homme. C'est ainsi que les hommes avaient accès aux emprunts ou aux graines améliorées qu'ils utilisaient pour produire les cultures destinées au marché ; les femmes, dans le secteur de subsistance se heurtaient à un barrage ; elles ne pouvaient ni devenir membres des coopératives ni faire pousser les cultures monnayables.

C'est peut-être parce que la position économique des femmes en Afrique se détériorait rapidement qu'une activité oppositionnelle à ce courant se développa là-bas. Des femmes du Nigéria constituèrent des coopératives composées uniquement de femmes et demandèrent des emprunts pour acheter des pressoirs à huile perfectionnés pour le traitement de l'huile de palme. Sous la pression de groupes de femmes, le gouvernement du Kenya a révisé les réglementations des coopératives pour permettre aux femmes de devenir membres, et ensuite former des équipes de travail spéciales pouvant apprendre aux femmes les utilisations de ces nouvelles possibilités. Les femmes de Zambie apprirent la culture extensive des oignons qu'elles faisaient pousser entre les sillons de leurs cultures traditionnelles. Le résultat fut tel que les hommes demandèrent une assistance similaire ; l'entreprise tourna au vinaigre lorsque les femmes refusèrent de s'occuper des oignons des hommes, affirmant que ce n'était pas une obligation traditionnelle ! En Tanzanie le gouvernement encourage l'institution de villages Ujamaa où la terre est en propriété commune et où les travailleurs sont payés en fonction de l'effort fourni ; dans ces villages les femmes sont, pour la première fois, payées pour faire pousser des cultures de subsistance. Marjorie Mbilinyi écrit qu' « il n'est donc pas étonnant que les femmes soient les défenseurs les plus ardents de la politique rurale socialiste dans beaucoup de régions de Tanzanie. »[8]

8. Marjorie J. Mbilinyi, « Barriers to the Full Participation of Women in the Socialist Trans-

C'est aussi la façon même dont les agences de développement ont introduit les technologies nouvelles qui a contribué à saper les rôles traditionnels des femmes. Les petits outils tels que les pressoirs, les broyeurs ou coupoirs, ont en général été présentés aux hommes, même lorsque le travail auquel ils se substituaient était traditionnellement fait par les femmes. Au Kenya, les broyeurs de maïs, par exemple, font gagner sans aucun doute de nombreuses heures d'efforts manuels aux femmes – même si elles perdent aussi beaucoup de temps pour se rendre aux moulins. Mais pourquoi n'apprend-t-on pas à ces femmes à faire marcher ces broyeurs elles-mêmes ? Les pressoirs à huile au Nigéria, les machines qui fabriquent les tortillas au Mexique, celles qui traitent le sagou au Sarawak, sont aussi achetées et manipulées par des hommes – parce que les hommes seuls ont accès aux emprunts ou à l'argent[9]. Les stéréotypes selon lesquels les femmes ne peuvent pas maîtriser la technologie sont renforcés par le fait que l'analphabétisme est plus répandu parmi les femmes qui ne peuvent donc pas lire les modes d'emploi.

La technologie agricole a produit la « révolution verte » et a transformé les pratiques agricoles traditionnelles. La capitalisation élevée qu'entraîne l'achat des variétés de graines à haut rendement et des engrais a souvent poussé les cultivateurs à une organisation des récoltes plus efficace qui nécessite moins de main d'œuvre et augmente le chômage. Les planificateurs le savent et ont souvent essayé de créer des emplois de remplacement pour les *hommes*. Mais dans la plupart des économies basées sur la culture du riz ce sont les femmes qui font les récoltes. Dans une étude détaillée sur Java, par exemple, on remarquait qu'autrefois les femmes acceptaient de bas salaires pour planter, afin d'être payées en riz pour les travaux de récolte. De nos jours la récolte est faite par des équipes mobiles d'hommes qui utilisent la faux, outil plus efficace ; les femmes qui récoltaient avec des couteaux ont perdu leurs droits à la récolte et n'ont pas encore obtenu de salaires plus élevés pour le plantage[10].

L'amélioration des moyens de transport a eu des répercussions sur les marchés traditionnels aussi bien dans un sens positif que négatif. Au Mexique, par exemple, cela a fait monter la demande d'animaux en céramique produits par l'artisanat local et augmenté les revenus en milieu ru-

formation of Tanzania », communication à la conférence sur le Rôle des Femmes Rurales dans le Développement organisée par le Agricultural Development Council, Princeton, New Jersey, 1974.

9. Charlotte Stolmaker, « Examples of Stability and Change from Santa Maria Atzompa », communication à la Southwestern Anthropological Association Meeting, Tucson, Arizona, 1971 ; et Barbara E. Ward, « Women and Technology in Developing Countries », *Impact of Science on Society*, Vol. 20, n° 1, 1970. Décrivant les effets négatifs de la technologie, Beverley Chiñas remarque que « la technologie moderne importée par les étrangers introduit en même temps la préférence pour la main-d'œuvre masculine. » (Beverley Chiñas, « La participación femenina en el sistema educacional Venezolano », Documento técnico 2, Centro de Estudios Sociales con la Cooperación de AITEC, Caracas, 1975.)

10. Ann Stoler, « Land, Labor and Female Autonomy in a Javanese Village », manuscrit inédit, 1975.

ral. De même les étoffes manufacturées se sont répandues dans les plus petites villes, donnant la possibilité aux femmes de faire des vêtements sans avoir à tisser des étoffes. De plus, l'accès aux marchés a allégé la vie des femmes des zones rurales[11]. Mais par ailleurs, avec la modernisation des transports, beaucoup d'activités traditionnelles ont fait double emploi. De nouveaux marchés de produits manufacturés se sont ouverts et ont concurrencé l'artisanat local. Les marchands de villes éloignées s'emparent des marchés locaux et court-circuitent les fournisseurs traditionnels : les femmes marchandes des villages environnants. A Java, l'importation de Coca-Cola et de glaces d'Australie a détruit la manufacture locale de boissons non-alcoolisées et de glaces ; ces deux secteurs étaient aux mains des femmes. Au Sarawak, le traitement du sagou est passé des mains des femmes à celles d'hommes chinois lorsqu'il s'est fait par machine. Les entreprises des hommes ont également souffert de la concurrence que représentaient les firmes nationales ou internationales. Une étude de la politique gouvernementale à Zaria, dans le Nigéria, a montré que les petites entreprises dirigées par les hommes souffraient de carences fondamentales : elles manquaient en particulier d'eau, de lumière et de crédits – ce qui empêchait leur expansion ; en revanche, deux grandes fabriques locales de tabac et de textiles ont été activement soutenues par la politique gouvernementale[12]. En général, les planificateurs ont conscience de ces problèmes et essayent de faire passer en douceur la disparition des petites entreprises à la suite de l'industrialisation. Mais ce qu'ils ont oublié, c'est le sexe de l'entrepreneur, et ils n'ont donc essayé de fournir de nouveaux emplois *qu'aux hommes.*

Les changements dans le secteur moderne et l'instruction des femmes.

Le caractère élitiste de toute éducation ainsi que la sélection en faveur des hommes dans le monde entier signifie que les femmes des secteurs ruraux sont rarement alphabétisées. Cette lacune les empêche de pénétrer dans de nouveaux secteurs une fois que leurs rôles économiques traditionnels sont périmés. De plus, d'après les chiffres les plus récents de l'UNESCO, l'écart entre le nombre de femmes et d'hommes illettrés s'accroît. En Afrique (où l'analphabétisme est extrêmement élevé chez les deux sexes) sur dix femmes, neuf sont encore illettrées. En Asie, l'analphabétisme féminin va de 87 % en Inde à 52 % à Hong-Kong ; et même à Hong-Kong les femmes ont cinq fois plus de chances que les hommes d'être analphabètes. En général, plus le niveau d'instruction est élevé, moins il y a

11. Stolmaker, « Examples of Stability », op. cit., p. 23 ; et Ward, « Women and Technology », op. cit., (p. 96).

12. Dorothy Remy et John Weeks, « Employment, Occupation and Inequality in a Non-Industrialized City », in K. Wohlmuth (Ed.) : *Employment in Emerging Societies*, Praeger, New York, 1973.

de femmes. En Afrique, à peu près 20 à 30 % d'enfants du sexe féminin vont à l'école primaire, mais seulement 10 à 20 % des enfants de l'enseignement secondaire sont des filles[13]. En Asie du Sud, des 2,5 % de la population adulte qui continuent l'école après l'âge de quatorze ans, un cinquième à peu près sont des femmes. En Amérique Latine, en revanche, où le pourcentage d'adultes poursuivant des études supérieures varie de 2 à 10 %, pratiquement la moitié des étudiants sont des femmes[14]. Cependant, ces quelques femmes qui ont un niveau d'études supérieures restent limitées dans leurs choix par la conviction largement répandue que les hommes et les femmes ont des « sphères propres » dans la vie professionnelle et publique.

Dans les activités rurales traditionnelles, le manque d'instruction était un problème relativement moins grave. Mais les choses changent lorsque le secteur moderne envahit la sphère traditionnelle. Dans les marchés, par exemple, les femmes sont désavantagées parce qu'elles ne savent pas lire et ne connaissent pas les techniques modernes d'empaquetage. Le manque d'instruction limite encore plus les choix des femmes lorsqu'elles émigrent en ville. Lorsqu'elles suivent leur mari, elles ont la possibilité de poursuivre un artisanat domestique ou un petit commerce. Mais le commerce à petite échelle ne peut se faire que dans un cercle établi de clients et de nombreux déménagements peuvent détruire une affaire. Dans certains commerces tels que la confection les femmes sont en concurrence avec les hommes qui accèdent plus facilement aux crédits et par conséquent peuvent fournir une plus grande variété de tissus. Ces femmes sont fortement désavantagées par leur manque d'instruction. Dorothy Remy qui a étudié l'activité économique des femmes au Nigéria, disait à ce sujet que « sans exception, les femmes de [son] échantillon qui avaient eu la possibilité de gagner un revenu indépendant substantiel avaient toutes été à l'école primaire. Toutes ces femmes avaient appris à lire, écrire et parler un peu l'anglais. »[15]

Bien que l'indépendance économique des femmes mariées soit sévèrement limitée dans les villes des pays moins développés elles ont au moins des maris pour subvenir à leurs besoins ; la vie pour les femmes non mariées est plus difficile. Des enquêtes menées au Dahomey indiquent que 25 à 30 % des femmes habitant la ville vivent seules[16]. En Amérique Latine les jeunes femmes émigrent à la ville en plus grand nombre que les hommes,

13. Kenneth Little, *African Women in Towns : An Aspect of Africa's Social Revolution*, Cambridge University Press, Cambridge, 1973 (p. 30).

14. Boserup, *Woman's Role*, op. cit. (p. 121).

15. Dorothy Remy, « Underdevelopment and the Experience of Women : A Zaria Case Study », in Rayna Reiter (Ed.) : *Towards an Anthropology of Women*, Monthly Review Press, New York, 1975.

16. Margarita Dobert, « The Changing Status of Women in French Speaking Africa ; Two Examples : Dahomey and Guinea », manuscrit inédit, 1974.

et un certain nombre cherchent à gagner leur vie dans les services domestiques ou comme vendeuses ; cependant, le plus souvent, c'est la prostitution qui est le principal moyen de subsistance. D'autres femmes se contentent de petites activités marginales non comptabilisées dans l'économie. Elles achètent un paquet de cigarettes et les revendent une à une. Elles font la cuisine et colportent leur nourriture dans la rue. Bien que les émigrants mâles s'engagent également dans ce secteur informel, ils évoluent en général vers le « secteur moderne » où ils figurent dans les statistiques sur l'emploi. Cependant, les femmes, pour la plupart, continuent à travailler en marge et ne sont pas dénombrées, ces activités économiques échappant au mythique « produit national brut ».

Tout ceci n'est pas pour dire que l'éducation n'a pas rendu accessibles de nouvelles occupations pour les femmes, en particulier celles de la classe moyenne et supérieure. Dans la mesure où la plus grande partie des moyens d'éducation dans les pays colonialisés était aux mains des missionnaires qui attachaient un grand prix à l'instruction sans faire de différences entre les sexes, les filles ont pu accéder aux écoles. Dans de nombreux pays, les métiers d'infirmière et d'enseignant sont considérés comme des occupations féminines respectables. En fait, il existe plus de possibilités pour les femmes en tant qu'enseignantes, infirmières et médecins dans les sociétés où la ségrégation sexuelle continue et où les hommes sont limités dans leurs contacts avec les femmes, qu'il n'en existe dans les sociétés moins traditionnelles[17]. Cependant, à mesure que la ségrégation sexuelle devient moins rigide ce « marché » de l'emploi féminin devient moins exclusif, et le nombre des femmes employées dans ces secteurs diminue – fournissant encore un autre exemple de l'impact négatif du développement sur les femmes.

Dans les zones de l'Asie du Sud-Est où le commerce était traditionnellement le domaine des femmes, beaucoup de femmes ont gardé leur rôle d'entrepreneur, s'adaptant avec succès aux conditions modernes du marché. Au Ghana, le plus important producteur de marmelade est une femme. En Guinée et au Nigéria, les organisations de marchandes ont suffisamment de poids pour influer sur les décisions gouvernementales. A Jakharta les épouses des hauts fonctionnaires tiennent des magasins et fabriquent des bijoux. En Thailande plusieurs grands hôtels appartiennent à des femmes et sont gérés par elles. Aux Philippines, les femmes sont d'experts agents immobiliers, agents de change et femmes d'affaires ; le fait qu'un nombre plus élevé de femmes Philippines que d'hommes soit allé dans les écoles privées indique clairement l'estime dans laquelle on tient la capacité des femmes à apprendre et à gagner de l'argent[18].

17. Boserup, *Woman's Role*, op. cit.

18. Justin J. Green, « Philippine Women : Towards a Social Structural Theory of Female Status », communication à la Southwest Conference of the Association for Asian Studies, Denton, Texas, 1973.

Cependant, c'est seulement en situations de crise que les femmes sont en général admises par la société à poursuivre des activités économiques qui leur sont autrement interdites. Au Vietnam par exemple, les femmes étaient obligées de subvenir aux besoins de leur famille pendant toutes les années de guerre. Marilyn Hoskins a souligné qu'au Vietnam les femmes sont traditionnellement le pivot de la famille ; ainsi toute activité qui peut assurer la continuité de la famille ou améliorer son confort est socialement acceptable[19]. Les contes populaires qui mettent en scène des femmes Vietnamiennes héroïques avant la colonisation chinoise et française, ont sans aucun doute contribué à cette acceptation. On trouve une capacité similaire des femmes à répondre aux exigences modernes (plus rapidement que leurs maris) chez les émigrants Yéménites en Israël. Les hommes Yéménites, plus limités que les femmes par des rôles très circonscrits, éprouvent des difficultés à s'adapter à leur nouvel environnement, tandis que les femmes ont pu pénétrer dans le secteur économique moderne et, souvent, elles sont devenues la principale source de revenu de leur famille[20].

Ainsi l'instruction a en partie seulement contrecarré le phénomène historique typique des sociétés bureaucratiques anciennes aussi bien que des sociétés industrielles récentes – l'assignation des femmes au foyer. Les femmes qui réussirent à obtenir un niveau d'instruction supérieur pendant la période de colonisation pouvaient généralement trouver du travail aussi facilement que les hommes à cause de la carence de main-d'œuvre qualifiée et parce que la société elle-même était en état de transition politique et économique. Un facteur important permettant la participation des femmes à l'économie était l'existence d'une structure familiale d'appui dans laquelle les membres de la famille et les domestiques se chargeaient d'une partie des travaux ménagers et responsabilités familiales des femmes. Ainsi les femmes jouèrent un rôle important dans de nombreuses luttes nationalistes en Asie et en Afrique et on les récompensa de positions gouvernementales importantes lorsque ces pays devinrent indépendants. Les trois femmes qui sont actuellement [en 1976] premier ministre – en Inde, au Sri Lanka et dans la République Centrafricaine – ont un passé marqué par les activités politiques. En Amérique Latine, les femmes ont accédé à des activités comme le droit, la médecine et la médecine dentaire en plus grand nombre qu'aux Etats-Unis[21].

De nos jours, malheureusement, la situation est en train de changer. Il y a *moins* de femmes aux parlements ou dans les parties politiques qu'aux premiers jours de l'indépendance ; dans de nombreux pays les femmes qui

19. Marilyn Hoskins, « Vietnamese Women in a Changing Society : Their Roles and their Options », manuscrit inédit, 1973.

20. Yael Katzir, « Israeli Women in Development : The Case of Yemenite Jews in a Moshav », communication au AAAS Seminar on Women in Development, Mexico, Mexique, 1975.

21. Nora Scott Kinzer, « Destroying the Myth : The Porteña Professional », in Ruby R. Leavitt (Ed.) : *Women Cross-Culturally : Change and Challenge*, Mouton Press, La Haye, 1975.

ont un niveau qualifié ont des difficultés à trouver de bons emplois. Ces reculs reflètent ceux qu'ont connus les femmes aux Etats-Unis : un pourcentage plus élevé de femmes a obtenu des doctorats entre 1910 et 1920 qu'à aucune autre époque depuis, et dans les années trente plus de femmes que maintenant exerçaient des professions libérales ou de technicien. On a avancé plusieurs explications à cette tendance. Premièrement, au fur et à mesure que les possibilités d'éducation augmentent, un nombre plus élevé d'enfants venant de la classe moyenne va au collège, et les filles des familles de la classe moyenne sont en général plus limitées par le sens des convenances de leur famille que ne le sont les filles des classes supérieures. Deuxièmement, l'entrée des hommes dans les rangs de demandeurs d'emploi – en particulier les hommes de la classe moyenne qui pensent que les femmes doivent rester au foyer – augmente la compétition sur le marché de l'emploi et diminue les chances des femmes. Troisièmement, dans de nombreux pays qui ont récemment accédé à l'indépendance, les gouvernements sont de plus en plus sous la domination de l'armée ; tandis que les femmes qualifiées obtiennent quelquefois des postes haut placés dans la bureaucratie, elles n'en obtiennent en fait jamais et nulle part dans l'armée.

Les femmes qui ne travaillent pas – quel que soit leur niveau d'instruction – deviennent plus dépendantes de leur mari que celles qui ont un revenu. Bien qu'une femme dépendante peut avoir un meilleur statut aux yeux de son entourage à cause de l'emploi de son mari, nombreuses sont les femmes qui supportent mal l'autoritarisme accru qui découle des relations de dépendance. Joseph Gugler montre comment ce ressentiment a mené à une radicalisation des femmes en Afrique de l'Ouest[22]. En même temps, le fait d'être dispensées des travaux des champs pénibles, rend la dépendance et même la réclusion acceptables pour les femmes dans de nombreuses régions d'Asie et d'Afrique. Tandis que les femmes occidentales considèrent la réclusion, ou purdah, comme une forme extrême d'arriération, beaucoup de femmes des classes inférieures dans les sociétés bureaucratiques anciennes la perçoivent comme une amélioration de statut – une imitation des classes supérieures. On a depuis longtemps observé, dans les différentes castes de la hiérarchie indoue, ces changements de style de vie d'une classe pour imiter la classe supérieure. Ce processus est appelé « Sanskritisation ». Une étude sur le purdah au Bengladesh indique qu'il s'est renforcé depuis que ce pays est indépendant de la Grande Bretagne[23]. Au Nord du Nigéria, l'attitude des femmes Hausa vis-à-vis de la réclusion est influencée par la religion et la culture. L'exploitation agricole est assurée par les femmes Hausa de la secte animiste, qui

22. Joseph Gugler, « The Second Sex in Town », *Canadian Journal of African Studies*, Vol. 6, n° 2, 1972 (pp. 289-302).

23. Hanna Papanek, « Purdah : Separate Worlds and Symbolic Shelter », *Comparative Studies in Society and History*, Vol. 15, n° 3, 1973 (pp. 289-325).

tiennent à leur liberté de mouvement et ridiculisent les femmes Hausa musulmanes qui, de leur côté, semblent préférer la réclusion parce qu'elle réduit leur quantité de travail et augmente leur prestige. Néanmoins, on a remarqué que la réclusion a pour effet de séparer les sexes et d'accroître l'hostilité des femmes envers les hommes ; cette hostilité crée une sorte de solidarité féminine qui ne trouve pas d'exutoire dans l'activisme mais s'exprime, par exemple, dans les chansons paillardes. Chez les Hausa animistes, « les femmes jouent un rôle économique évident, rôle qui est reconnu par les hommes. » Le résultat est la solidarité sociale plutôt que la division des sexes[24].

Cette hostilité croissante entre hommes et femmes pourrait être responsable de l'augmentation étonnante des ménages qui ont une femme pour « chef ». Dans le monde entier, aujourd'hui, un ménage sur trois est de fait sous la responsabilité d'une femme. Aux Etats-Unis le chiffre effleure les 20 %, mais dans certaines parties d'Amérique Latine il atteint 50 % ; en Afrique, la fin de la polygamie légale a eu pour résultat que les secondes épouses sont considérées comme non-mariées. Le nombre de familles entretenues par une femme est aussi en expansion en Asie, parce que la protection coutumière fournie aux femmes divorcées et aux veuves par les pratiques familiales ancrées dans les religions traditionnelles est en train de s'effondrer. L'émigration – liée aux possibilités d'emploi – a aussi mené à l'augmentation des familles entretenues par une femme seule. En Afrique les hommes émigrent vers les mines, les plantations ou les villes. Le recensement fait au Kenya en 1969 montre qu'un tiers des ménages en milieu rural ont à leur tête une femme ; les estimations au Lesotho sont encore plus élevées. En Amérique Latine, en revanche, ce sont les femmes qui émigrent en premier ; elles vivent en squatter dans les quartiers pauvres de la ville et élèvent les enfants seules. Quelle qu'en soit la raison, les planificateurs persistent à garder une image stéréotypée de la famille entretenue par un homme ; cette définition de la famille renforce l'idée que seuls les hommes s'engagent dans une activité économique, ce qui mène à une planification injuste.

Les lois modernes et les coutumes contribuent à la diffusion des unités domestiques qui sont à la seule charge des femmes. La plupart des Etats africains ont adopté des lois qui font de la monogamie la seule forme légale de mariage. Les secondes épouses, qui continuent bien sûr d'exister, deviennent des « maîtresses » et perdent la protection qui leur était accordée par le droit coutumier. Alors que les femmes africaines occidentalisées défendent la nécessité de la monogamie, les femmes qui vendent dans les marchés manifestent souvent leur préférence pour la polygamie. Une enquête faite en Côte d'Ivoire dans les années soixante révélait que 85 % des femmes se prononçaient en faveur de la polygamie ! Selon Margarita

24. Jerome H. Barkow, « Hausa Women and Islam », *Canadian Journal of African Studies*, Vol. 6, n° 2, 1972, (pp. 317-328).

Dobert, ces femmes pensent que « dans un mariage monogame le pouvoir échoit à l'homme en tant que chef de famille tandis qu'auparavant hommes et femmes devaient s'en remettre au chef de la lignée ». De plus, les épouses partageaient la charge des travaux ménagers et de la cuisine ; une femme pouvait s'absenter pour son commerce pendant qu'une autre restait à la maison pour faire les travaux du ménage[25]. Selon les lois occidentales, la principale fonction des femmes est d'élever les enfants ; les lois les définissent comme dépendantes sous l'angle de la propriété et leur accordent généralement la garde des enfants lors d'un divorce. La modernisation a eu pour effet d'enlever aux femmes leurs rôles économiques tout en leur imposant l'entretien financier des enfants. Des religions anciennes comme le christianisme et la religion indoue ont évité ce problème en interdisant le divorce ; l'islam et l'animisme africain permettaient le divorce mais exigeaient des hommes qu'ils assument l'élevage des enfants. En dispensant les hommes de la prise en charge de leurs enfants en cas de divorce, une législation récente a imposé aux femmes du Kenya un fardeau oppressif[26].

Les responsabilités familiales des femmes tendent aussi à s'accroître en Union Soviétique. Là les femmes sont intégrées dans l'économie, quoique dans des emplois de niveau inférieur, mais leurs maris ne partagent pas les travaux du ménage et les charges familiales. Les femmes ne rejettent pas seulement le mariage, mais aussi l'enfantement. Il était intéressant d'entendre les fonctionnaires Roumains, lors de la conférence des Nations-Unies sur la démographie tenue à Bucarest en Août 1974, remarquer que la baisse de la natalité dans leur pays pourrait bien avoir pour effet de pousser les hommes à partager les travaux ménagers !

Il n'y a pas de relation évidente entre les types de familles et le fait que les femmes travaillent ou non. Les familles entretenues par une femme sont en général plus pauvres. Dans la plupart des pays les femmes ont un faible niveau d'instruction et se rabattent sur des emplois marginaux dans le secteur moderne ou en-dehors. Aux États-Unis, les femmes divorcées sont en général obligées de s'adapter à un niveau de vie réduit presque de moitié ; la plupart ne trouvent du travail qu'au bas de l'échelle et reçoivent des pensions insuffisantes. A une certaine époque on pensait que la famille nucléaire serait le prototype du monde moderne. Les femmes aux Etats-Unis se plaignent maintenant des restrictions de la famille nucléaire, du moins là où les partenaires ne sont pas égaux. Pourtant, en observant les conditions de vie des femmes asiatiques, on a plusieurs fois soutenu que la famille nucléaire était la première base d'affranchissement de la domination patriarcale des familles élargies. En Amérique

25. Dobert, « The Changing Status of Women », op. cit. (p. 7).

26. Audrey Wipper, « The Roles of African Women : Past, Present and Future », *Canadian Journal of African Studies*, Vol. 6, n° 2, 1972.

Latine, en revanche, on a suggéré que le réseau parental qui caractérise les familles élargies traditionnelles accordait en fait une plus grande égalité aux femmes à cause du partage des obligations et des devoirs dans la famille.

En Chine, la structure de la famille élargie traditionnelle a maintes fois fait l'objet des attaques gouvernementales, sans doute à cause de ses rapports historiques avec les formes élitistes de gouvernement bureaucratique. Tous les travaux pénibles sont maintenant censés être partagés à tous les niveaux de la société ; les étudiants et les fonctionnaires du parti, en particulier, doivent travailler périodiquement dans les exploitations agricoles ou participer aux travaux publics de grande envergure. Les publications officielles se félicitent de l'égalité sociale, mais comme toujours les chefs militaires et bureaucratiques sont presque tous des hommes[27]. Même la femme Chinoise la plus influente actuellement [en 1976] – Chiang-Ching, la femme de Mao-Tsé-Tung – agit sur la périphérie[28]. Ceux qui ont récemment visité la Chine ont été impressionnés par les efforts déployés pour réaliser l'égalité entre hommes et femmes. Pourtant, même les délégués Chinois aux Nations-Unies (Commission sur le Statut des Femmes) reconnaissent que les hommes dans les parties reculées du pays n'ont pas encore compris que les femmes doivent être traitées comme leurs égales.

Conclusion.

Dans les économies de subsistance, le processus du développement a eu tendance à restreindre l'indépendance économique des femmes au fur et à mesure que leurs occupations traditionnelles ont été supplantées par l'introduction de nouvelles technologies. Parce que l'occident exporte, en même temps que son aide technique, ses stéréotypes des rôles et occupations appropriés pour les femmes, la modernisation augmente constamment la distance entre la capacité des hommes et des femmes à faire face au monde moderne. Les élites des pays en voie de développement sont imprégnées des valeurs des classes moyennes occidentales qui relèguent les femmes à une place de subordonnée – ces valeurs étant souvent transmises par les systèmes bureaucratiques du monde industriel qui renforcent ces stéréotypes dans leurs propres sociétés.

Dans le monde « moderne » développé, les femmes continuent à se heurter aux barrages économiques tout en se voyant imposer des charges familiales de plus en plus importantes. Le curieux contraste entre cette

27. Joyce K. Kallgren, « Enhancing the Role of Women in Developing Countries », U.S. Agency for International Development, 1973.

28. Rozne Witke, « Women in The People's Republic of China », communication à la Wingspread Conference on American Perspectives, Racine, Wisconsin, 25 juin, 1974.

réalité et l'idéal occidental de « l'égalité pour tous » a rendu les femmes de plus en plus conscientes de cette injustice. Au lieu d'accepter docilement leur sort, les femmes deviennent de plus en plus hostiles, abandonnant le mariage et acceptant les doubles charges du travail et de la famille sans le fardeau supplémentaire du mari. Les planificateurs doivent non seulement prendre en considération et soutenir les activités économiques des femmes mais doivent aussi trouver les moyens de restreindre le travail ménager et celui de l'élevage des enfants. Il faut égaliser les rôles attribués à chaque sexe, ce qui signifie que les hommes doivent, aussi bien que les femmes, accepter les doubles charges du travail et de la famille.

L'après-guerre a connu une période de grand optimisme sur la capacité du monde à évoluer au rythme du développement économique. De nos jours le développement apparaît comme un concept beaucoup plus insaisissable qu'on ne l'avait cru auparavant. Même là où les pays sont en mesure de s'enorgueillir de la progression de leur produit national brut face à la croissance de la population, on doit reconnaître que les approches passées du développement à l'occidentale ont contribué à rendre les riches plus riches et les pauvres plus pauvres, aussi bien à l'intérieur des pays qu'entre les pays. Non seulement les femmes, mais les pauvres en général ont été exclus.

Il n'est pas surprenant que beaucoup d'économistes cherchent à trouver d'autres voies pour le développement, et s'intéressent de plus en plus aux expériences de pays non-occidentaux tels que la Chine et l'Union Soviétique. Pourtant, en ce qui concerne leur impact sur les femmes, ces modèles non-occidentaux ne sont pas plus satisfaisants ; dans un sens ils font doublement erreur, car tout en minimisant les rôles nourriciers des femmes en faveur de leurs rôles économiques, ils ne leur permettent l'accès qu'aux rôles économiques et politiques les moins importants. Il est évident que ces modèles – quel que soit l'effet de la politique adoptée vis-à-vis des femmes dans leurs propres pays – ne peuvent et ne devraient pas être exportés sans un effort d'adaptation important, car ils risquent tout autant de saper certains rôles traditionnels des femmes en affaiblissant leur position. Ce qu'il faut donc ce n'est pas un modèle importé mais plutôt une adaptation à chaque société des buts du développement – adaptation qui assurerait des avantages aux femmes aussi bien qu'aux hommes.

Traduit de l'américain par Marie-José Thiel.

Résumé

Irene Tinker : « Le développement contre les femmes. »

Cet article montre comment les programmes de développement dans les pays du Tiers-Monde ont accru l'écart socio-économique entre hommes et femmes ; au lieu d'améliorer la vie des femmes, ils leur ont au contraire retiré presque partout les quelques moyens d'indépendance ou le peu de pouvoir dont elles disposaient. Les planificateurs occidentaux exportent, en même temps que leurs techniques, leurs stéréotypes des rôles sexuels, selon lesquels seuls les hommes sont reconnus comme agents économiques ; ainsi, lorsqu'ils interviennent pour moderniser les secteurs économiques traditionnellement aux mains des femmes, c'est pour les leur retirer et les transférer aux hommes. Le « développement », c'est pour les hommes, et cela consiste souvent à retirer le pain de la bouche des femmes.

Abstract

Irene Tinker : « The adverse impact of development on women. »

This paper shows how the « development » programs applied to the Third World have increased the socio-economic gap between men and women ; instead of bettering women's lives, they have taken away from women, almost everywhere, the few means to economic independence they might have previously had. Western planners export together, with their technology, their stereotypes of sex-roles, according to which only men are economic agents. Thus when they intervene to modernize economic sectors traditionally in the hands of women, it is to push the women out of these and give them over to the men. Development is for men only and often consists of taking the bread out of women's mouths.

THEMES RETENUS POUR LES PROCHAINS NUMÉROS.
ENVOYEZ-NOUS VOS TEXTES.

- **La « crise » du féminisme... ?**
- **Féminisme et mouvements régionalistes.**
- **Féminisme et luttes de libération nationale.**
- **Sexisme et racisme.**
- **Rapport entre sexualité et hétérosexualité.**

Il était une fois... en France :

CANDIDATE FÉMINISTE EN CORSE EN 1978

Quand *Choisir* a décidé, un peu en catastrophe, il est vrai, de présenter des candidates aux élections législatives de Mars 78, j'ai décidé de me présenter et de le faire en Corse.

Pourquoi ? et pourquoi en Corse ?

Je faisais partie de *Choisir* depuis assez peu de temps ; j'avais suivi le procès de Bobigny et j'avais été séduite par leur exposition présentée à Beaubourg, peut-être justement à cause de certaines de ses maladresses dans la présentation et l'ordonnance générale qui contrastait avec d'autres, trop déshumanisées, de professionnels. J'allai au local, rue Rambuteau, où je fus très bien reçue ; c'était l'époque où se mettait en place le « Programme commun des femmes » ; l'une des directrices de la publication me commanda un article ; elle me parla des élections ; elle se présentait, je décidai d'en faire autant. Je dois avouer que je n'avais rigoureusement aucune compétence dans le domaine politique, comme la plupart des autres, du reste.

Si je choisis la Corse, c'est d'abord parce que j'y habite, par choix et par goût et aussi, parce qu'étant grand'mère, et portant un nom corse, j'étais l'intersection possible pour une femme : j'étais apparemment crédible. Et puis je m'étais dit aussi que si des candidates féministes me semblaient indispensables pour donner la parole aux femmes, cela était encore plus vrai dans une région méditerranéenne, insulaire de surcroît. Je pensais me présenter à Corte : capitale corse sous Paoli, mais, empêchée par des difficultés dont je parlerai plus loin, j'optai pour Ajaccio. Certains y ont vu une provocation, moi, j'en ai fait un symbole : si une féministe se présentait dans le fief bonapartiste et obtenait quelques voix, c'était l'espoir que quelque chose pouvait changer dans l'île. Cela n'a pas été facile de me présenter. Qu'on ne croie pas que je

n'ai pas subi de pressions de toutes sortes pour me dissuader et m'engager à « rester tranquille » : être féministe, personne n'est contre à condition que ce soit la femme ou la fille ou la mère de l'autre qui le soit, pas la sienne.

Les difficultés ont commencé pour moi avant même la campagne électorale, au moment où, ayant décidé de me présenter, j'ai cherché une suppléante. J'ai contacté les adhérentes de *Choisir* dont j'avais la liste : dix en tout. Résidant en Haute Corse, j'allai trouver les adhérentes de Corte en premier. D'abord, difficulté pour les trouver car elles avaient comme adresse des boîtes postales ou des lieux de travail et leur nom de jeune fille, alors qu'elles étaient connues sous celui de leur mari. Rendez-vous a enfin été pris avec elles et, comme dans un mauvais feuilleton sur la guerre clandestine, j'ai été embarquée dans une voiture devant le lycée ; elles se rendaient à la poste, moi aussi. Je les attendis dans leur voiture ; surprises de me retrouver après leur halte aux P et T, elles me conduisirent en ville et s'arrêtèrent devant une boucherie : elles refusaient de se présenter avec moi comme suppléantes et me firent comprendre qu'elles préféreraient ne plus me voir. Ayant moi aussi des courses à faire, j'entrai donc à leur suite dans la boucherie mais – O surprise ! personne ne m'y reconnaît plus. Etonnée d'un tel accueil, mais lente à comprendre, je l'ai mis sur le compte du fait qu'une de ces femmes était battue et avait peur. Je me suis tournée vers les adhérentes d'Ajaccio : je dois préciser, à ce propos, que les femmes de Corte m'ont bien fait remarquer qu'elles étaient *abonnées* à *Choisir* mais non pas *adhérentes* : la nuance, en effet, est de taille, et j'étais priée de ne pas confondre. A Ajaccio, toutes les réponses à mes lettres ont été négatives : personne ne pouvait être suppléante ; les raisons invoquées sentaient bien le prétexte : âge, difficultés familiales, travail, éloignement. L'une me précisa même que *Choisir* n'était composé que de lesbiennes, qu'elle ne voulait rien avoir de commun avec nous et qu'elle allait démissionner... Personne ne voulait, mais on m'aiderait.

Pendant ce temps, j'avais pensé me présenter à Nice, espérant atteindre par ce biais certaines femmes corses votant dans l'île ; mais la suppléante éventuelle ne se décidait pas et je « montai » à Paris pour participer au week-end de formation des 18 et 19 février ; j'étais la seule à ne pas avoir de suppléante et ma candidature ne pouvait être déposée. Ma fille aînée me proposa alors d'être ma suppléante et grâce à elle j'ai pu déposer notre candidature à la préfecture d'Ajaccio. Je passe sur les diverses péripéties qui ont fait que j'ai dû attendre le dimanche 19 février, 16 heures, pour être sûre du dépôt officiel de ma candidature. Je partis de Paris le mardi 21 février, bourrée d'adresses données par les supporters de *Choisir*-Paris, qui, n'ayant « rien à refuser à Me Halimi » me fournirent les adresses de cousins d'Ajaccio qui se feraient un plaisir de m'aider, de me « voiturer » ; on m'indiqua même où me fournir un garde du corps armé de 2 pistolets, mais je rétorquai qu'un armé de 4 revolvers, ça ferait plus sérieux ; et je m'embarquai, pleine d'espoir : j'allais avoir le temps de méditer à loisir sur les subtilités de l'hospitalité corse.

L'un des avantages de faire une campagne électorale c'est de permettre d'établir des contacts qu'on n'aurait jamais pu avoir autrement, dans la vie courante ; c'est ainsi que j'allais apprendre à connaître les représentants de l'administration, des médias, des mouvements féministes, autonomistes, des femmes elles-mêmes, des camarades de *Choisir*.

Avec l'Administration, les difficultés commençaient dès le lendemain, mercredi 22, où j'étais convoquée à la préfecture, au bureau des élections. Quand je me présentai et demandai le pourquoi de cette convocation, le responsable du bureau me dit : « pour voir votre tête » ; et comme je restais sans voix, il me précisa qu' « on s'est demandé si vous n'étiez pas folle ». Apparemment rassuré sur ce point, il me conseille d'aller à la Mairie. Là au bureau des élections, je tombe sur trois ou quatre employés occupés à recenser les procurations de vote, et dont le sourire se fige instantanément

lorsque je leur fais remarquer qu'aucun panneau électoral n'est prévu pour moi d'après ce que je viens d'observer à la porte de la Mairie et que j'aimerais bien en avoir un. Ils me dirent d'un ton protecteur qu' « on y penserait » ; je répliquai que c'était légal et qu'ils feraient bien d'y penser rapidement. Ensuite je me suis rendue au bureau du Maire : là, blocage complet. Le maire est en conférence, son adjoint absent. Un brave homme se jette devant la porte, les bras en croix, un autre surgit de je ne sais où ; d'autres arrivent en courant de toutes les portes possibles. Quand je demandai à qui m'adresser pour obtenir des salles neutres pour parler, on me dit que je n'avais qu'à louer (8 000 F.) le chapiteau, qu'aucun texte légal ne prévoyait de salle pour les candidats et que chacun se débrouillait : ce qui était totalement faux, une tentative pour me décourager ; mais comme je persistais, on me fournit la semaine suivante 3 préaux d'école, dans les quartiers les plus excentriques d'Ajaccio, l'un aux Salines dans un quartier très pauvre, pendant qu'à 500 mètres de là le chapiteau était loué par le candidat d'un parti plus fortuné, lequel pouvait s'offrir le luxe d'aller chercher ses supporters chez eux, en voitures. L'autre préau, à l'autre bout de la ville, au groupe scolaire Miot, construit en préfabriqué et croulant de vétusté : ces deux préaux situés en plein air, bien évidemment. Le troisième endroit était le seul couvert : le restaurant scolaire de Saint-Jean.

Pour chacun de ces préaux j'ai dû faire 5 démarches – officielles et obligatoires pour moi toute seule – à ce que j'ai cru comprendre :

1) aller chercher les imprimés à la mairie ;

2) les porter, après les avoir remplis, au directeur de l'école concernée pour qu'il les complète et les signe ;

3) les porter à l'Inspection d'Académie pour les faire contresigner ;

4) les reprendre pour les signer moi-même ;

5) les reporter à la mairie pour les faire signer par le maire dont les services se chargent de les faire parvenir aux intéressés.

Inutile de préciser que ces démarches, j'ai dû les faire seule et à pied ou en autobus ce qui m'a permis de constater la grande fréquence et la facilité d'accès des transports en commun réservés aux quartiers pauvres de la ville : passages toutes les demi-heures, arrêts mal signalés... C'est une école qui ferait du bien aux autres candidats aux élections, lesquels ne se promènent qu'avec une escorte souriante et musclée, saluent, serrent des mains et remontent dans leurs longues automobiles.

« Vous ne savez pas, madame, qu'ici quand on veut faire de la politique, il faut faire partie des clans ? » Oui, mais moi je ne fais partie d'aucun clan et n'aurai jamais de ces boutiques de recrutement qui fleurissent partout en ville ; ces boutiques sont des permanences – une ou deux dans chaque quartier – établies à ce qu'il m'a semblé dans d'anciens commerces ; couvertes d'affiches, de slogans, elles vendent des brochures édifiantes sur la vie et l'action de leur candidat : c'est la « légende dorée » revue et corrigée par la pub ; l'un se fait photographier avec ses enfants dans les bras ; l'autre a le drapeau en écharpe ; on les voit en compagnie d'une personnalité souriante ; le bonapartiste est à l'ombre du petit grand'homme et le fameux chapeau n'est pas loin. Ce ne sont là que les boutiques officielles ; mais il y a les cafés, réservés à tel ou tel clan et où l'on offre, en sous-main, à ses « clients » des montres en gros sous la rubrique « cadeaux d'entreprise » ; il y a aussi les équipes volantes qui parcourent les hôpitaux, se faisant passer pour des visiteurs sociaux : ils offrent un peu d'argent aux petites vieilles qui signent le « reçu » : en fait, une procuration de vote ; qui saoûlent les vieillards, même les alcooliques en cure de désintoxication et qui risquent d'en crever. Il y a aussi les équipes de dissuasion qui se promènent le long des trottoirs, non loin des panneaux électoraux, toujours par groupes de deux ou trois, avec la démarche et le teint d'anciens baroudeurs.

Parlons-en un peu de ces panneaux ; grâce à l'intervention de G. Halimi, qui avait été obligée d'en parler sur l'antenne, j'en ai eu un, malgré tout ; le 6ème : il était tou-

jours recouvert par l'affiche d'un autre, toujours le même : M. Bozzi. N'ayant pas d'afficheurs patentés, mes affiches – on verra plus loin dans quelles conditions je les ai reçues – étaient collées le soir par deux jeunes femmes aidées d'un jeune homme judoka : la précision à son importance ; il a donné du crédit à ma démarche, sa « virilité » ne pouvant être suspectée. Aucune affiche n'est restée plus de 10 minutes. J'ai écrit au procureur de la république pour lui signaler cette infraction sur la loi d'affichage en période électorale : toute affiche officielle, posée sur mon panneau officiel, se trouvait recouverte par celle de M. Bozzi et cela, même à la porte de la mairie. J'ai dû faire établir un constat par huissier. J'ai transmis le double de ces pièces au Maire et au Préfet. Trois semaines après les élections, le gendarme du village est venu me signifier que le procureur estimait qu'il n'y avait pas lieu de recevoir ma plainte, ni donc de poursuivre... M. Bozzi avait gagné les élections.

Ce ne sera pas la seule fois où les officiels en prendront à leur aise avec une femme candidate : on m'avait déjà convoquée la première semaine à la préfecture pour « voir ma tête ». Voilà qu'on me reconvoque de nouveau la seconde semaine. Quand j'arrive, personne n'est au courant, le responsable n'est pas là, on ne sait pas où il est, je n'ai qu'à attendre... Alors je me mets à hurler et j'ameute toutes les secrétaires qui sortent apeurées : qui ose élever la voix dans ce sacro-saint bureau de M. le Responsable du bureau des élections ? Je leur demande si cette façon cavalière de me convoquer, puis de me faire poireauter est pratiquée aussi envers les autres candidats ou si ce ne serait pas parce que je suis une femme ? Dans les deux minutes qui suivent, on a enfin trouvé la réponse : c'est au bureau des élections du rez-de-chaussée que je dois aller. Là, dans une grande pièce, des femmes procèdent à la mise sous enveloppe des professions de foi des candidats. Ces « professions de foi » sont une sorte de résumé de la ligne générale de pensée du futur député et doivent être envoyées à chaque électeur. J'apprendrai par la suite que l'envoi des miennes a été fantaisiste. Un homme, le seul, chargé apparemment de « diriger » (!) les opérations m'interpelle à la cantonade : « Ah ! vous voilà ! vous ! où est-ce que vous étiez ? » Je lui réponds que je n'admets pas sa façon de me parler, doublement impolie puisqu'elle s'adresse à une candidate députée ; je lui précise que cela m'étonnerait qu'il emploie le même ton avec les autres candidats. Silence gêné de ces dames qui baissent la tête dans leurs enveloppes, certaines se risquant malgré tout à lever le nez, étonnées que je réponde au « chef ». Il s'agissait de reprendre les bulletins de vote en surnombre, Ajaccio étant équipée de machines à voter. Le lendemain quand mon mari ira chercher les paquets, ce Monsieur sera tout aimable, refusant même, dans un geste magnanime, de lire l'autorisation écrite dont je l'avais muni. En attendant, agacée par l'attitude de ce sous-fifre, je demande à voir le préfet ; devant mon air décidé, le chef de cabinet me reçoit quelques minutes plus tard ; je le mets au courant de l'attitude de son employé ; il me fait ses excuses, me fait remarquer que lui, est courtois – « mais, moi aussi, monsieur » – et insiste sur le fait qu'il a une stagiaire de l'ENA dans son bureau. Je n'ai jamais compris ce qu'il voulait prouver par là. En tous cas, cela semble faire du bien aux dames secrétaires qui jubilent : ça les venge, on dirait.

Mais, dira-t-on, et la presse ? Vous auriez dû vous appuyer sur la presse. Normalement les journaux sont trop heureux de parler des élections. La presse locale a – un peu – parlé de moi ; avant mon arrivée déjà, avant même les Renseignements Généraux qui m'attendaient à l'aéroport, les journaux avaient titré : une candidate féministe à Ajaccio, se demandant du reste qui elle pouvait bien être. *Nice-Matin* avait même déformé mon nom de jeune fille, ILIOU, pour en faire un nom à consonnance « bizarre », laissant entendre que je devais être d'une origine quelque peu inavouable. Et oui, le Finistère, vous connaissez ? Bref, j'envoyai immédiatement aux journaux locaux une lettre me présentant ; seul *Le Provençal-Corse* en tira un article avec photo mais aucun ne la publia. Je donnai une conférence de presse : *Nice-Matin* et le *Journal de la Corse ; Le Provençal* ne vint pas, trouvant sans doute qu'il en avait assez

fait. Quant à *Kyrn,* l'hebdomadaire à la pointe de l'actualité corse, il a parlé de la candidate écologiste de Bastia mais ne m'a jamais accordé la moindre petite ligne. Dès la première minute, le journaliste de *Nice-Matin,* un jeune homme, donna le ton : « Quel est le féminin de turlupin, déjà ? » A la fin de l'entretien, ils étaient plus féministes que moi, bien sûr, et se confessaient, racontaient la vie de leur mère. J'en entendrai de ces biographies, revues et corrigées par les fils et les petits-fils ; certains ajoutant que, dans ce temps là, les femmes commandaient mais savaient rester à leur place...

Moi, je n'ai jamais su, c'est pourquoi je continuai à alerter les journaux. J'envoyai une « lettre ouverte aux candidats », leur demandant, au nom du pluralisme électoral, de m'aider à me faire entendre. Seul *Le Provençal* en passa une partie. A *Nice-Matin,* obstruction systématique et déformation de mes propos ; les journaux autonomistes, *Arriti* et autres : le silence ; *Le Nouvel Obs., le Monde :* silence ; *Libération*, appelé à l'aide, m'envoya une jeune femme, Anne V., pour assister à ma première réunion publique, mais elle préféra se rendre à une réunion du P.S. : il est vrai qu'elle se déroulait sous le chapiteau, avec musique et flons-flons. *Le Matin* m'annonça un journaliste : il a changé d'avis. Comme changera d'avis, plus tard, Patricia C. d'*Antenne 2* qui m'avait contactée pour faire un reportage sur les élections en Corse mais qu'on a dû orienter vers d'autres travaux. La télé régionale me refusa un temps d'antenne, même aux actualités régionales, car *Choisir* n'avait pas le nombre de 75 candidates obligatoire pour avoir le droit de s'exprimer. Elle passa, à peine, la date de mes réunions ; la radio corse elle aussi, me fut interdite. La seule journaliste qui m'écouta avec sympathie fut une journaliste suédoise : il paraît que là-bas on a parlé de nous...

J'ai donc dû distribuer moi-même mes tracts avec ma fille venue me seconder la seconde semaine, au marché, à la sortie des super-marchés, dans les boîtes à lettres, dans la rue. J'aurais dû me transformer en femme-sandwich. Le dernier samedi et le dimanche, mon mari a collé une affiche sur le coffre de *notre* voiture avec mon nom et la bande rouge : *Choisir – la cause des femmes.* Je crois bien que lui aussi, hostile qu'il était au début, avait été touché par mon acharnement à me battre seule.

Comment « seule » ? Et les autres femmes de *Choisir,* où étaient-elles donc ? J'avais décidé de me présenter à Ajaccio parce que, comme je l'ai dit plus haut, quelques femmes devaient m'aider ; en fait, une seule, la plus âgée, Antoinette B., ne m'a jamais abandonnée et m'a accompagnée à toutes les réunions ; elle a dit à ma fille qu'elle avait attendu, toute sa vie, qu'une femme ose parler et ne se contente plus de baisser la tête. Les autres ? Celle qui devait me recevoir m'a logée le premier soir puis ne m'a pas proposé de rester : il est vrai qu'elle habitait un quartier excentrique. Je me vis confiée à Emilie C., celle qui, sur la pression d'une tante de Paris, avait fait les démarches pour déposer ma candidature à la préfecture. Je l'attendais, me l'imaginant souriante et aimable, et la remerciai de la peine qu'elle avait prise, mais, visage fermé, elle me signifia qu'elle ne voulait plus rien avoir à faire avec moi ; elle m'emmena en ville et me largua dans une petite rue : c'était le coup de Corte qui recommençait et ça devenait une habitude. C'est comme ça que je passai toute ma campagne électorale à Ajaccio, logée à l'hôtel Napoléon – Ô ironie – et que je payai de mes deniers ma chambre et mon repas quotidien ; l'hospitalité n'a pas cours en période électorale ; si, j'ai eu droit à un verre d'eau chez une sympathisante pendant qu'elle mangeait devant moi, avec son mari... Il est vrai que j'ai eu le droit aussi de lui garder son bébé, un matin où la nourrice était malade.

D'où venaient les tracts et affiches ? Le bureau national de *Choisir* a fourni à chaque candidate les affiches officielles c'est-à-dire munies de la mention « vu, le candidat », deux sortes : l'une jaune, toute en texte, exposant en quelques lignes le programme de *Choisir* ; l'autre portant la photo de la candidate, ses nom et qualités et les nom et qualités de la suppléante avec une phrase de G. Halimi. J'en avais, quant

à moi, 150 kilos ; arrivées à Ajaccio, elles furent renvoyées à mon village par un imbécile zélé. Les tracts, professions de foi, bulletins de vote avaient été envoyés par avion et je devais les réceptionner et remettre ces documents à la préfecture avant 18 heures. Mais je n'avais pas compté avec l'événement national : le match de football de Bastia. Pas de camionnette libre en ville, pas de chauffeur. A l'aéroport, personne ne voulait me renseigner, ni à Air France, ni au service de fret : « Des paquets laissés par Mme D., qui c'est ? ah ! la bonne femme qui conduit un avion ? » C'est comme ça que j'appris que pour le premier manutentionnaire venu, *une* pilote, ça n'existe pas. Bref, je contacte directement le commandement de l'aéroport et là, une jeune femme secrétaire me conduit directement à la cantine où les colis attendaient dehors, les adresses arrachées. Dans deux voitures pourries, deux femmes et un homme ont tout transporté à la préfecture sous l'œil incrédule du C.R.S. de service. Quant à quelques centaines de tracts écrits par moi spécialement pour la Corse, c'est une amie de la candidate de Marseille qui, entre deux voyages à Paris, a bien voulu me les faire tirer et me les rapporter : aucune machine n'était disponible pour moi à Ajaccio.

Les réunions : trois étaient prévues. La première, portant sur le thème : « Féminisme, oui ; Sexisme, non ». La seconde : « notre droit à l'information : contraception, planning, IVG... ». La troisième : « les propositions de loi de *Choisir.* » Un médecin et une sage-femme devaient participer à la 2ème réunion ; une avocate et une architecte à la 3ème.

– Le mardi soir 7 mars à 18 heures : 10 personnes. Les employés de la mairie chargés de la sonorisation nous ont proposé comme disques *la Marseillaise* ou *l'Ajaccienne.* Il paraît que c'est la coutume : nous ne savions pas, et ma fille et moi avons choisi du rock... Le cœur serré, je parle. Le haut-parleur retransmet mon texte à l'extérieur ; aucune femme du quartier : leurs maris n'ont pas voulu qu'elles viennent.

– Le lendemain 8 mars : 20 personnes. Débat intéressant avec la sage-femme et son équipe soignante ; nous apprendrons des choses effarantes sur les mentalités patriarcales... le médecin s'est décommandé... des femmes interviennent. Une jeune journaliste de la radio est présente ; réticente au début, presqu'agressive, elle est enthousiaste à la fin et parle d'une émission sur l'avortement ; elle emprunte mes notes.

– Le jeudi après-midi j'ai rendez-vous avec l'avocate qui devait intervenir le lendemain soir. Elle ne veut plus, prétendant que le bâtonnier ne lui a pas donné l'autorisation ; l'architecte, entre temps, s'est trouvée malade. Ma fille est obligée de repartir à Aix et le soir je me retrouve à ma réunion, seule. Seule, avec toujours la fidèle Antoinette B. (70 ans). Je sais, j'aurai dû prendre le micro et parler quand même, lire au moins mon tract mais je n'ai pas pu...

Et les groupes féministes ? pourquoi ne pas avoir pris contact avec eux ? J'avais essayé de le faire pendant mon séjour à Paris : j'étais allée trouver le groupe « psychanalyse et politique », à leur librairie, rue des Saint-Pères. Je crois bien que si ma fille et moi avions fait les pieds au mur, nous les aurions intéressées davantage. Nous avons été reçues par une jeune femme dont j'ai oublié le prénom ; c'est dommage quand les gens ne se font connaître que par leur prénom, comme chez le coiffeur. Elle s'est retranchée dans un mutisme attentif : l'attention flottante, on appelle ça, en psychanalyse. Elle ponctuait la conversation de quelques onomatopées discrètes et assourdies ; nous avions nettement l'impression de nous agiter, ma fille et moi, dans une cage de verre, pendant qu'elle nous observait d'un œil d'entomologiste. Bref, nous étions en bas et elle nous observait du haut de son duplex : difficile dans une telle situation d'établir un dialogue. Nous avons quand même compris que c'était une question de principe et qu'on ne revenait pas sur les principes. Munies de ces bonnes paroles, nous sommes reparties : dans le cas présent les « femmes en mouvement », c'était nous.

Avec le « groupe des femmes corses », qui a son siège à Paris, le contact téléphonique fut bon ; je devais les retrouver à leur réunion du lundi lors de mon séjour de formation pré-électorale, avant de prendre l'avion pour la Corse ; à la dernière minute,

je les appelai, comme convenu, pour confirmation. Heureusement ! elles avaient réfléchi entre temps et leur « option politique » leur interdisait de prendre part au vote. j'essayai de leur expliquer que – justement – me mettant, moi, en dehors des partis politiques, c'était pour elles autonomistes l'occasion de montrer à la fois leur existence et le désaveu de la politique des clans. Je ne les ai pas convaincues ; pas plus, du reste que les autres autonomistes de l'île dont j'ai contacté, par lettre, les dirigeants et qui ne m'ont jamais répondu. Attitude d'autant plus curieuse du reste que des autonomistes, rencontrés individuellement, semblaient très intéressés par ma démarche, y voyant une occasion de se manifester. Je crois que les femmes corses autonomistes feront bien d'être très prudentes si elles ne veulent pas qu'on leur fasse le coup du F.L.N. aux Algériennes : les mettre en avant lors des combats et les faire retourner au *fugone** dès le retour à la « normale ». Les autonomistes, par leur attitude, ont réussi en tous cas à ce que quatre députés R.P.R. soient élus en Corse ; quand on connaît leur position face à la présence de la Légion et à la Régionalisation, c'est un succès.

Contact avec les femmes lors des réunions publiques : les rares femmes qui sont venues – 30 en tout – n'étaient pas corses, à part Antoinette dont j'ai parlé plus haut et une ou deux autres ; les femmes qui assistaient aux réunions étaient des continentales en déplacement en Corse ou mariées à des Corses. Celles qui m'ont aidée : les sages-femmes et les puéricultrices étaient des non-corses, en butte, justement, à l'hostilité de certains. Non-mariées, elles étaient qualifiées « d'aberrations de la nature » (!). Par elles, j'ai appris beaucoup sur les mentalités du patriarcat bien pensant : les hommes empêchant leurs femmes de suivre les cours de préparation à l'accouchement sans douleur « parce que ça tue les bébés » ; refusant l'anesthésie péri-durale : « *il faut* que ma femme souffre ». Les femmes se méprisant tellement, habituées qu'elles sont à n'être rien, qu'elles se punissent à travers l'enfant qu'elles portent, refusant la contraception et préférant avorter, certaines plusieurs fois de suite, comme si c'était une « punition juste ». Une jeune fille enceinte est « salie », et les parents la marient pour « réparer »... Ah, ces mots ! qu'ils blessent et sont choisis pour faire mal ! Mais je reviendrai plus loin sur ce que les femmes m'ont appris de leur condition, guère différente du reste de celle des femmes des autres pays méditerranéens.

Celles que je voyais étaient libres et affirmaient leurs idées. D'autres venaient me voir, furtivement, à l'hôtel, à l'heure du déjeuner ou tard le soir, après le coucher du soleil ; certaines ne m'ont contactée que par téléphone ou par personne interposée, coupant court dès qu'il s'agissait ne serait-ce que de me faire venir chez elles ; ç'aurait été s'engager. Dans la rue, par contre, des femmes anonymes auxquelles je distribuais mes papiers, me souriaient, me tapotaient la main, me disaient un mot aimable à mi-voix : c'étaient le plus souvent des femmes de condition modeste, des immigrées maghrébines ou italiennes ; des lycéennes m'encourageaient, étonnées de pouvoir me parler, à moi, qui avait l'âge de leur mère ; je n'ai pas pu aller dans les foyers socio-éducatifs : dix ans après la réforme de 68, il n'y en a toujours pas au Lycée Laetitia d'Ajaccio. C'est qu'en Corse, on n'a besoin de rien ; il n'y a pas de problèmes : pas d'avortements, pas de viols, pas d'incestes évidemment, pas de femmes battues, pas de suicides non plus ; rien. Que venais-je donc y faire ?

J'ai appris que si être femme, ce n'est pas toujours facile, l'être en Corse... De sa naissance à sa mort, une femme, ce n'est rien, c'est être RIEN. On est la fille d'un tel, la femme d'un tel, la mère d'un tel, la sœur d'un tel : jamais soi. Il y a 30 ans que je viens dans le village de mon mari ; désormais j'y réside à longueur d'année : on n'y connaît toujours pas mon prénom...

* « Foyer » (N.D.L.R.).

La petite fille est presque toujours reçue avec indifférence ; alors que le fils portera le nom du grand-père ou de l'oncle ou du frère mort, la petite fille, elle, portera un nom « à la mode » ou « joli » car son rôle dans sa petite enfance ce sera d'être « jolie », « mignonne »... bref un jouet agréable à regarder qui devra se laisser embrasser par les vieilles et les vieux qui baveront sur ses joues. Elle devra, en plus, être docile, ne pas bouger, bien se tenir... bref remplir au mieux son rôle de bibelot présentable, moyennant quoi elle sera « bien » habillée – j'allais dire, déguisée. On ne la verra pas dans une de ces tenues innommables, délavées, sans formes mais confortables dans lesquelles on est si à l'aise pour jouer. Non, ça ne se fait pas – et tout au long de sa vie, la fille va entendre ce leit-motiv complété par « et que diraient les gens ? ». Car on vit, dans cette île, non seulement sous le regard de ses parents et celui de la famille très agrandie, celle des cousins au nième degré, mais sous le regard du village et du quartier. Le mot d'ordre est « pas d'histoire » et malheur à celle par qui l'histoire arrive !

Enfant, la fillette est relativement libre : elle a le droit de jouer, de courir dans les champs avec les autres enfants à condition que ce soit dans les limites « convenables » et de remplir son rôle décoratif aux réunions familiales. A la puberté, les choses se compliquent : la jeune fille n'a plus le droit de sortir seule. Elle est sous la surveillance plus ou moins étroite de son frère aîné ou de son cousin ; elle sort « en groupe » mixte mais pas « seule » avec un garçon de son âge. Et il y a là, justement, cette misère née de l'hypocrisie : les rendez-vous furtifs, l'amour à la sauvette dans les coins de rocher ou sur des banquettes d'auto ; ces coïts rapides sans que soit pris le temps des caresses et des baisers. Si le garçon est responsable, il emploie des préservatifs ou le retrait ; sinon c'est l'engrenage des avortements plus ou moins clandestins (baptisés « crise d'appendicite »), de la grossesse cachée et du mariage forcé ou de l'abandon de l'enfant. Tous ces rendez-vous sont, pour la famille, masqués par l'excuse du « bain à la rivière » quand on est au village ou de « sorties au ciné-club » quand on réside en ville. Garçons et filles ne pouvant se rencontrer chez eux sans que leurs parents n'interviennent – ne serait-ce que par leur suspicion – en arrivent à ne voir en l'autre qu'un partenaire sexuel et les conditions dans lesquelles se déroulent leurs expériences ne favorisent guère une connaissance psychologique de l'autre.

Chacun est déçu, de soi et de l'autre, et la fille – à qui on a toujours fait peur de la sexualité assimilée au péché – en arrive à se mépriser. Elle en est réduite à rester vierge et à se sentir castrée, ou à se considérer comme une putain, puisqu'elle a des relations sexuelles. Beaucoup de jeunes filles corses se mettent, une fois sur le Continent, à « coucher » sans désir, uniquement pour se « libérer » – relativement s'entend – car elles ne vont pas jusqu'à avoir des relations avec des non-corses. La jeune corse ne cherche pas à se libérer de ses parents en exerçant un métier qui la rende indépendante mais se conduit comme on le lui a toujours interdit ; comme si elle comprenait inconsciemment qu'elle est un objet – propriété de la famille – et qu'elle faisait tout pour le détruire. Elle ne comprend pas qu'en retombant sous l'influence d'un ou de plusieurs autres hommes elle n'échappe à personne mais ne fait que renforcer le pouvoir des autres sur elle.

Si elle a échappé plus ou moins à ces avatars, quel sera son avenir ? Veut-elle continuer des études ? Ce seront celles choisies ou acceptées par la famille, non pas en fonction des goûts de l'intéressée mais en fonction de l'impact social : pas question de remettre en cause « l'honorabilité » par des professions « peu féminines » ou peu « reluisantes ». C'est ainsi que telle jeune fille attirée par la recherche mathématique se retrouve pharmacienne, telle autre qui voulait être styliste suit des cours de comptabilité...

De toute façon, à quoi bon des études ? Elle se mariera, et si on se marie, c'est pour avoir des enfants et les élever : alors, à quoi bon un métier ? Et là encore on

retrouve un des traits de l'incohérence des propos tenus : une fille qui se marie n'a pas besoin de travailler, dit-on, et dans le même temps on voit la proportion incroyable de jeunes femmes travaillant en général dans le secteur tertiaire : employées, petites commerçantes, secrétaires, institutrices... dont le mari, jeune et bien portant, ne travaille pas, mais « bricole ». C'est un des étonnements de la vie, ici, ce nombre incroyable de jeunes hommes qui fréquentent les cafés, encombrent les trottoirs, jouent aux boules dans les allées... Mais cette situation, qui devrait mettre en cause les rapports Homme-Femme et surtout inciter les parents à plus de circonspection dans leur désir de marier leurs filles, et la jeune fille à plus de prudence avant de s'engager dans le mariage, cette situation est niée.

La femme mariée n'a pas pour autant d'indépendance : elle est passée de l'autorité de ses parents à celle de son mari, puis de la mère du mari ou de la sœur aînée du mari. Dans toutes les familles corses, la femme du fils est surveillée par toute la belle-famille et surtout par les femmes de la belle-famille. On la juge sur sa façon de tenir sa maison, d'élever ses enfants, de s'habiller, sur ses fréquentations. En l'absence du fils, c'est la mère ou la sœur qui l'accompagneront et feront des rapports sur ses sorties. Car dans toutes les familles corses, il y a celle qui est sacrifiée, celle à laquelle on a fait le chantage pour rester s'occuper de sa mère infirme ou prétendue telle, du grand-père, de ses frères plus âgés ou plus jeunes : tous les prétextes sont bons pour la garder au foyer où lui sont réservées les besognes pour lesquelles on ne trouve plus de domestique. Oh ! elle est libre de partir... mais sa mère mourra, ou le père ou le frère qui ne sauront plus faire leur soupe... et les familles sont pleines de ces femmes infantilisées, castrées à jamais, réduites au rôle d'ombre. Alors, pour ne pas avoir l'impression d'avoir été flouées, ce sont elles qui, arrivées à un certain âge, sont les plus farouches gardiennes du foyer et des traditions, femmes dont on a asséché le cœur...

Tout est régi par des lois non écrites. Pas question pour la jeune femme de les transgresser. Elle est mère et commence un peu à être reconnue. Elle a accès aux « histoires » de la famille, et par bribes, elle saura tout sur les accouchements, les avortements, les écarts de conduite de telle ou telle ancienne tante ou cousine. Car il y en a des histoires, dans toutes les familles corses, mais on ne les connaît qu'après, décantées et embellies par le temps. Et dans cette légende dorée, toute la kyrielle des malheurs et des vertus des « pauvres » Santa ou Angela, ou Daria ou Catherine... qui sont toutes « ma pauvre mère, une sainte »... Elle a donc droit d'accéder à un certain savoir dont elle va être la dépositaire : on attend d'elle qu'elle en soit digne. Le mari – avec lui, elle pourrait discuter – ne fait rien sans en référer à Madame Mère ou à sa sœur aînée. On voit ainsi de ces *vitelli** de 30 ans aller demander conseil à leurs mères.

On objectera qu'il suffit de se promener en Corse, dans n'importe quelle ville, pour voir les femmes dehors. C'est exact. A Ajaccio, par exemple, vous verrez des jeunes femmes en ville ou à la plage. Mais observez plus attentivement : d'abord vous ne les verrez qu'à des heures précises et à des endroits précis : celles qui travaillent au-dehors sont dans la rue 4 fois par jour et celles qui travaillent à la maison conduisent leurs enfants à l'école, puis passent au marché, rentrent chez elles puis ressortent vers 11 heures et demie pour chercher les enfants. L'après-midi on conduit de nouveau les enfants ; les femmes en profitent pour faire quelques courses ; les plus riches vont à la plage, dans leur propre voiture, seules ou avec des amies, flirtent un peu. Mais là encore tout est contrôlé, comme est contrôlée leur élégance. Qu'importe si le parfum est trop fort, la robe trop osée, la voix trop haute : cela ne sert qu'à faire croire à la femme qu'elle est libre : libre, elle l'est, à la condition de ne rien mettre en cause. On lui passera ses fantaisies comme on passe celles d'un enfant capricieux : tout à l'heure elle rentrera après être passée prendre les enfants et elle attendra le retour du mari,

* « Veaux » (N.D.L.R.).

sans rien dire s'il arrive en retard, s'il crie... On lui aura rallongé sa laisse et c'est elle qui devra remercier. Qu'elle fume trop, qu'elle parle d'un ton agressif, qu'elle ait des crises de nerfs ou de dépression, qu'importe : elle est là, à sa place, et elle doit le rester.

Elle n'est qu'à peine reconnue. Ses enfants seront élevés par ses soins ou par ceux des « grandes » (grand-mère, grand-tante) dans l'idée que les enfants, il faut les dresser de bonne heure ; pas de tendresse inutile : si c'est un garçon, cela ne peut que l'amollir ; si c'est une fille, elle n'en a pas besoin. La vie est dure et il vaut mieux les habituer à cette idée « qu'on n'est pas là pour rigoler »... Quand la jeune femme après bien des crises, des larmes, des révoltes et des lâchetés aura atteint l'âge d'être elle-même grand'mère, alors elle sera reconnue et pourra parler. Mais qu'attend-on d'elle ? Qu'elle commande ? On vous dira qu'en Corse, ce sont les femmes qui commandent, que de tout temps le « matriarcat » y est puissant. Ce qu'on oublie de préciser, c'est que pour y accéder, il faut « avoir fait ses preuves » comme on dit ; que la grand'mère considérée comme assagie est comme ces vieilles chèvres qui conduisent le troupeau pour le plus grand profit du berger. Parce qu'elles ont beaucoup vu – et partant, beaucoup retenu – elles dirigent les plus jeunes et transmettent la tradition. C'est grâce à elles que rien ne change. L'oppression qu'elles ont subie, elles se chargent de la faire subir aux autres par ce phénomène, courant quoiqu'incompréhensible pour moi, qui consiste à se mutiler dans l'autre.

Ces femmes commandent à l'intérieur, les hommes, à l'extérieur ; l'intérieur, du reste très élargi, va de la maison aux champs, au quartier même. Ce sont ces femmes sur qui tout repose. Souvent elles sont fortes, courageuses, dures pour elles-mêmes et pour les autres. Ce sont elles qui disent en toute circonstance ce qu'il FAUT faire et bien souvent poussent les hommes à l'action : *Colomba* n'est pas morte.

On dira : mais pourquoi ne se révoltent-elles pas ? On n'est plus au XIXème siècle, quand même ! Pourquoi ne se révoltent-elles pas contre cette vie étouffante et brimante ? Oui, pourquoi ? D'abord parce qu'il est très difficile de se révolter contre le chantage affectif. La violence faite aux femmes, ici, est parfois ouverte, mais le plus souvent latente, feutrée, non dite. On interdit : et quand elle demande pourquoi, c'est parce que « ça ne se fait pas », c'est tout. Elle peut transgresser la loi, mais alors les autres *tomberont malades* et la responsable, ce sera elle. Et ce qu'on oublie, c'est le terrorisme familial que les parents et le mari font régner, une atmosphère pesante, écrasante, étouffante : des repas où personne ne parle, où l'on ose à peine manger ; des rapports de force entre le père et la mère, la mère et les fils devenus adultes, la mère et les filles, non amies mais rivales. Battre, cogner : ce sont des attitudes viriles. La fille doit se taire et être contente de ce qui est décidé pour elle. Elle en arrive à se mépriser tellement qu'elle ne se révolte même plus : elle préfère se suicider (c'est en Corse que le pourcentage de suicides est le plus fort de toute la France) ou devient « folle » ou se marie, et tout recommence.

Je sais bien que ce tableau n'est pas réservé à la Corse : il est commun à tous les endroits du monde où « respect des traditions » et maintien des servitudes sont une seule et même chose ; tant que le patriarcat et le « matriarcat » ne seront que la rivalité de deux pouvoirs, tant que tout ne sera vécu qu'en termes de devoirs, d'obligations, d'oppression et non d'échange, de partage, de tendresse, il sera difficile d'instaurer un dialogue et d'être une femme. Tant que les rôles continueront d'être distribués, que le jeune garçon se trouvera, dès sa naissance, contraint d'endosser une armure trop grande et trop lourde dans laquelle il se trouvera perdu ; tant que la petite fille sera ficelée dans une robe de poupée qui la blessera et où elle se sentira toujours à l'étroit ; tant que l'ignorance et les préjugés empêcheront les uns et les autres de se connaître et de s'estimer, les HOMMES continueront de se promener en groupes, revolver dans la poche et fusil à l'épaule, enfants perdus qui ont besoin de gadgets pour se rassurer et se croire courageux, infirmes qui ne savent plus marcher sans béquilles. Les FEMMES se

croiront seules, sans valeur, continueront à se mépriser elles-mêmes. Habituées aux coups, elles deviennent agressives contre celle qui vient leur parler un autre langage, leur proposer de se libérer. Comment voler avec les ailes coupées ? Si on essaie, on est ridicule. Mais qu'une essaie et les autres suivront, s'aideront. Certaines s'opposeront parce qu'il est plus facile de rester dans les brancards, quitte à y ruer, que de galoper seule à l'aventure.

Ces observations aident à comprendre les mœurs électorales bizarres de l'île. Car j'ai fait le dimanche 12 mars le tour des bureaux de vote – je n'avais pas d'assesseur – et j'ai pu observer que dans l'isoloir, souvent, les femmes ne restaient pas seules : le mari, passé en premier, restait à observer les opérations de vote de sa femme qui « aurait risqué de se tromper ». Comme je le faisais observer aux membres du bureau, on me répondit, après m'avoir demandé mes « qualités » pour avoir osé ainsi intervenir, qu'on ne pouvait pas empêcher un homme qui « gentiment » attendait sa femme ou aidait sa vieille mère. Certains poussaient même la sollicitude jusqu'à accomplir les opérations pour les mal-voyants ; sollicitude qui s'arrêtait toutefois à la sortie de l'isoloir et ne leur permettait pas de les accompagner dans l'escalier : et si un autre mal-foutu avait besoin d'eux pour voter à ce moment-là ?

Cela c'était pour Ajaccio-ville, où l'on avait installé des machines à voter pour limiter justement la fraude. Dans les communes voisines, il faut savoir que, comme dans toute la Corse, il n'est guère d'usage de passer dans l'isoloir. En général les bulletins de vote sont étalés devant les assesseurs, sur la table et chacun prend le sien, c'est-à-dire le bulletin qui porte le nom du candidat pour lequel « on » lui a demandé de voter. « On », c'est le chef du clan dont la famille est cliente. De père en fils on vote ainsi pour le représentant d'une famille dont un des membres a obligé autrefois un ancêtre, ou *fait croire* qu'il l'avait obligé ; en effet, l'information officielle étant filtrée par les élus en place, il est facile de faire croire qu'un droit est une « faveur » obtenue par l'intervention personnelle de ces mêmes élus : obtention d'emploi, remise de peine... service plus ou moins avouable... Et les filles et les sœurs et les femmes et les mères continuent, elles aussi...

C'est pourquoi lors du décompte des voix, j'ai été surprise de constater que dans les plus petites communes quelquefois, une seule voix, mais une voix quand même, m'était donnée. Il lui en avait fallu du courage à celle-là pour se faire entendre malgré la pression familiale et villageoise : rien que pour elle j'avais bien fait de tenter ma campagne. Parce que j'ai eu des voix malgré tout : 286. Je n'ai jamais compris comment : avec l'obstruction systématique des journaux qui n'indiquaient ni les dates ni les lieux de mes réunions, le silence de la radio corse ; l'absence quasi totale d'affiches sur les murs ; la vie interrompue du vendredi soir au lundi matin ; chaque famille se rendant à son village voisin ; la peur de se compromettre, du qu'en-dira-t-on, du ridicule... J'ai cependant pu avoir des voix.

A propos du décompte des voix : on a trouvé 81 votes supplémentaires, c'est-à-dire que le nombre de bulletins dépassait de 81 le nombre des votants : cela n'a pas eu l'air d'affoler outre mesure les « officiels » qui, après délibération, ont décidé de les retirer au candidat venant en tête, après l'en avoir averti, bien sûr. Il a donné son accord et tout est rentré dans l'ordre. Ce qui m'a le plus étonnée c'est que cela ne semble étonner personne... Probablement a-t-on pensé, voyant ma stupeur, que j'avais encore beaucoup à apprendre avant d'être députée...

Le bilan : du point de vue strictement électoral, un échec, et de taille. Pas pire toutefois que celui des autres candidates du mouvement qui avaient bénéficié du soutien des adhérentes, avaient même parfois commencé leur campagne trois semaines avant moi. L'échec des préaux d'école : il a été général. On nous avait averti à Paris de ne pas les utiliser, autant que possible ; dans mon cas, il m'eut été difficile de faire

autrement. Je n'ai pas bénéficié de l'appui de Gisèle Halimi : elle était allée soutenir quelques candidates, mais elle menait sa propre campagne et la Corse, c'est loin... Ma campagne finie, on m'a reproché de l'avoir mal conduite ; de ne pas avoir frappé aux bonnes portes. Ah ! les bons conseils que j'ai eus, après... Il paraît que j'ai coûté très cher à *Choisir* : le préposé à la préfecture s'était trompé sur le nombre de panneaux et on m'a imprimé trop d'affiches ; j'aurais aussi « donné trop de travail... »

Si bien qu'il m'arrive parfois de me demander si cela valait tout ce mal. Alors je pense à celle qui, toute seule, sans me connaître, sans en parler à personne, a voté dans son village, celle qui a envie que quelque chose change. La femme corse a un bandeau sur la bouche et un autre sur les yeux : c'est elle, et elle seule, qui les arrachera. Ce jour-là, elle regardera enfin son compagnon dans les yeux et en égale, elle lui sourira.

Oui, cela valait bien tout ce mal.

Thérèse Luciani

P.S. Je m'aperçois que j'ai oublié de parler de l'attitude des hommes à mon égard ; oubli qui n'est pas innocent, bien sûr.

Les hommes, ils ont été quasi inexistants ; à mes réunions, aucun, si ce n'est les employés de la mairie chargés de la sonorisation ; ils sont intervenus violemment justement le deuxième soir : le sujet ne leur plaisait pas. Au hasard des rencontres, à l'hôtel, dans mon village, la question était toujours la même : Et votre mari, qu'est-ce qu'il en pense ? qu'est-ce qu'il en dit ? – Mais mon mari est comme vous, messieurs : c'est un homme intelligent : il ne peut qu'être heureux de vivre avec une femme dont il respecte la liberté...

Dans la rue, des groupes se retournaient : eux qui étaient en force, que pouvaient-ils contre moi, toute seule, dans mon éternelle cape noire ; ils me reconnaissaient pour avoir vu une photo dans le journal. Au début, ils ont ri, puis ils ont moins ri, et quand ils ont vu que je persistais malgré toutes les tracasseries dissuasives, ils n'ont plus ri du tout. Puis ils se sont fâchés : certains m'ont insultée ; d'autres m'ont dit que j'avais du courage. Oui, quand on fait ce que les autres ne veulent pas faire, on vous dit que vous avez du courage et on ajoute : Oui, mais vous, ce n'est pas pareil... Bien sûr, pour moi, cela n'a jamais été pareil.

Il faudrait tout dire, les sourires moqueurs, les « c'est madame Luciani » murmurés dans mon dos ; les portes qui se fermaient brusquement à mon nom, les maladies diplomatiques, les « fins de non-recevoir », les « n'insistez pas... » ; mais aussi, venant des femmes cette fois, les sourires, les encouragements, les furtifs « continuez, vous avez du courage » murmurés à mi-voix... Eh oui, roulez pour nous...

T.L.

DOCUMENTS

Tracts et pétitions

APPEL

(Novembre 78)

Jean CAU a publié dans ***Paris-Match*** du 30 juin 1978 un article intitulé : « Le Procès des Avocates ».
21 avocates lui font un procès le 15 Novembre 1978 à 13 h 30 devant la Première Chambre du Tribunal de Grande Instance de PARIS.

Dans cet article, il met en cause de façon injurieuse et sexiste les femmes exerçant cette profession, bien entendu, sur l'air connu de l'incompétence, de la frivolité, de l'usage de leur charmes et de la vulnérabilité légendaire de leur sexe.

Les femmes avocates dans leur ensemble, se voient reprocher :
— d'être, parce qu'elles sont femmes, dans l'incapacité de prendre de la distance avec leur métier, de telle sorte que le concours qu'elles apportent à la justice deviendrait néfaste ;
— d'être soumises à leur affectivité, voire à leurs désirs sexuels ;
— d'être manipulables à merci par n'importe qui dès lors qu'il s'agit d'un mâle ;
— de n'agir dans le cadre de la profession que dans un rapport de séduction ;
— de ne pas respecter les règles déontologiques de leur profession.

Si ce sont les avocates que Jean CAU vise, c'est d'une part parce que c'est un moyen bien connu de discréditer une profession qui gêne le pouvoir par sa fonction de défense, et d'autre part, parce que ce discrédit cherche à priver les autres femmes de la forme nouvelle de solidarité qu'avec les avocates elles peuvent trouver dans l'appareil judiciaire.

Des femmes avocates ont depuis des années participé avec d'autres femmes à des luttes pour qu'intervienne une prise de conscience de la condition qui leur est faite dans la société patriarcale. Ces luttes contribuent à préparer des changements profonds dans les mentalités et dans la société, notamment en ce qui concerne la violence.

L'entreprise vulgaire de Jean CAU est parmi d'autres une tentative de rabaisser les femmes et les ramener à une situation désormais refusée par elles.

C'est pourquoi cet article appelle une riposte et, au-delà de son auteur qui n'offre aucun intérêt, doit faire l'objet d'une Tribune Judiciaire, lieu même d'exercice de la profession d'avocate.

Moi, en tant que femme, je me sens concernée par cet article et je suis partie prenante de l'action contre Jean CAU.

NOM PROFESSION SIGNATURE

LA CAMPAGNE POUR LE TROISIEME ENFANT, EST-CE L'AFFAIRE DES FEMMES ?

(Janvier 79)

La grande presse, la radio, la télévision, reprennent en l'amplifiant les lamentations d'hommes politiques (M. Debré, A. Madelin, etc.) et d'intellectuels (Chanu, Sauvy) sur la baisse des naissances et sur la nécessité de prendre des mesures pour inviter les femmes à avoir un troisième enfant.

Bien entendu, dans la philosophie et les projets de ces messieurs, tout le poids de ce troisième enfant devra être supporté par les femmes. Toutes les mesures qu'ils prônent ont pour finalité explicite ou implicite de favoriser le retour des femmes au foyer ; les pères étant dispensés de partager avec leurs épouses les tâches domestiques et éducatives. On les invite tout au plus à participer à la campagne pour le troisième enfant !

Nous, les femmes et les féministes, nous sommes fatiguées, pour ne pas dire excédées par cette misérable philosophie, par ces projets sexistes et par tout ce tapage. Nous refusons de nous mêler à cette camapgne dans laquelle des hommes s'engagent avec bien peu de pudeur. Nous estimons en effet qu'il est bon que les Françaises refusent de procréer un troisième enfant, **aussi longtemps que cette société :**

— considérera les femmes comme instruments pour des finalités (de production, de consommation, de nationalisme), définies exclusivement par des hommes tandis que les femmes sont privées du droit de définir elles-mêmes les finalités sociales et leur propre finalité,

— refusera de considérer que la dignité et la liberté des femmes sont des fins en soi qui ont priorité sur la procréation, la consommation et la production et qu'en conséquence, c'est à elles seules qu'il appartient de choisir le nombre de leurs enfants,

— oubliera qu'un Jaune ou un Noir a autant de valeur en tant qu'Etre humain qu'un Blanc et que dans le monde actuel, les deux tiers des enfants sont sous-alimentés ou meurent de faim,

— préférera multiplier les moyens de destruction massive plutôt que de rendre la vie quotidienne acceptable aux travailleurs et aux enfants,

— projettera d'ouvrir des Etos Centers plutôt que des crèches et des garderies pour les enfants,

— établira des critères de santé économique et sociale selon lesqueles d'après Galbraith : « La boutique prospère de livres porno fait plus pour le P.N.B. que la lutte contre la pollution de l'air »,

— fabriquera du chômage et maintiendra les logements à des prix prohibitifs.

Aujourd'hui, où les féministes n'ont aucune chance de se faire entendre dans les mass média d'une société soi-disant démocratique, pour les femmes de toute appartenance politique, religieuse ou sociale, dire non à une campagne nataliste pour le 3e enfant (soutenue il est vrai par quelques femmes à leur service), c'est faire un geste politique : c'est refuser de jouer le rôle traditionnel de servantes au grand cœur que ces hommes attendent de nous, c'est refuser de les aider à reproduire une société qui continuera à être injuste et barbare aussi longtemps que les femmes seront réduites et contraintes à jouer ce rôle de servante et à adhérer à des valeurs archaïques.

Le féminisme, c'est l'antifascisme car, en refusant de se percevoir comme des fonctions pour la famille ou pour l'État et en se percevant comme des personnes autonomes, les femmes feront échec au danger potentiel de fascisme contenu dans des sociétés bureaucratiques qui ne définissent un être humain que par sa fonction au service de cette bureaucratie et du profit et non pas par la dignité inaliénable de sa personne.

DES FEMMES DU MOUVEMENT DES FEMMES.

Les signatures (à titre personnel ou pour les groupes ou associations) sont recueillies à l'adresse suivante : Thérèse CLERC 1, rue Hoche 93100 **MONTREUIL.**

(On peut aussi faire parvenir directement ce texte, à ceux ou à celles qui se croient autorisés à disposer de nous sans nous consulter).

AVEC LES IRANIENNES, BRULONS LES VOILES ET SORTONS DANS LA RUE.

(mars79)

A lire, signer, faire signer.
A renvoyer à *Histoire d'elles* - 7, rue Mayet, 75006 PARIS.

Pour la première fois, dans le Tiers-Monde des femmes ne se laissent pas sacrifier par une révolution.

Pour la première fois, elles refusent la mise au pas au nom de la révolution à laquelle elles ont contribué, et elles se font entendre. **Dans la rue au risque de leur vie,** elles crient que la lutte continue contre les nouveaux maîtres et **l'ordre de la république islamique.**

REBELLES - OFFENSIVES ! Elles prennent la rue et leurs droits.

Nous les soutenons.

Manifestons partout dans les rues, les quartiers, notre soutien aux Iraniennes. Faisons des meetings, des sit-in, des journaux...

Signature : Histoire d'elles, Paroles, Questions Féministes, La revue d'en face, Sorcières, Le temps des femmes, Librairie Carabosses, les Répondeuses, Editions Tierce, groupe de femmes latino-américaines.

FEMMES ENFERMÉES, HOMOS ASSASSINÉS EN IRAN, QUELLE RÉVOLUTION ?

(mars 79)

PARTOUT LES HOMOSEXUEL(LES) SONT OPPRIMÉES. EN IRAN, ON LES EXÉCUTE.

Aucune Révolution n'a pu se faire sans les femmes ? Tous les gouvernements révolutionnaires ont pourtant été masculins et hétérosexuels.
Les femmes renvoyées à leur maison close.
Les homos à l'échafaud.
L'Iran n'échappe pas à la tradition.

Des pédés sont fusillés, les femmes à nouveau enfermées, privées de paroles et de gestes. Les lesbiennes si elles échappent aux assassinats pour l'instant, n'en sont que plus renvoyées au mur de la négation.

En tant que lesbiennes, en tant que pédés nous sommes directement concernés par la lutte des femmes iraniennes et de toutes les femmes contre la phallocratie, le patriarcat et l'ordre moral qui régissent toutes les sociétés actuelles. L'holocauste de dizaines de milliers d'homosexuels dans les camps nazis est encore passé sous silence, mais nous ne nous tairons plus.

Le racisme anti-homosexuel fait le lit du fascisme.

Goupes LESBIENNES.
Comités homosexuels d'arrondissement.
Comité homosexuel Jeunes Paroles.
Groupe de Libération Homosexuel (PQ)

Ce texte est une réponse collective à l'article de Françoise Giroud paru dans Le Monde ***du 8/4/79 et intitulé « Les voiles flasques du féminisme ». Il s'agissait d'une critique élogieuse du livre de M.A. Macciochi « Les femmes et leurs maîtres ». Bien sûr aucune de nous n'était nominalement mise en cause, mais c'est précisément toute une conception du féminisme comme lieu d'élaboration et de production collective qui s'y trouvait niée, méprisée, tant dans le livre que dans l'article.*** Le Monde ***a trouvé « légitime » notre demande d'exercer un droit de réponse et a multiplié les promesses de parution, mais « faute de place », elles sont restées lettre morte.***

Il nous semble que nous pourrions centrer un débat sur le concept d'un supposé « post-féminisme ». En particulier en faisant le point des recherches théoriques, des réalisations pratiques actuellement en cours, pourrions-nous peut-être montrer que le « post-féminisme » n'est qu'un nouvel avatar de « l'en-dehors du féminisme », une nouvelle dénégation de la part de celles qui n'en ont jamais été authentiquement partie prenante. Si vous avez des textes à proposer sur ce sujet : est-on dans le post-féminisme ?, qui parle de postféminisme ? etc., envoyez-nous vos manuscrits, nous pourrions même envisager un numéro spécial sur ce thème.

DES FÉMINISTES HYSTÉRIQUES AUX FÉMINISTES HISTORIQUES
ou
De la caricature à l'enterrement.

(Mai 1979)

Ose-t-on parler de « post-antiracisme » au moment où nous assistons à une remontée du racisme ? C'est pourtant ce que l'on fait en parlant de post-féminisme, sous prétexte que revient une vague de misogynie.

Après la femme objet, voilà maintenant le féminisme objet. Nouvel avatar de la femme, le féminisme devient un autre fourre-tout misogyne, pour les hommes et pour certaines femmes qui prétendent le réinventer individuellement pour mieux le nier dans son existence collective. Tout se passe comme si il y avait d'un côté les femmes et de l'autre une mystérieuse engeance, les féministes.

Or la démarche féministe aboutit à une remise en cause globale et radicale de tous les rapports de domination, des plus institutionnalisés aux plus quotidiens. Notamment, luttes pour l'avortement, contre les violences faites aux femmes (viol, femmes battues), dénonciation de la famille comme structure d'exploitation...

Ces luttes ont eu un impact suffisant pour être suivies d'effets divers : Le Mouvement se répand et se diffuse jusque dans les comportements les plus quotidiens — comme c'était son but — si bien qu'on peut feindre de ne plus le voir. Des courants féministes apparus à l'intérieur des partis (le courant « Elles voient rouge » dans le PC, le « Troisième courant » dans le PS) et la propagation par les media des thèmes féministes sont les signes de la force de ce mouvement.

Dans le même temps, on célèbre partout la « révolte moléculaire » des femmes, mais on feint de croire qu'elle n'a rien à voir avec les luttes féministes de ces dix dernières années. On passe soudain des féministes hystériques aux féministes « historiques »[1], que l'on enterre. La « récupération » des idées féministes (par exemple la création d'un Secrétariat à la condition féminine) sert encore de prétexte pour parler d'échec et nous en imputer la responsabilité. Or la récupération est un indice historique, lui, de la vitalité d'un mouvement : les institutions reconnaissent par là son existence tout en essayant de le neutraliser.

Au moment où des lois (celle de l'avortement) qui devraient reconnaître des droits pour toutes les femmes ne sont que des projets de lois en suspens, nous souhaiterions que quelques intellectuelles en mal de sujet ne viennent pas jouer les mères poignard, dans le dos, toujours dans le dos d'une cause où on ne les a jamais vues venir nous regarder en face.

On s'attarde sur les crêpages de chignon et on enterre sous le ricannement des hommes une mythique sororité, mais on est singulièrement plus tolérant pour tout mouvement, tout groupe, tout parti politique (d'hommes) qui se shampooingne à l'envie le dessus du crâne. L'accusation de divisions à l'intérieur du mouvement féministe est la négation même de sa nature de **mouvement** : multiple, diversifié, international.

Prétendre que la « féministe de choc » attend d'être rentrée chez elle et d'avoir « posé drapeaux et banderoles » pour « réévaluer le privé », c'est nier toute la démarche féministe qui consiste à partir du privé et à le poser comme politique. Affirmer qu'il ne s'agit pas « seulement de 'reprendre possession de son corps', selon le slogan féministe, mais de son cerveau », est malhonnête, car jamais nous n'avons laissé entendre qu'il fallait **seulement** reprendre possession de son corps, mais nous avons répété que le corps n'est pas le destin. S'exclamer « Quand, mais quand donc les femmes trouveront-elles l'ennemi même en elles-mêmes... ? », c'est s'être bouché les oreilles, quand nous disions que « le phallus est aussi dans nos têtes », c'est surtout faire croire que l'ennemi n'est **que** dans nos têtes. Et c'est inciter au renoncement à la lutte contre **les bases matérielles** de notre oppression.

1. Terme utilisé par M.A. Macciochi dans l'ouvrage « Les femmes et leurs maîtres » (Ch. Bourgeois) et emprunté aux féministes italiennes.

Ce faisant, on minimise le sexisme ordinaire qui s'exerce ici et maintenant et on en évacue l'analyse déviée vers la fascination des fascismes d'avant et d'ailleurs. Il paraît que le « féminisme historique » a été « incapable d'émettre une théorie de la société, du sexe et du pouvoir ». Seuls ceux et celles qui ne reconnaissent que l'Histoire consacrée par plusieurs tomes rangés sur leur étagère, sont incapables de percevoir l'histoire et les théorie **qui se font.** Le meilleur moyen de ne pas voir ce qui se passe : ne pas y être. C'est ainsi que l'on peut ensuite prétendre que n'a pas été dit ce qui l'a été. Bref ne pas se reconnaître comme **produit d'une collectivité.** Des écrits théoriques produits en France et dans divers pays sont accessibles à qui veut faire l'effort de les connaître.

Ces femmes qui déclarent mortes celles qui, dans le domaine du féminisme, leur ont frayé le passage, sont celles qui voudraient arriver au « post féminisme » (et aux postes féministes !) sans passer par le féminisme, c'est-à-dire faire l'économie de la lutte et se blanchir de ses bavures. Comment pourraient-elles « reconnaître l'ennemi en elles-mêmes » puisqu'elles ne se reconnaissent pas comme **partie prenante** des contradictions qu'elles dénoncent au sein du féminisme ? « Le grand enivrement est terminé », surtout pour celles pour qui il n'a jamais commencé ! On ne peut dépasser une étape dont on annule l'importance historique : sans cet « enivrement », comment aurions-nous pu supporter les critiques et les injures dont on nous a couvertes, affronter le ridicule et la haine pour que s'entendent enfin « les paroles de femmes » où parfois est hélas absente la moindre reconnaissance du mouvement **collectif** qui les a portées.

« Cou flétri » (du féminisme) dit l'une[2], « voiles flasques »[3], dit l'autre : difficile de ne pas y voir des relents de misogynie. « Femme comme les autres, mais venant de loin cependant... »[4] « Femme, mais »... Oui, c'est le retour en force de la misogynie. Et la misogynie est répandue aussi chez les femmes : c'est la classique haine de soi des opprimés.

Signatures du texte :
Des féministes de ***« Collectif contre le viol », « Elles voyent rouge », « Histoires d'Elles », Planning Familial, Ligue du droit des femmes, centre Flora Tristan, « Questions féministes », « Revue d'en face », M.L.A.C., Féministes révolutionnaires*** du ***groupe Amiens-Beauvais, revue « Remue ménage », SOS femmes alternatives.***
Des féministes hors groupe.

2. Cf. F. Giroud « Les voiles flasques du féminisme » dans « Le Monde » du 8/4/79.

3. M. A. Macciochi, op. cit.

4. M. A. Macciochi, op. cit.

ET SI ON PARLAIT DE L'EUROPE...

(Juin 1979)

Après-demain l'Europe... et nous manifestons aujourd'hui à l'appel du mouvement de libération des femmes pour proclamer notre droit à l'avortement libre et dénoncer l'agression fasciste subie par Annick, sans qu'aucune prise de position collective sur l'Europe se dégage. Est-ce pour éluder le débat politique de fond ou par incapacité de l'aborder que fut proposée une manif « carnaval » ? Allons-nous voter ou non aux élections dimanche, pouvons-nous avoir un point de vue féministe sur l'Europe, cela n'est pas apparemment l'affaire du mouve-

ment des femmes... Les femmes « font le cirque et n'appellent pas ça élections »... Nous sommes en dehors de tout ça, la politique n'est pas notre affaire, des grands partis à **F Magazine** , on peut déblatérer sans problème sur « l'Europe des femmes »... Les flics quant à eux nous craignent si peu qu'ils considèrent la non-mixité comme une garantie de sécurité et menacent d'intervenir si des mecs « porteurs de musettes » s'introduisent dans la bergerie. Ils s'en remettent à nous, douces femmes qui ne cassons pas de vitrines pour défiler dignement dans notre petit ghetto apolitique, en nous menaçant de répression si l'idée nous venait d'en sortir.

Nous sommes pourtant nombreuses dans le mouvement à souhaiter que, dans l'indifférence quasi-générale qui entoure l'accroissement de la répression en France et la construction de l'espace judiciaire européen, le mouvement des femmes rompe le silence.

Nous refusons de préparer l'Europe dans nos cuisines, avec ou sans sauce féministe, parce que l'Europe signifie concrètement la libre exportation des méthodes policières, la libre extradition, parce que la rationalisation au niveau européen de la gestion de la crise passe par le renouveau d'une politique familialiste, nataliste, anti-avortement, etc... parce que si nous ne sommes pas toutes touchées de front aujourd'hui par l'accroissement de la répression, cela ne saurait tarder : « l'Europe des femmes » a déjà ses victimes, victimes des états policiers ou des groupes fascistes, des militantes de la RAF à Heidi, des nombreuses femmes emprisonnées pour des raisons politiques en Italie à Gladys Ferrenon assassinée il y a quelques jours en Espagne lors d'une manifestation anti-nucléaire, des femmes de Radio Donna mitraillées et Annick torturée...

Nous voulons que notre solidarité ne soit pas que paroles, nous proposons que se constitue un « collectif de résistance féministe à l'ordre européen » pour faire connaître et coordonner les luttes des femmes, développer un point de vue féministe sur l'Europe, sur la répression, etc...

Nous proposons une réunion mardi 12 juin à 19 h 30 au local du MLAC 34, rue Vieille du Temple 75004.

RÉPRESSIONS, EXTRADITIONS,
A BAS L'EUROPE DES ÉTATS POLICIERS !

EUROPE MACHISTE, EUROPE FASCISTE !

RENNES, FLEURY, STAMMHEIM, CHAMPDOLLON, NON A L'EUROPE DES PRISONS !

NON A LA CUISINE DES GRANDS CHEFS EUROPÉENS,
VIVE LA CUISINE EXPLOSIVE DES MÉNAGERES EN COLERE !

UNE MANIF NON MIXTE, C'EST UNE MANIF SANS FLICS !

LIBÉREZ LES CONDAMNÉS DU 23 MARS !
NOUS SOMMES TOUTES DES ÉLÉMENTES INCONTROLÉES !

Quelques féministes qui ne veulent pas mourir à Stammheim...

QUAND LES FEMMES FONT LE CIRQUE, ELLES N'APPELLENT PAS ÇA ÉLECTIONS

Travail, famille, Europe :
Ne Comptez pas sur nous !

(Juin 1979)

AVORTEMENT de ci, AVORTEMENT de là,
Chacun y va de son couplet.
BIZARRE, bizarre... Nous avons dit bizarre...

Qu'est-ce qu'ils ont dans leurs petites têtes, Debré et ses évêques, à venir nous seriner, en ce moment précis, l'ode au fœtus ?

Les voir faire les zèbres, on a l'habitude ! Mais là où on ne rigole plus, c'est que **leurs jouets, c'est nous ! Nous et nos ventres,** réduits pour les besoins de la cause à des enjeux électoraux. Tenter de récupérer quelques voix au nom des fœtus, pour arriver tout droit au parlement de Strasbourg !

C'EST SE MOQUER DES FEMMES !
C'est mépriser les femmes !

Pourtant, ce droit à l'avortement, remis en question, il n'est pas fulgurant ! 5 ans après, la loi VEIL a démontré les limites que nous avons toujours dénoncées : certes, l'avortement est devenu, dans certaines conditions, possible ailleurs que clandestinement, sur une table de cuisine,

MAIS :

— il n'est pas remboursé, et coûte actuellement 700 F. à l'hôpital, et 1500 F. en clinique — au bas mot.

— les centres d'IVG refusent des femmes, faute de crédits.

— on ne peut le faire pratiquer que dans un cadre médical, sous le pouvoir des médecins, de leurs blouses blanches, et de leur clause de conscience.

— de plus, **il est limité :**

. aux étrangères disposant d'une carte de séjour : et les autres ?

. aux mineures autorisées par leurs parents : et celles qui n'osent pas en parler ?

. aux grossesses de dix semaines : et les autres ?

Bref, on ne reconnaît que sous conditions, aux femmes, le droit d'avorter. C'est les mettre en conditions !

Aujourd'hui, à la veille de la rediscussion de cette loi par l'assemblée, qu'entend-on ?

« Pondez, nourrissez, bercez, rentrez à la maison,
Place aux hommes pour les quelques emplois qui restent, taisez-vous et laissez-nous faire. »

PAS QUESTION !

— Assez de manipulations/élections !

— C'est aux femmes, et seulement aux femmes, de décider quand, comment et pourquoi elles choisissent d'avoir des enfants, ou d'avorter !

— Femmes d'ici et d'ailleurs, prenons notre vie en mains,

pour exiger :

— le droit à l'avortement et à la contraception pour toutes, libres et gratuits,

— l'extension des recherches, sous toutes les formes, de contraception, féminine et masculine,

— le droit de vivre notre sexualité, de disposer de nous-même, intégralement.

MANIFESTATION NON MIXTE LE 7 JUIN A 19 H.
PLACE PADELOUP
DEVANT LE CIRQUE D'HIVER - Métro FILLES DU CALVAIRE

Des femmes du Mouvement de libération des femmes.

Vendredi 25 mai, après avoir été enlevée par trois individus qui lui ont bandé les yeux, et l'ont baillonnée, Anick Chapeliere, militante féministe, militante révolutionnaire, demeurant à Caen, a été odieusement torturée. A coups de rasoirs, ces individus lui ont lacéré le ventre, et marqué sur les seins une croix gammée, ainsi que le faisceau du PFN et du MSI, mouvements d'extrême-droite.

Annick a été **torturée, en tant que militante révolutionnaire** : ses agresseurs ont déclaré qu'ils « débarrasseraient la ville des rouges », mais Annick a été **torturée en tant que femme, féministe** osant prendre la parole, osant rompre avec le rôle traditionnel de LA femme, « épouse dévouée à son sacro-saint maître, et totalement vouée à la procréation ». S'ils l'ont traitée de « gouine rouge », s'ils l'ont marquée sur le bas-ventre et les seins, c'est parce que pour eux, une femme qui rompt avec son rôle de « mère dévouée à la famille » N'EST PLUS UNE FEMME, et qu'elle doit être marquée dans son corps, dans sa chair.

Les tortures qu'Annick a subies marquent la volonté farouche, la volonté criminelle de **faire taire toutes les femmes qui contestent cette société.** Déjà, l'année dernière, en Italie, des fascistes ont blessé par balles des femmes, au ventre elles aussi, pendant une émission de radio qu'elles organisaient.

A l'heure où les acquis des luttes des femmes sont remis en cause de tous côtés, à l'heure où la droite se déchaîne pour faire retourner les femmes dans leurs foyers, à l'heure où la Loi VEIL, maigre acquis d'une immense mobilisation des femmes, fait l'objet de marchandages électoraux entre les diverses fractions de la Majorité, nous ne pouvons nous taire.

Il y a un an déjà, un groupuscule fasciste, le GUD, distribuait au CHU-Bichat un tract prônant la « réhabilitation du viol, acte de bonté pour ces chiennes ». Aujourd'hui, la liste conduite par Tixier-Vignancourt, où toutes les femmes présentées le sont sous l'intitulé « mères de famille », où prône la présidente de « Laissez-les-vivre », où la lutte contre la libre-maternité occupe une place centrale, cette liste est un appel à réduire les femmes à l'état **d'esclaves domestiques,** et un appel à la violence contre toutes celles qui transgressent ce rôle. Les violences qu'Annick a subi en sont la preuve.

NOUS EXIGEONS QUE TOUTE LA LUMIERE SOIT FAITE SUR CETTE AFFAIRE ET QUE LES TORTIONNAIRES D'ANNICK SOIENT INCULPÉS !

APPEL A UNE MARCHE NATIONALE DES FEMMES
le 6 octobre 1979

A la session parlementaire de cet automne, la loi sur l'avortement (dite « loi Veil ») votée en 1975, sera « re-discutée » : un des premiers et des principaux acquis des luttes des femmes risque à cette occasion d'être remis en question.

L'appel qui suit s'inscrit parmi les multiples initiatives qui se développent dès à présent pour rappeler le droit — et la détermination — des femmes à disposer librement de leur vie, de leur corps et, quand elles le désirent, de leur maternité.

Il est cependant le premier, à notre connaissance, à affirmer la nécessité et l'urgence d'une **apparition massive des femmes en tant que femmes** *(et quel que soit l'intérêt des initiatives et des positions prises sur ce sujet par des organisations diverses : syndicats, partis, associations,...).*

Il a été proposé à l'origine par des femmes engagées dans des groupes et des pratiques politiques très différentes : des femmes de divers collectifs et groupes du mouvement de libération des femmes, des militantes des syndicats, des partis ou des organisations politiques, des « personnalités », des ex-signataires du « manifeste des 343 », — et des femmes n'appartenant à aucun groupe ou organisation. En quelques jours, et sans passer par les canaux traditionnels, il a recueilli plusieurs centaines de signatures à Paris et en province. Leur liste manifeste l'extrême diversité des femmes d'ores et déjà mobilisées par le problème de l'avortement et prêtes à lutter **toutes ensembles** *à la rentrée pour imposer leur volonté.*

Cet appel continuera à circuler dans le courant de l'été. Les signatures (et le soutien financier, dont nous avons le plus grand besoin) peuvent être envoyés à : **FMA/ « Marche du 6 octobre » B.P. 370 - 75625 PARIS Cedex 13.**

POUR UNE MARCHE DES FEMMES LE 6 OCTOBRE

(Octobre 1979)

Garce à nos luttes, l'avortement n'est plus depuis 1975 un crime au regard de « la » loi.

Mais pendant ces 5 années, nos corps sont restés :

— en liberté provisoire : la loi n'a été votée que pour 5 ans,

— en liberté conditionnelle : nous n'avons pas le droit d'avorter après 10 semaines, il faut être majeure, résider en France... Et il faut pouvoir payer.

— en liberté surveillée : il faut se soumettre aux entretiens dissuasifs et subir le pouvoir de l'arbitraire médical.

Pour comble, à l'automne, au parlement, ils vont nous juger, nous jauger, évaluer notre « détresse », mesurer notre docilité à rester à la maison pour éponger le chômage et repeupler la France ; ils veulent encore nous faire la loi.

Pour nous Femmes,

La liberté de l'avortement est un DROIT FONDAMENTAL indissociable de la libre disposition de nos corps, de nous-mêmes.

Nous voulons les moyens d'un accès réel à la contraception, nous voulons la DÉPÉNALISATION complète et définitive de l'avortement. Nous voulons TOUS LES MOYENS nécessaires à l'exercice de ce droit, pour TOUTES, quels que soient notre âge ou notre nationalité.

Partout en France des initiatives se multiplient pour dire la volonté des Femmes de décider elles-mêmes de la venue au monde de leurs enfants.

Au-delà de nos différences, c'est en tant que Femmes que nous sommes concernées.

Toutes ensemble nous imposerons l'abrogation de tout texte restrictif, dissuasif et répressif.

La rentrée parlementaire a lieu le 2 octobre, toutes les Femmes se rassembleront à PARIS, le 6 octobre 1979.*

SIGNATURES : (à retourner à : FMA / « Marche du 6 octobre », B.P. 370, 75625 PARIS CEDEX 13.

* Pour organiser cette marche, nous allons faire affiches, auto-collants, tracts, etc... **Votre soutien financier est nécessaire** :envoyez-le à Colette GRANDGERARD N° 50646109 Société Générale 118, Faubourg St. Antoine - B.S. 1520 75012 PARIS.

LIVRES

Georges LANTERI LAURA, *Lecture des perversions. Histoire de leur appropriation médicale.* Paris, Masson, 1979, 160 p.

Le projet, fort intéressant, de ce livre est de « ... comprendre depuis quand et dans quelles conditions la médecine était devenue la référence majeure, presque unique, dans l'étude des perversions, car il n'en a pas toujours été ainsi, et il n'existe aucune nécessité *a priori* » (p. 9). La fonction socio-politique des connaissances que la médecine a construites sur la perversion est de « fournir des normes réputées scientifiques, c'est-à-dire qui jouent exactement le même rôle individuel et social que les interdits qu'elles sont censées abolir, mais le jouent au nom du savoir : la science, réputée connaissance de la nature, doit produire des règles naturelles [...] » (p. 9).

Lanteri Laura démontre que si le discours positiviste de la médecine n'a pu remplir correctement cette fonction idéologique, le discours psychanalytique en revanche y a complètement souscrit, en faisant advenir la notion de « structure perverse », et en restituant « un néo-moralisme, dont l'accès au stage génital garantissait une fonction normative, dont la culture ne semble pas pouvoir s'affranchir » (p. 146).

Au début du XIXème siècle, rappelle L.L., l'intérêt médical pour « ces sortes de phénomènes » est faible : tout s'y trouve dominé par le législateur, lequel « n'entend punir, en matière de comportements sexuels, que le scandale public de l'outrage aux bonnes mœurs et l'attentat à la pudeur ; dans cette seconde éventualité, il n'y a faute qu'en fonction de deux éléments, l'âge et le consentement » (p. 16). Puis, vers le milieu du XIXème, la médecine va commencer à s'emparer de l'objet « perversion » par le biais d'études sur l'homosexualité. Casper, Ulrichs, Westphal, Moll vont publier sur le sujet, mais conclure à la normalité des invertis : « [...] les premières études sur l'inversion sexuelle, faites dans le but *d'amender* la législation pénale, aboutissent à montrer la normalité des invertis et à admettre qu'il existe plusieurs voies

pour arriver à l'orgasme, sans que le médecin se trouve en droit de faire autre chose que décrire, comprendre, et, éventuellement, soulager » (p. 36).

Krafft-Ebing a tenté de fournir une synthèse, délimitant le domaine spécifique des perversions « en y nichant toutes les satisfactions érotiques dont la conservation de l'espèce ne semble pas l'objectif, et par un raisonnement qui aboutit à reconnaître que, tout bien analysé, c'est le plaisir lui-même qui est peut-être pervers, en tout cas vicieux et dépravé » (p. 41). Là encore *c'est l'homosexualité qui est le centre organisateur de tout le discours sur les perversions,* ou plus précisément l'homosexualité *masculine,* comme le signale L.L. en note (« ... dans tous ces travaux de science, l'antiféminisme est de rigueur, et la femme apparaît plus à titre d'objet qui fait jouir que de sujet qui jouit » p. 42, note 13). Mais, là encore : « Ni monstres, ni tarés, ni médiocres, les homosexuels se décrivent plutôt comme délicats, estimables, moraux, et parfois, tragiques, dans une œuvre médicale qui appartenait cependant à une culture où le droit pénal punissait l'homosexualité comme telle » (p. 44).

La médecine positiviste ne parvient donc pas à fournir un discours suffisamment cohérent dans sa normativité. Les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité,* que Freud publie en 1905, semblent en revanche fournir des repères plus rigoureux. Confrontée à la sexualité infantile, l'inversion apparaît « comme une quasi impossibilité à investir comme objet d'amour autre chose que son propre corps, ce qui revient à se maintenir dans l'une des caractéristiques fondamentales de la sexualité infantile, qui est d'être sans objet autre que son corps » (p. 81). Bien que Freud à cette époque ne sépare pas radicalement le normal du pervers, il n'en reste pas moins qu'il donne à la perversion, par son rapprochement avec l'épithète infantile, une connotation minorante.

Mais c'est en 1914, dans son étude sur le narcissisme, que Freud apporte au problème des perversions une clôture plus radicale : « En 1905, Freud présentait les pervers comme plus proches des normaux que les névrosés, et, en 1914, il marque leur voisinage avec les psychotiques, dans l'intervalle, sa propre conception des rapports du normal et du pathologique a évolué, et il commence alors à tendre à rapprocher normalité et névroses, et à les opposer au domaine du psychotique, mais, dans une telle répartition, les perversions se placent au voisinage de ce qui reste le plus pathologique, et n'ont plus rien de commun avec la norme. Dès ces remarques sur le narcissisme, la pensée et la pratique psychanalytique se trouvent embarquées dans un ensemble de conceptions générales qui ne peuvent qu'augmenter la distance des perversions à la normale : l'adulte normal demeure bien un ancien pervers polymorphe, mais comme il a abouti à une prévalence de la libido d'objet, il ne garde plus rien de commun avec ceux qui, psychotiques ou pervers, en restent à la libido narcissique » (p. 123). Ce n'est plus à l'histoire individuelle que les perversions se réfèrent fondamentalement, mais à la *structure perverse.* L'unification des perversions se fait alors autour des concepts de castration, et de déni : « L'essentiel, psychopathologie commune à toutes les formes de perversions, est censé tenir à l'angoisse de castration : certains sujets, au lieu de dépasser cette angoisse dans la sexualité normale, ou de développer des symptômes névrotiques, s'arrangent autrement ; ils savent bien que les femmes n'ont pas de pénis, et cependant, ils font comme si elles en avaient un, et l'objet de leur désir pervers est un déplacement du pénis de la mère [...] » (p. 131).

Alors la quête de la société du XIXème, d'une norme fondée sur la science, a trouvé là satisfaction : « Le génital définit la norme, c'est-à-dire, dans la pratique, le bien » (p. 134).

Le livre de Lanteri Laura est très intéressant. Cependant j'ai éprouvé après lecture une légère insatisfaction. Le pédantisme de l'auteur (écrivant sans sous-titre des mots latins ou grecs – tout le monde n'a pas ses lettres classiques ! –, citant « incidemment » en note des archives sans rapport avec ses propos) y

est sans doute pour quelque chose. Mais ma gêne vient essentiellement de la légèreté de la grille socio-politique d'interprétation de L.L. : il parle certes de « culture », d' « idéologie », mais il ne les réfère nullement à leurs fondements matériels. Il n'y a aucune articulation des discours qu'il étudie à des pratiques non discursives (ce que Foucault fait, même sur un mode allusif. Remarque « incidente » : L.L. ne cite pas une fois Foucault, ce qui est un peu gros sur un tel sujet. Mais que ces grands auteurs se débrouillent !). En bref, *les enjeux politiques* de l'appropriation médicale des perversions, de l'établissement d'une norme sexuelle, restent dans l'ombre. Et, en particulier, en ce qui concerne l'oppression des femmes.

Car il est indéniable que la norme sexuelle fondée sur le primat du génital est une norme *contre nous* : la castration n'est-elle pas représentée par le sexe féminin, et la perversion ne se définit-elle pas comme refus de considérer la femme comme châtrée ? Cette norme sexuelle, par le primat qu'elle accorde à la différence des sexes et à la castration, pose ainsi l'infériorité des femmes *comme base et garant de son existence.* Les femmes qui refusent la castration se trouvent rejetées, sur la même ligne que les pervers et les enfants, dans le chaos narcissique du polymorphisme le plus primaire.

En ce sens, il serait très éclairant d'articuler le discours sur les perversions et le discours sur les femmes, et de montrer en quoi la *logique hétérosexuelle* qu'ils établissent garantit idéologiquement le maintien de notre oppression.

Un bon livre qui donne plein d'idées polymorphes.

M.P.

Robert STOLLER, *Recherches sur l'identité sexuelle,* Paris, Gallimard, 1978, 404 p. (Coll. Connaissance de l'inconscient).

Dans son Centre de recherches et de traitement – la *Gender Identity Research Clinic* –, Robert Stoller (psychiatre psychanalyste américain) a rencontré un grand nombre d' « anormaux sexuels » : hermaphrodites, transsexuels, travestis. De ses observations, il a tiré l'idée fort intéressante que les notions de *sexe* et de *genre* sont loin d'être synonymes, et que bien au contraire ces deux domaines « peuvent suivre des voies totalement indépendantes » (p. 12).

Ce qui l'intéresse essentiellement, c'est l' « identité de genre », c'est-à-dire grosso modo la façon dont un individu a une conscience de lui-même en tant qu'être sexué appartenant à une certaine classe de sexe. Car, contrairement à ce que l'on affirme couramment (on aurait une identité de genre homme ou femme parce qu'on a un sexe anatomique masculin ou féminin) : « Les aspects de la sexualité que l'on appelle le genre sont essentiellement déterminés par la culture, c'est-à-dire appris après la naissance. Ce processus d'apprentissage commence dès la naissance, bien que ses effets n'apparaissent chez le petit enfant qu'à travers un développement progressif de son moi. *Ce processus culturel vient du milieu social, mais c'est par la mère que passe la connaissance, de sorte que ce qui atteint réellement l'enfant est la propre interprétation qu'elle donne habituellement des attitudes de la société.* Plus tard, le père du petit enfant, ses frères et sœurs, ses amis, et progressivement l'ensemble de la société influent sur le développement de son identité » (p. 15).

Les « anomalies sexuelles » observées par Stoller lui ont montré que *le biologique n'a pas la prégnance qu'on lui prête habituellement,* car être « homme » ou « femme » est une constellation comportementale/psychique purement apprise. Stoller rapporte à ce propos des exemples fort intéressants. Celui d'une jeune fille de 18 ans qui se sentait féminine et avait le sentiment d'être une femme. Poussée à consulter parce qu'elle n'avait ni seins ni règles, elle se révéla être biologiquement neutre (XO chromosomique). « Son identité de genre ne se fonde pas simplement sur un état biologique donné. Cela vient du fait qu'elle avait l'air d'une fille à la naissance, et que rien ne vint, au niveau de son corps, démontrer le contraire, à aucune période de sa vie » (p. 42) [...]

« Notre patiente confirme la thèse selon laquelle les expériences post-natales, non biologiques, sont essentielles dans le développement et l'établissement de l'identité de genre, puisque sa féminité et son sentiment d'être une jeune fille ont mûri sans entraves, malgré l'absence de caractères sexuels primaires ou secondaires sur le plan de l'anatomie ou de l'endocrinologie » (p. 43).

La pathologie mentale que le changement se sexe peut entraîner est extrêmement révélatrice à mon sens de *la rigidité du fonctionnement de la différence des sexes ;* une fille est devenue psychotique à 14 ans, quand on lui a dit qu'en fait elle était « neutre », ou « peut-être un homme ». Les extraits que rapporte Stoller du discours de cette fille sont extrêmement révélateurs de la façon dont, dans notre société, la question d'être homme ou femme est fondamentale et obsédante : « Vous ne saurez jamais ce que c'est que de passer devant des toilettes avec l'inscription « hommes » et vous demander si vous devrier y entrer ou bien aller dans celles des femmes. C'est terrible. J'avais toujours peur de faire cette erreur autrefois, et d'aller dans l'autre » [...] « Où est-ce que je suis à ma place ? Si je vais à l'école ou au travail, cela veut-il dire que je ne suis pas une femme ? Si je m'approche de quelqu'un dans les bals, cela signifie-t-il que je ne suis pas une femme ou dois-je attendre d'être invitée ? » (p. 48).

Car le sentiment d'identité tout court se trouve être ici et maintenant lié à l'identité de genre. Dès lors, ne pas être dans l'un *ou* l'autre, c'est risquer comme le dit Stoller de « ne plus appartenir à rien », de perdre tout sentiment d'identité.

Mais ce choix est-il si fatal ? Apparemment pas, comme le démontre le cas d'une femme qui n'a eu aucun mal à changer de sexe, dans la mesure où « ... elle sent qu'elle n'appartient à aucun des deux sexes auxquels tout le monde appartient ; alors que se développent des aspects des deux genres, son existence se déroule en-dehors des deux genres dans une nouvelle catégorie » (p. 55). Mais pour Stoller cette existence est pathologique.

Il est certain en effet que cela entraînerait Stoller trop loin, de penser que ce primat de la différence des sexes, loin d'être fatal et nécessaire, est au contraire un appauvrissement. C'est pourquoi il est obligé de rattraper d'une main ce qu'il avait lâché de l'autre, à savoir *un certain poids d'évidence du biologique.* Analysant ce que recouvre le sentiment d'être « mâle » ou « femelle », il nous dit qu'y interviennent des éléments biologiques, telles « les perceptions sensorielles des organes génitaux ». Je veux bien le coire. Mais, pour s'intégrer de façon signifiante au fonctionnement psychique, il faut que ces sensations soient connotées « femmelles » ou « mâles » par un discours. Ce processus, Stoller l'appelle la « confirmation parentale » ; pourtant, tout dans son livre démontre que, plus que d'une confirmation, il s'agit d'une *affirmation.*

Considérant ce fait, on peut donc trouver suspecte la remise en question que fait Stoller du phallocentrisme de Freud, à la suite de Karen Horney et Ernest Jones : s'il affirme qu'il « existe une féminité primaire », n'est-ce pas essentiellement pour défendre le primat du biologique dans le fonctionnement psychique ? Car il ne peut s'empêcher de penser que « ... une tendance biologique génétique liée au sexe, dirigée vers la masculinité chez les mâles et vers la féminité chez les femelles, agit en silence, mais efficacement, dès le début de la vie fœtale ; après la naissance, cette tendance est dissimulée sous les effets de l'environnement, les influences biologiques et celles du milieu qui agissent plus ou moins en harmonie pour produire une prédominance de masculinité chez les hommes et de féminité chez les femmes » (p. 97).

Mais qu'est-ce qu'implique le sentiment d'être femme, ou plutôt « femelle » ? Cela conduit « ... aux tâches et aux plaisirs des femmes, dont le mariage, les rapports sexuels vaginaux [...] avec orgasme, la grossesse [...] et des soins maternels appropriés » (p. 77). Destin intéressant s'il en fût. Donc, pouquoi Stoller ne peut-il envisager calmement qu'un être anatomiquement et biologiquement « mâle »

puisse se sentir femme ? C'est sur ce point que les transsexuels hommes interpellent le plus Stoller : *comment un homme qui a tout ce qu'il faut pour l'être peut-il donc désirer être une femme ?*

Pour en arriver « là », dit Stoller, il a fallu qu'il ait la malchance d'avoir une mère (revoilà la mère pathogène) qui, parce qu'elle avait un intense sentiment de vide, n'a pas permis à l'enfant de se séparer d'elle, l'a gardé trop longtemps contre elle : « C'est en gardant littéralement leur enfant contre leur corps, pendant plus de temps qu'il n'est habituel dans les relations normales mère-enfant, que ces mères provoquent cette confusion des limites du moi entre elles-mêmes et leur fils. Ces mères ne marquent même pas la séparation qui pourraient constituer les vêtements à l'intérieur du micro-environnement dans lequel vit l'enfant car il y a plus d'*intimité* entre l'enfant et la *mère nue* qu'il ne s'en produit généralement. La mère qui porte sur elle son enfant est consciemment remplie d'un grand amour, d'un désir intense et *presque insoutenable* de le materner et de le gratifier. Ces femmes entourent leurs bébés de leur chair, de leur souffle, de *leur voix roucoulante* et de leurs mouvements *enveloppants.* D'autres mères affectueuses peuvent agir de même, mais pas pendant un temps aussi long au cours de la journée. Et lorsque vient le temps d'une séparation normale de la mère et de l'enfant, ces mères continuent à serrer leur fils contre elles, comme lorsqu'il était encore un nourrisson sans défense – et c'est dans ce retard pour permettre aux garçons de se libérer du corps de leur mère, de *leur regard constamment caressant* qui les accompagne, que je vois la pathologie primaire » (pp. 122-123 ; souligné par moi). Le père était bien sûr absent, voire complice. Cette mère dévorante par son amour et sa chaleur excessives a donc *contaminé* l'enfant avec sa féminité. Je parle de contamination car, pour Stoller, des « effets *malins* du contact étroit avec sa mère » (je souligne) il a résulté un garçon qui se veut fille (pourvu(e) de qualités indéniables, dit Stoller, mais...). On peut donc aussi conclure que pour être, se sentir femme, il faut ne s'être pas séparée de la mère. En effet, « ... les femmes n'ont pas besoin de passer par un processus aussi marqué de séparation d'avec le corps de la mère pour apprendre la féminité, alors que les hommes doivent réussir cette séparation pour devenir masculins » (p. 181).

Mais pour Stoller les mères de transsexuels hommes – comme les mères de travestis –, ne sont pas aussi « bonnes » qu'elles en ont l'air. C'est parce que profondément elles haïssent les hommes, qu'elles les jalousent, que pour se venger d'eux elles « humilient » leurs garçons en en faisant des petites filles. Stoller parle d' « humiliation » car s'il est valeureux de se sentir un homme (Stoller n'a pas étudié de transsexuelles femmes, n'en ayant pas rencontré beaucoup, et pour cause : ce que ne supporte pas le système social, c'est qu'on gâche une virilité potentielle en se sentant femme !), il est en revanche humiliant d'être une femme. Eh oui.

C'est que – phallocentrisme oblige malgré tout – un homme se définit essentiellement par son pénis : « Un fait devient évident pour les petits garçons : leur pénis est le signe le plus clair qu'ils sont des mâles. C'est donc lui qui les protège d'un sentiment pénible d'infériorité et d'atteinte de l'intégrité. De plus, les sensations péniennes en font un organe de plaisir hautement valorisé. Sa perte serait terrible pour la plupart des petits garçons » (p. 218). Et quand un petit garçon est né sans pénis et qu'il sait qu'il est un mâle, « ... il se crée un pénis qui fonctionne symboliquement, semblable à celui d'un garçon qui a un pénis normal » (cas rapportés p. 70 sq.). Qu'est-ce qui est donc si redouté dans le fait de devenir une femme ? Question à cinq francs... Un petit effort... cas... castra... vous y êtes : castration. Voyons : « L'angoisse de castration, chez tous les hommes, pourrait [...] signifier que ce qui est en jeu n'est pas tant la crainte de perdre son organe que le fait qu'en perdant l'organe qui est habituellement le seul trait distinctif de l'état de mâle chez un garçon, soit perdu ce sentiment d'être un mâle, donc son identité » (p. 183). Comment, en effet, peut-on s'identifier à un

à un être dépourvu de pénis au point d'être prêt, comme l'est le transsexuel homme, à se faire couper le sien ?

Ce livre est extrêmement intéressant pour les questions et les observations qu'il comporte. Mais son raisonnement dérape, parce qu'il s'efforce de supprimer l'écart instauré théoriquement entre le sexe (biologique) et le genre (psychique-social). Les enjeux du maintien de cet écart sont trop importants : remettre en question le primat du biologique, se poser la question « qu'est-ce qu'être homme ou femme », n'est-ce pas questionner la logique oppressive de la différence des sexes, son organisation hétérosexuelle ? (A propos de l'hétérosexualité, Stoller écrit que, dans notre société, c'est elle « qui offre le plus de possibilités de plaisir et de bonheur », p. 192). Il n'est pas étonnant que ce soit *la misogynie la plus banale* qui soit venue cimenter la faille du départ, et que le raisonnement se termine – passez-moi l'expression – en queue de poisson.

M.P.

FS FEMINIST STUDIES

VOLUME 5, NUMBER 1: A SPECIAL ISSUE
Papers from the International Conference "Women and Power: Dimensions of Women's Historical Experience." An Introduction by History Editors **Mary P. Ryan/Judith R. Walkowitz. Rayna Rapp/Ellen Ross/Renate Bridenthal,** Examining Family History. **Barbara Taylor,** Socialism, Feminism, and Sexual Antagonism in the London Tailoring Trade in the Early 1830's. **Mary P. Ryan,** The Power of Women's Networks. **John P. Gillis,** Servants, Sexual Relations and the Risks of Illegitimacy in London, 1801-1900. **Elizabeth Fee/Michael Wallace,** The History and Politics of Birth Control. **Leonore Davidoff,** Sex and Class in Victorian England. **Margaret Darrow,** French Noblewomen and the New Domesticity, 1750-1850. **Joan Kelly,** The Doubled Vision of Feminist Theory: A Postscript to the Conference.

FORTHCOMING: SPECIAL SYMPOSIA

- ♀ Protective Legislation and the Politics of Women's Equality
- ♀ The Intersection of Racism and Sexism
- ♀ Women's Culture, Women's Sphere
- ♀ In Commemoration of the 30th Anniversary of the publication of Simone de Beauvoir's *The Second Sex*
- ♀ Feminism and Anarchism

For information on submission of papers, contact the managing editor's office

Subscriptions
Three issues annually
Individuals—$10
Libraries and Institutions—$16

Add postage for delivery outside the United States:
Surface—$1.50
Air Mail—$7
Make checks payable in U.S. currency

Single issue rate
Individuals—$4
Libraries and Institutions—$6

Mail orders to:
Managing Editor
FEMINIST STUDIES
Women's Studies Program
University of Maryland
College Park, MD 20742

Femmes et villes

Les mouvements de protestation féminins, l'idéologie de la maison, la ligne d'action de l'état en matière de garderie d'enfants, la ségrégation sexuelle et la division du travail font partie des thèmes débattus dans une édition spéciale pour les femmes d'une revue consacrée à la recherche urbaine, à savoir: *La revue internationale de recherche urbaine et régionale.* Elle a été rédigée par une collectivité de femmes qui ont mis une griffe entièrement féminine sur le domaine habituel de cette revue qui se consacre à l'étude de l'organisation sociale et du changement urbain. Le thème en sera les Femmes et les Villes, et le contenu sera comme suit:

Introduction – Eva Gamarnikow
Melusina Fay Peirce and cooperative housekeeping – Dolores Hayden
Travail domestique et espace-temps des femmes – Danielle Chabaud et Dominique Fougeyrollas
Femmes et transports en milieu urbain – Jacqueline Coutras et Jeanne Fagnani
Women caring for pre-school children in the USA – Miriam E. David
Day-care policy in France and its consequences for women: a study of the Metropolitan Paris area – Regina Fodor
A propos de la socialisation du travail domestique: l'analyse d'un village de vacances – Michèle Morville-Descolonges
Women, urban social movements and the lesbian ghetto – E. M. Ettorre
In practice supported, in theory denied: an account of an invisible urban movement – Hilary Rose
Cooperatives, women and political practice – Anna Whyatt
Compte rendu par Madge Dresser: *Landscape with figures: home and community in English society*

Pour toute personne souhaitant obtenir un exemplaire de la revue et désirant apporter son soutien à une entreprise inhabituelle dans cette sphère de l'édition; s'adresser à:

Revue internationale de recherche urbaine et régionale
Edward Arnold 41 Bedford Square London WC1B 3DQ

Edition unique: £5.50 ($11.00) *frais d'envoi compris.*

Edward Arnold

BARCAROSSE : UN CAFÉ LITTÉRAIRE DE FEMMES

En mai 1978, un Groupe de Femmes ouvrait à Paris la LIBRAIRIE CARABOSSES. Création d'un lieu féministe parmi d'autres. Nous n'étions pas spécialistes, nous étions toutes bénévoles (nous le sommes hélas toujours : une quinzaine), et nous voulions offrir « plus » qu'une librairie. Le « plus » fut inventé : un fichier d'adresses utiles, un panneau d'informations et des petites annonces, quelques banquettes et du café, des documents et des revues à consulter sur place, parfois des débats, des rencontres... Et CARABOSSES eut un an.

De la librairie au café littéraire, une absence, un désir... pour prolonger nos lectures, pour en parler longuement avec d'autres. BARCAROSSE, lié à la librairie, ne sera pas « seulement un café ». Nous le voulons lieu de rencontres et de recherches, d'animations régulières autour du livre, de la lecture, de l'écriture. Nous aimerions aussi accueillir la poésie, la musique, la peinture ; prévoir du théâtre et des projections vidéo ; et si l'espace ne nous permet pas techniquement le cinéma, nous pourrions substituer au film sa réalisatrice qui nous en parlerait. Voilà en vrac. Nous n'assumerons pas toutes ces activités nous-mêmes ; nous ne pourrons pas. Nous proposons donc aux femmes et aux groupes qui voudraient y participer, de prendre réellement en charge leurs projets. Qu'en pensez-vous ? BARCAROSSE est avancé ? Mais sans aide financière il n'ira pas très loin. Seules, nous ne pourrons pas poursuivre. Alors si vous le pouvez...

BARCAROSSE - 58, rue de la Roquette, 75011 PARIS
(chèques libellés à l'ordre de Nicole Luce)

En attendant la fin des travaux la librairie reste ouverte 70, rue J.-P. Thimbaud, 75011 Paris.

♀ Femmes
contre le viol
SOLIDARITE
mardi jeudi 18h 22h
278 70 38

CHOISIR

organise un colloque

« CHOISIR DE DONNER LA VIE »

les 5, 6, 7 Octobre 1979

à l'UNESCO

questions féministes

ABONNEMENTS
(Préciser à partir de quel numéro)

– Un an France . . . . . 85 francs
– Un an étranger . . . . . 110 francs
– Étranger par avion . . . . . 150 francs

à adresser aux Éditions Tierce

1, rue des Fossés-Saint-Jacques
75005 PARIS

chèque bancaire ou CCP

Revue trimestrielle

4 numéros par an

Commission paritaire N° 61193

Imprimé par Copédith
7, rue des Ardennes
75019 PARIS

Dépôt légal
3e trimestre 1979

ISSN no 0154-9960

Les opinions exprimées dans les articles ou les documents reproduits n'engagent pas le collectif de rédaction.

Copyright réservé aux auteurs et à la Rédaction.

éditions tierce

NOUVEAUTÉS A PARAITRE

REVUE D'EN FACE N° 7 - 18 F. (revue trimestrielle).

Lettres de Calamity Jane à sa fille - Préface d'Igrecque - 60 pages.

J. Feldman, *Voyage mal poli à travers le savoir et la science* - 85 pages.

J. Feldman, *La sexualité du Petit Larousse ou le jeu du dictionnaire* - 200 pages.

LIVRES

DROIT DU TRAVAIL - FEMMES. 192 pages, 30 F.

Ouvrage collectif

... parce que c'est souvent difficile de savoir ce qu'il faut faire lorsqu'on a ou cherche du travail, à quoi on a droit et où téléphoner pour se renseigner ?

Rappel :

- Françoise d'Eaubonne, *Contre-Violence ou la résistance à l'État.* 95 pages, 21 F.
- *Les interruptions de grossesses.* Colloque international organisé par le Mouvement français pour le planning familial. 190 pages, 28 F.
- *L'Italie au féminisme.* 250 pages, 49 F.
- *Le foyer de l'insurrection.* Recueil de textes sur le salaire du travail ménager. 171 pages, 20 F.

Editions *TIERCE* - 1, rue des Fossés Saint-Jacques - 75005 PARIS

RAPPEL DU SOMMAIRE DU N° 2

	Les corps appropriés
Colette Guillaumin	Pratique du pouvoir et idée de Nature. (I) L'appropriation des femmes
Monique Wittig	Un jour mon prince viendra
Sophie Ferchiou	Travail des femmes et production familiale en Tunisie
Ann Whitehead	Antagonisme des sexes dans le Herefordshire

Documents : Rencontres internationales et « coordination » nationale : d'un 8 mars à l'autre (1977-1978)
Législatives... ça urne !

RAPPEL DU SOMMAIRE DU N° 3

	Natur-elle-ment
Colette Guillaumin	Pratique du pouvoir et idée de Nature. (II) Le discours de la Nature
Gisèle Fournier *Emmanuel Reynaud*	La Sainte Virilité
Sally Macintyre	Qui veut des enfants ?
Martine Le Péron	Priorité aux violées
Monique Plaza	Nos dommages et leurs intérêts

Documents : Femmes, violence et terrorisme
Les Bas-rouges, la gauche et le féminisme

RAPPEL DU SOMMAIRE DU N° 4

Maliña Poquez	La rupture épistémologique fondamentale
Heidi Hartmann	Capitalisme, Patriarcat et ségrégation professionnelle des sexes
Gisèle Fournier	Travail et exploitation des femmes dans les supermarchés
Colette Guillaumin	De la transparence des femmes. Nous sommes toutes des filles de vitrières
Marie-Jo Davhernas	La délinquance des femmes

Nouvelle : ... d'Espagne

RAPPEL DU SOMMAIRE DU N° 5

Emmanuèle de Lesseps	Le fait féminin : et moi ?
Jalna Hanmer *Pat Allen*	La science de la reproduction – solution finale ?
Ioana Wieder	« Accouche ! »
Noëlle Bisseret	Un coup de force : la retraite des femmes à 60 ans
Catherine Lahourcade *Dominique Poggi*	Musique en feu. Il y a toujours eu des résistantes

Nouvelle : ... de Yougoslavie

N° 1 ÉPUISÉ